



LE POUR ET CONTRE,

OUVRAGE PERIODIQUE D'UN GOUT NOUVEAU;

Dans lequel on s'explique librement sur tout ce qui peut intereſſer la curioſité du Public, en matiere de Sciences, d'Arts, de Livres, d'Auteurs, &c. ſans prendre aucun parti, & ſans offenſer perſonne.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité.

TOME II.

. . . . Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo. *Horat.*



A PARIS,
Chez DIDOT, Quai des Auguſtins, près du Pont ſaint Michel, à la Bible d'or.

M. DCCXXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



LE POUR ET CONTRE

NOMBRE XVI.

L'ARRIVÉE de deux Momies d'Egypte, que le Capitaine Booke apporta la semaine passée à Londres, excita la curiosité de tous les Habitans de cette grande Ville. Le lieu où elles ont été trouvées, joint à quelques circonstances dont on promet que le détail sera publié, ont fait croire au Capitaine que l'une est le cadavre de Marc Antoine, & l'autre celui de Cleopatre. Ce bruit s'est répandu sur son autorité, & les personnes de bon sens n'en attendent plus

Les corps de Marc Antoine & de Cleopatre apportez en Angleterre.

que les preuves. Si elles sont assez fortes pour surmonter leurs doutes, il y aura peu d'anciens Monumens d'un aussi grand prix. On parle déja d'élever une Pyramide à l'imitation de celles d'Egypte pour y renfermer ce précieux dépôt.

Pyramide qu'on parle d'élever près de Londres.

Mais quand les Anglois orneroient leur Isle d'une masse encore plus énorme que celles d'Afrique, elle n'auroit pas pour nous ce qui fait le principal prix des autres, je veux dire le mérite de l'antiquité. Il lui faudroit deux mille ans pour devenir respectable. Ce respect pour les Edifices antiques ne laisse pas de passer auprès de bien des gens pour une foiblesse; car quel prix les pierres peuvent-elles tirer d'un peu plus ou moins de vieillesse ? Ou si c'est la forme qu'on en admire, n'est-il pas aisé de l'imiter ? & de bâtir autant qu'on veut dans le même goût ? La raison n'a peut-être rien à répondre ; mais l'imagination, cette souveraine arbitre des goûts & des plaisirs, répondra aussitôt pour elle, que deux mille ans d'antiquité font changer presqu'entierement de nature à un bâtiment. Ce n'est plus un lieu ordinaire ; c'est

Juste respect pour les Edifices antiques.

une espece de Temple enchanté. Chaque pierre dont il est composé, non seulement porte le caractere de tous les siecles pendant lesquels elle a subsisté, mais represente en quelque sorte tous les faits & toutes les avantures extraordinaires qui se sont passez près d'elle. Un œil perçant secondé d'une mémoire un peu fidele, les y voit comme attachez. Quelle foule d'images, par exemple, n'offrent pas les Pyramides d'Egypte à un Voyageur curieux ? Transportons-nous pour un moment dans le sein de ces ténébreuses retraites, en nous les figurant telles qu'on nous en fait la description. Lugubre habitation de la mort, où regne le silence & l'obscurité ; labyrinthe immense, où l'on s'égare dans une multitude d'appartemens impénétrables à la lumiere, qui n'ont point entr'eux d'autre communication qu'une voûte basse & étroite, sous laquelle on ne passe qu'en rampant. Là, quels sont les objets qu'on rencontre ? Des Tombeaux dont quelques-uns ne contiennent plus qu'un peu de cendres, & d'autres quelques Momies noires & séches. Des hierogliphes tracez sur les

Pyramides d'Egypte.

murs. Les Statuës des Dieux qui présidoient à ces lieux sombres. Mille Monumens bizarres de superstition & de respect outré pour les morts. Dans quelques endroits l'on trouve des chambres séparées, où il reste encore assez de meubles pour faire juger qu'elles ont été habitées. M. Drelington conjecture avec beaucoup de vraisemblance, que ceux qui avoient droit de sépulture dans les Pyramides, se retiroient là, pour y pleurer les personnes cheres qu'ils avoient perduës, & y demeuroient peut-être sans commerce avec les vivans, jusqu'à ce que leur deüil fût expiré.

Quoiqu'il en soit, la raison nous persuade en vain qu'il n'y a rien de plus admirable dans ces masses antiques que la dureté de la matiere, qui a résisté si longtems aux injures des années. Qu'importe ce qu'elles sont en elles-mêmes, si ce que l'imagination leur prête a des charmes.

Nouvelles réflexions sur une pensée d'Horace.

Il n'est pas évident, comme je l'ai avancé ailleurs (a), que le genre humain n'empire pas de jour en jour.

(a) Nombre VII. page 145.

Les paſſions des hommes étant toujours les mêmes, il ſemble qu'ils doivent toujours être ébranlez de la même ſorte par les mêmes objets. Nous ne voyons point de nos jours de Citoyens ſe ſacrifier pour la patrie ; & les vertus ſi vantées de nos peres, où les trouver parmi nous ? Dans quel ſiècle les paſſions humaines ont-elles été, ou plus induſtrieuſement irritées, ou contentées avec moins de retenuë, peut-être même auſſi généralement applaudies ? Y a-t-il encore quelque dégré ſuperieur de malice à apprehender pour nos neveux ? La maxime d'Horace (*a*) le fait entendre, pour moi je ne ſçais point lire dans l'avenir. Mais ne pourroit-on point croire, que comme la meſure des biens & des maux phiſiques n'eſt plus la même dans l'univers, il en eſt de même dans le monde moral, & qu'on n'y trouve plus auſſi la même meſure de crimes & de vertus. Cette réflexion conduit naturellement au doute que j'ai propoſé d'abord. Le

(a) *Ætas parentum pejor avis tulit*
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitioſiorem. Od. 6. lib. 3.

cœur de l'homme est certainement toujours le même ; il conserve les mêmes passions, & est à peu près toujours frappé de même par les mêmes objets. Les organes destinées à recevoir leurs impressions sont aussi sans contredit toujours les mêmes ; mais sont-ils toujours également sensibles ! Devenus peut-être plus délicats, ne sont-ils point aussi plus aisez à émouvoir ! Un goût plus exquis, répandu sur tout ce qui nous environne, ne semble-t-il pas nous faire entendre, que les esprits animaux sont plus subtils, & coulent dans des canaux plus déliez ? Si on peut le supposer, on pourra dire que les objets exterieurs font sur le cœur de l'homme des impressions moins durables peut-être, mais certainement plus vives. Il semble que M. de Thou ait eu à peu près la même pensée. Ce sage Historien après avoir décrit le déchaînement des Ligueurs conrre le Roi Henri III. après la mort du Duc de Guise, ajoûte : (*a*) » Ce fut avec la mê-

Pensée de M. de Thou.

(a) *Eodem furore olim Carolo VI. Rege, contra Delphinum ejus filium defunctos memorant, qui resillius ævi scripsere : an tunc exemplo repetito in certum, an quod, ut in morbis iidem*

» me fureur, disent nos Historiens,
» qu'on les vit autrefois sous le regne
» de Charles VI. se déchaîner contre le
» Dauphin son fils. Etoit-ce à l'imi-
» tation de leurs peres, que ceux de
» nos jours s'abandonnoient à de tels
» excès ? Or ne peut-on pas dire, que
» comme dans les maladies il y a cer-
» tains accès de redoublement qui paf-
» sent & reviennent tour à tour; de
» même dans les révolutions, dont il
» plaît à la Providence d'affliger de
» tems en tems l'univers, il y a cer-
» tains dégrez de fureur & de rage,
» où le cœur de l'homme se porte
» de lui-même, sans avoir besoin de
» modele !

Mais me seroit-il permis d'ajoûter à la pensée de ce grand homme? Et d'une réflexion particuliere sur les révolutions qui changent la face de la terre, en faire une application générale aux divers évenemens qui arrivent tous les jours dans l'Univers ?

accessus & recessus recurrunt, sic in seditionibus, quæ statis temporibus, Deo ita volente, regravescunt, iidem furentium animorum motus, sponte, non exemplo, existere solent. Lib. 94.

Le Ciel après un certain siecle d'années se renouvelle, chaque corps céleste arrive au même terme, d'où il étoit parti; & tout de concert, disent les Astronomes, doivent se retrouver au même point où Dieu les avoit placez d'abord. . . . .

Ne pourroit-on pas dire qu'il y a aussi dans l'Univers un cercle d'évenemens qui reparoissent après un intervalle limité! Une certaine révolution d'humeurs, d'esprits, de passions, de caracteres, qui de tems en tems produisent les mêmes effets, & composent ce que l'on appelle les siecles du monde! Les Empires eux-mêmes ont subi la loi de cette révolution générale, qui emporte avec elle tous les évenemens, & ce n'est qu'après plusieurs siecles, qu'on a vû renaître un Empire (a) qui a englouti l'Afrique & l'Asie, avec une grande partie de l'Europe.

Les Sciences abandonnant le séjour de l'Asie, furent longtems florissantes dans la Grece. De là elles passerent en Italie, & plus que toute la grandeur Romaine elles contribuerent à rendre

(a) L'Empire des Princes Mahometans.

fameux le siecle d'Auguste. La France l'a vû renaître ce siecle heureux sous l'Empire de Loüis le Grand. Tant de célebres Capitaines, tant de grands Ministres, de génies sublimes pour tous les Arts, d'Écrivains en tout genre, ne lui laisserent rien à desirer de ce que posseda Rome sous le regne des premiers Césars. Aujourd'hui les Sciences semblent transplantées ailleurs, d'autres climats paroissent envier à la France les efforts qu'un petit nombre d'esprits superieurs fait encôre dans ce Royaume pour les retenir. Où doivent-elles enfin fixer leur séjour? Une nouvelle révolution ne les enlevera-t-elle point à ces mêmes climats pour les établir dans une autre région? Les projets, que forment depuis quelques années des Princes, que nous regardons comme barbares, (a) semblent faire croire que cette révolution n'est pas éloignée, & qu'elle pourroit bien replanter les Sciences dans leur ancienne demeure.

S'il m'étoit permis de faire une in-

(a) Projet d'Etablissement d'une Imprimerie à Constantinople.

duction plus longue, je pourrois facilement montrer dans chaque Monarchie particuliere le même renouvellement.

Quoiqu'il en soit, il me suffit que *le Pour & Contre* m'autorise à proposer aujourd'hui comme un problême, ce que j'avois donné auparavant comme une vérité.

Un grand nombre d'Exemplaires de Sigonius apportez à Londres.

Au reste, quelqu'estime que la Compagnie de Turquie (*a*) fasse de ces deux Cadavres, il se trouve quantité de personnes dans un autre goût, qui leur préferent le présent que l'Italie vient de faire à l'Angleterre. On a fait passer de Milan à Londres un grand nombre d'Exemplaires du premier Volume des Ouvrages (*b*) de Sigonius, qui sortit

(*a*) C'est à cette Compagnie que le Capitaine Booke les a apportez.

(b) *Caroli Sigonii Mutinensis Opera omnia, &c. t.* 1. Milan 1732. Ce premier Tome ne contient que les Fastes Consulaires, avec les Notes de M. Argelati & du Pere Stampa, & la continuation de cet Ouvrage par le même Pere Stampa, depuis la mort d'Auguste, où Sigonius a fini, jusqu'au tems de Diocletien, où Sigonius recommence. Cet Ecrivain naquit à Modene en 1523. ou 1524. & mourut en 1584.

de la presse à Milan sur la fin de l'année passée. L'Editeur est M. Argelati de Boulogne. Ce Volume offre d'abord la Vie de l'Auteur par M. Muratori. Elle a paru digne d'être réimprimée ici séparément, pour donner aux Anglois une haute idée de l'illustre Historien, & leur faire prendre une juste estime pour ses Ouvrages. En effet, il n'y a point d'Auteur Italien qui ait rendu tant de service que Sigonius à l'Histoire. Il s'étoit fait plusieurs éditions de ses Œuvres : mais outre qu'elles étoient devenuës fort rares, elles n'étoient ni si belles, ni si exactes, ni si entieres que celle-ci. Sans m'étendre sur le mérite d'un Auteur qui est connu de tous les Gens de Lettres, je me bornerai à deux circonstances de sa vie qui me paroissent dignes d'une observation particuliere.

Vie de Sigonius par M. Muratori.

Sigonius s'étant rendu célebre dès l'âge de vingt-cinq ans par des Ouvrages d'une profonde érudition, l'envie lui fit un ennemi mortel d'un autre Sçavant d'Italie, nommé Robortello, qui ne put voir sans chagrin sa réputation presqu'effacée par un Concurrent de cet âge. Les premieres marques de

seur à Lucques, il avoit été obligé de se sauver pour avoir commis un meurtre dans cette Ville. Le pauvre Sigonius fut si effrayé de ce récit, que sans perdre un moment il quitta Padouë pour se retirer à Boulogne, où il obtint un autre Emploi dans l'Université. Il est difficile de juger de quelle maniere cette affreuse querelle auroit fini, si la mort n'eût pris soin de la terminer en enlevant Robortello du monde le 18. de Mars 1567.

Réflexion morale.

On ne trouveroit pas beaucoup d'exemples d'une haine si opiniâtre & si publique entre deux Sçavans de cet ordre ; car Robortello passoit aussi pour un très-grand homme. Ce n'est pas que le mérite d'esprit rendent les passions moins vives ; mais il donne plus de facilité à les déguiser. Un génie superieur, qui sent son élévation naturelle, a honte de se mettre au niveau des autres hommes, en leur laissant voir qu'il est sujet à toutes leurs foiblesses ; & l'orguëil lui fait prendre surtout les apparences de la douceur & de la moderation. Caton vivement offensé, disoit d'un air froid : » Me » mettrois-je en colere contre un Che-

» val de qui j'aurois reçu un coup de » pied ? Mais cette réflexion même peut servir assez bien à expliquer la difficulté. C'est que plus il en a coûté à l'orguëil pour vaincre la haine, ou du moins pour en arrêter les marques, plus elle doit éclater furieusement lorsqu'elle vient une fois à briser ce frein.

Quoique l'avantage paroisse ici du côté de Sigonius, il n'étoit pas exempt de caprices. Je ne sçais à quelle sorte de passion il faudroit rapporter l'entêtement qu'il eut de faire passer sous le nom de Ciceron un Ouvrage qu'il avoit composé lui-même. Ce trait de litterature n'est ignoré de personne ; mais en voici quelques circonstances nouvelles, qui regleront tout-à-fait l'opinion qu'on en doit prendre. Caprice de Sigonius.

Il parut à Venise au commencement de l'année 1583. un Livre intitulé ; *M. T. Ciceronis Consolatio, sive de Luctu minuendo* ; sans Préface & sans le moindre Avertissement qui pût faire connoître d'où il venoit, ni quel en étoit l'Editeur. On sçavoit que Ciceron a composé quelque chose dans ce genre, pour se consoler de la mort de sa fille, & qu'il reste quelque fragmens

de cet Ouvrage. Sigonius les avoit donné lui-même au Public en 1559. Tous les Sçavans regrettoient la perte d'une si excellente production du plus bel esprit de Rome; de sorte que leur joye fut extrême en apprenant qu'elle leur étoit renduë. Cependant leurs sentimens se partagerent après l'avoir examiné. Les uns crurent y reconnoître le stile & le génie de Ciceron. D'autres prétendirent que c'étoit une Piece fausse, & qu'on en imposoit au Public. Riccoboni l'attaqua de front, dans une Lettre (a) à Jérôme Mercurial. Sigonius la défendit (b) avec autant de feu, que d'esprit & d'érudition. La dispute s'anima de plus en plus; quantité de Sçavans y prirent part, & les Ecrits se multiplierent. Enfin, Riccoboni, persuadé qu'il ne manquoit plus rien à l'éclaircissement de la question, pressa Sigonius d'en laisser la décision à quelques habiles gens, qui seroient choisis de part & d'autre; & plusieurs personnes d'une haute distinction témoignerent publique-

(a) Dattée le 28. Avril 1580.

(b) Voyez deux de ses plus belles Oraisons, sous le titre de *pro consolatione Ciceronis*. 1583.

ment qu'ils souhaitoient la même chose. Sigonius fut le seul qui s'y opposa. Non qu'il y eût d'autre interêt, disoit-il, que celui de la vérité; mais les argumens de ses Adversaires lui paroissant frivoles, il ne pouvoit céder sans faire tort à son honneur & à ses lumieres. Cette opiniâtreté est la plus forte raison qu'on ait eu de le croire Auteur de l'Ouvrage. Il composa une nouvelle Défense, qui fut envoyée par Antoine Giganti à François Vianelli Imprimeur Vénitien; & que celui-ci refusa d'imprimer, parce qu'il étoit ami de Riccoboni. Elle fut publiée à Boulogne quelques années après (a) par Jean Rubei.

Si Sigonius est l'Auteur du Livre *de la Consolation?*

Comme c'est aujourd'hui l'opinion commune, que Sigonius étoit le véritable pere de cet Ouvrage, & qu'on le charge d'avoir eu la vanité de le faire passer d'abord pour un Ecrit de Ciceron, dans l'esperance d'en tirer plus d'honneur lorsqu'il viendroit à déclarer qu'il étoit de lui, & que l'erreur du Public lui donneroit par conséquent une espece d'égalité avec l'Orateur Ro-

(a) En 1599.

main; M. Muratori examine s'il y a de la justice dans cette accusation. Il confesse que dans ce tems-là, il n'y avoit gueres que Sigonius qui fût capable de composer un Livre avec une élégance & une pureté de stile qui n'auroit pas fait deshonneur à Ciceron même. Il observe qu'aussitôt que l'Ouvrage fut attaqué, Sigonius fut d'abord le seul qui prit sa défense; & qu'à juger par son ardeur, on est porté à croire qu'il défendoit sa propre cause. Cependant voici deux faits qui font pancher absolument la balance du côté opposé. Antoine Giganti le meilleur ami qu'eût Sigonius, a déclaré, que l'ayant pressé plusieurs fois avec beaucoup d'instances, de lui confesser naturellement s'il étoit l'Auteur du Livre ou non, il avoit toujours protesté qu'il n'en étoit pas l'Auteur. Le même Giganti assure, que tous les Papiers de Sigonius lui ayant été communiquez après sa mort, il les examina soigneusement avec Fabius Albergatus, dans l'espoir d'en tirer quelqu'éclaircissement sur le Livre de la Consolation; ils ne trouverent rien qui eût rapport à cet Ouvrage. Sigonius n'é-

toit pas vieux ; la mort l'avoit surpris dans un voyage qu'il fit de Boulogne à Modene ; ainsi rien ne peut le faire soupçonner d'avoir mis ses Manuscrits dans l'ordre où il vouloit les laisser en mourant. D'ailleurs quand on le croiroit capable d'avoir pris aux dépens de la vérité le parti qui convenoit le mieux à sa gloire, il semble qu'il n'auroit pas dû balancer en quittant la vie, à reconnoître pour son Ouvrage, un Livre dont il n'avoit que de l'honneur & de l'estime à recueïllir.

Goût présent des Anglois pour tout ce qui vient d'Italie.

L'accueïl favorable que Londres a fait à Sigonius, n'est qu'une suite du goût que les Anglois ont aujourd'hui pour tout ce qui leur vient d'Italie. Le charme de la Musique Italienne, dont ils sont comme idolâtres, les dispose à estimer tout ce qui vient du même pays. C'est un titre à présent pour leur plaire que d'être né à Rome ou à Venise ; & cette passion est portée si loin, qu'un Ministre faisoit craindre il y a peu de tems dans un Sermon, que ce ne fût une ouverture que la Religion Catholique se ménage insensiblement pour rentrer dans leur Isle.

Le Théâtre de l'Opera élevé par

la plante s'éleve une tige de dix-neuf pieds de haut ; elle a trente-neuf branches ou bras, dont plusieurs ont deux pieds six pouces de longueur ; plusieurs de ces branches portent environ deux cent cosses, d'où naissent des fleurs jaunes qui contiennent une liqueur douce comme du miel, sur chaque branche il y a cent fleurs. Tout le monde convient qu'elle est la plus belle plante d'Angleterre.

La continuation du Journal Litteraire, interrompu depuis quelque tems, vient de s'annoncer à la Haye chez Swarte & Vanduren, qui distribuent le 20e Tome premiere & seconde Partie, ainsi que la seconde Partie du Tome 7. des Lettres sérieuses & badines. Ces mêmes Livres se trouvent à Paris chez Pierre Witte & Didot.





LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XVII.



RACES au Génie qui veille à la tranquillité de la République des Lettres, on commence à revenir de la crainte où l'on étoit d'y voir naître une guerre dangereuse. Le premier coup étoit porté. Pour peu que la Hollande eût fait de résistance à l'attaque (a) de M. M.... on s'attendoit de voir ce redoutable Ecrivain

Querelle entre M. M.... & M. H...

(a) Dans l'Histoire Litteraire, n. 22. p. 418.

fondre ſur elle, armé de tout ſon Grec & de tout ſon Latin. Il n'y avoit pas d'apparence à la vérité que M. H.... eût tenu la campagne, & qu'il fût entré lui-même en lice; mais Amſterdam & la Haye ne manquent point de troupes auxiliaires.

Il auroit trouvé ainſi plus d'un Brave que l'interêt eût armé pour ſa défenſe; & cette raiſon même fait admirer le parti qu'il a pris de capituler tout d'un coup. D'un autre côté, s'il eſt auſſi coupable que M. M.... l'aſſûre au Public, la juſtice l'obligeoit à la paix. Changer (*a*) quelque choſe au Titre d'un Livre, du vivant de l'Auteur, & ſans ſon conſentement, c'eſt une hardieſſe inexcuſable dans un Libraire. Réimprimer un Ouvrage, avec l'augmentation d'un Volume, & vouloir que ce Supplément ne puiſſe s'obtenir qu'en achetant de nouveau l'Ouvrage tout entier, c'eſt une injuſtice ſans exemple. Enfin, promettre à un Auteur quatre Exemplaires de ſon Ou-

Griefs de M. M...

(*a*) Il s'agit du Titre du Supplement aux Annales Typographiques. Toute la querelle roule ſur cet Ouvrage.

vrage, & les lui refuser après l'Edition, c'est un manque de foi qui viole toutes les Loix du Commerce. Voilà les accusations dont on charge publiquement M. H....

Dans le fond sa conduite paroît surprenante. Car tout autre motif à part, n'est-ce pas un étrange oubli de ses interêts, que d'avoir irrité l'Auteur des Annales, c'est-à-dire l'homme du monde qui est le plus à respecter pour un Libraire ! Quelle est donc cette indifference pour la gloire? M. H.... a-t-il songé que ces Annales sont un Temple d'honneur pour lui & pour ses pareils ; que M. M.... en ouvre l'entrée & la ferme à son gré ; que l'irriter, c'est s'exposer par conséquent à perdre une place que cet Auteur lui destinoit peut-être entre Elzevir & Plantin ? Quoi, dans le tems que tous les Libraires du monde devroient faire leur cour à l'Arbitre de leur réputation, M. H.... le querelle mal à propos ; & met en balance quatre Exemplaires qu'il lui refuse, avec quatre mille ans de gloire qu'il pouvoit attendre de lui ? On s'imagine à Londres que ces réflexions, quoiqu'un peu

Examen de la conduite de M. H...

tardives, sont la raison qui lui a fait tomber les armes des mains. Supporter un reproche sans murmurer, c'est confesser qu'il est juste; & cet aveu est une espece de réparation.

N'y a-t-il rien à reprocher à M. M...

Un Critique plus malin que moi affecteroit peut-être ici de suivre la Loi du Pour & Contre. Après avoir condamné assez sévérement M. H.... il examineroit s'il n'y a rien du côté de M. M.... qui puisse affoiblir un peu la force de ses plaintes, & servir du moins dans quelque mesure à la justification de celui qu'il accuse. Ses Ouvrages, par exemple, se vendent-ils bien ? Le chagrin de les voir sortir trop lentement de la Boutique, ne peut-il pas aigrir la bile d'un Libraire, & lui inspirer un peu de ressentiment contre l'Auteur ? On sçait qu'un dépit juste donne quelquefois une couleur de justice à certains procedez, ou qu'il les rend du moins plus excusables. Mais pour s'expliquer là-dessus plus hardiment, il faudroit avoir décidé une autre Question; sçavoir, lequel est le plus raisonnable, d'un Libraire qui s'imagine qu'un Livre est mauvais, parce qu'il se vend mal, & d'un Au-

teur qui prétend que c'eſt lui faire tort que de s'en prendre à lui du mauvais ſuccez de ſes Ouvrages, parce qu'on peut prouver par quantité d'exemples que le Public ſe trompe quelquefois dans ſes jugemens, & qu'on n'a jamais vû d'Auteur confeſſer qu'il mérite l'indifference du Public.

Au reſte, j'avertis ceux qui ſont déja pourvûs de l'Ouvrage de M. M.... & qui voudroient ſe procurer le Supplément, ſans être obligez d'acheter de nouveau les Volumes précédens, qu'ils peuvent écrire à M. Prevoſt Libraire à Londres dans le Strand, qui ſe propoſe de le mettre ſous preſſe auſſitôt qu'il aura le nombre de Souſcriptions néceſſaires. Il ne le vendra pas plus cher que les premiers Tomes du même Ouvrage.

Avis au Public.

L'Art d'écrire, ſemblable à la Peinture, demande quelquefois des ombres. Ainſi les plaintes de M. M.... ſeront utiles à quelque choſe ſi l'ennui qu'elles ont pû cauſer au Lecteur le diſpoſe à goûter mieux des ſujets plus agréables. Hâtons-nous d'en faire l'eſſai ſur une matiere qui pourroit d'ailleurs ſe paſſer fort bien de ce ſecours.

Utilité du récit précédent.

Fête donnée à Paris par M. le Chevalier B...

La Fête que M. le Chevalier B.... a donnée à Paris vient de faire un Article des Nouvelles publiques de Londres. On en a lû les circonstances avec admiration; mais il ne faut pas s'imaginer qu'elle tombe sur la magnificence des préparatifs & de l'execution, spectacle trop commun à Londres pour y causer de l'étonnement. Aujourd'hui qu'il se trouve, non seulement en Angleterre mais dans toutes les parties de l'Europe, un très-grand nombre de riches Particuliers, on n'admire plus que médiocrement tout ce qui se peut faire avec le seul secours des richesses. Les differens dégrez de distinction & d'éclat dans ces occasions, dépendent du plus ou moins d'argent qu'on y employe, & tout l'avantage roule uniquement sur le compte de la fortune. Mais il peut se trouver dans la magnificence même quelque chose de plus estimable & de plus précieux qu'elle, qui lui donne à elle-même son prix, & qui n'est pas au pouvoir de tous ceux qui peuvent être magnifiques. C'est le goût; il l'éclaire & la dirige: c'est la grandeur d'ame; elle l'ennoblit: c'est la politesse des manieres; elle l'assai-

ſonne : c'eſt enfin la bonté, & la généroſité des ſentimens ; ils la rendent auſſi aimable qu'elle eſt brillante, & ils préſentent aux Témoins de la Fête un ſpectacle plus charmant que la Fête même, dans les qualitez perſonnelles de celui qui la donne.

Il n'y a pas un ſeul de ces traits qui ne paroiſſe convenir à M. B.... Il ne s'eſt pas acquis plus de réputation juſqu'à préſent par ſon bonheur & ſon habileté dans les affaires que par les qualitez de ſa perſonne. D'immenſes richeſſes le mettent au nombre des plus heureux favoris de la fortune : ſes qualitez perſonnelles le tirent du pair, & l'élevent au rang de ceux qui les méritent. Ce n'eſt pas ſon éloge que j'ai entrepris ; mais lorſque le bruit de ſa magnificence & de ſes liberalitez vient de ſe répandre parmi les Etrangers, j'apprens à ceux qui l'ignorent, de quelles ſources elles ſont parties. A Londres, par exemple, où tous les Arts ſont récompenſez ſi liberalement, on auroit appris avec moins d'admiration qu'il a payé une Danſe d'un quart d'heure par un préſent de cent loüis d'or, ſi l'on n'avoit ſçû en même tems

que ce qui seroit dans la plûpart des Riches une vaine ostentation de leurs richesses, est ici dans M. B.... l'effet de son goût pour le mérite & la vertu. On se demandoit en lisant cette nouvelle, à qui elle étoit plus glorieuse, ou à Mlle S.... ou à M. B.... qui a sçû reconnoître qu'elle en étoit digne, & qui pour ôter tout air d'équivoque à son motif, a pris soin de lui déclarer publiquement qu'il consideroit moins en elle la meilleure Danseuse de l'Europe, qu'une des plus sages & des plus aimables personnes de son sexe. Ce rapport a trouvé d'autant plus de crédit à Londres, qu'on n'y connoît pas moins la vertu de Mlle S.... que ses talens extraordinaires pour la Danse. Des sentimens & des manieres si nobles font plus d'honneur à M. B.... que toutes ses richesses.

Dispute litteraire & physique sur les femmes.

De quatre disputes qui s'élevent parmi les Personnes de Lettres, il y en a trois pour le moins, suivant le compte de M. Addisson, qui sont indignes d'occuper sérieusement des esprits raisonnables. Dans quel rang auroit-il placé celle-ci? Un Docteur en Médecine (son nom est M. Bland) passionné apparemment pour le beau sexe, a fait

une Dissertation en faveur des Femmes, dans laquelle il prétend avoir démontré que leur raison & leurs passions sont mêlées entr'elles avec la même proportion que le blanc & le rouge le sont sur leur visage; que leurs affections s'élevent & se calment avec les mêmes dégrez de douceur que le mouvement de leur sein; & qu'il y a un parfait rapport entre la régularité de leur taille & celle de leur jugement. C'est sans doute un tour fort nouveau que le Docteur donne à ses éloges; & sérieux ou non, il semble que s'il devoit être attaqué, il méritoit de l'être du moins par un Adversaire civil. Cependant je ne sçai quel ennemi caché de la plus belle moitié du monde, s'est avisé d'employer contre lui tout ce qu'il y a jamais eu de grossieretez polemiques dans la République des Lettres. Les Auteurs sacrez & profanes, la Poësie, la Physique, la Médecine, tout est pris à partie; & les citations aussi bien que les argumens, sont accompagnez de quelqu'injure, qui porte tout à la fois & sur l'Auteur & sur les Femmes. Ce téméraire doit s'attendre sans doute au sort d'Orphée. On juge qu'il l'apprehende, par le soin

qu'il a de cacher son nom. Mais il ne l'évitera point, s'il est vrai, comme on l'assûre, que plusieurs Dames de distinction ont entrepris de venger leur sexe par une action (a) d'éclat, & qu'elles n'épargnent rien pour découvrir l'objet de leur haine. On sçait par l'exemple de Jean de Meun & de M. de Freneuse, ce qu'un Auteur auroit à craindre en France dans le même cas. Il n'y a point d'apparence que le ressentiment des Dames Angloises soit plus moderé, & j'en attens la matiere de quelque Article curieux pour cette feüille.

Jugement de Mylord Schaftsbury sur les Mélanges de Litterature,

Devant Dieu & tranquille à jamais, s'écrie affectueusement Milord Shaftsbury au commencement de son troisiéme Tome; devant Dieu soit l'ame du charitable & galant Auteur qui a introduit le premier l'usage des *Recueïls* (b) & des *Mélanges de Litterature!* Quel service n'a-t-il pas rendu à la Litterature? Il a fait croître tout d'un coup le nombre des Ecrivains & celui

(a) *Notumque furens quid fœmina possit.* Virgil.

(b) Tous les Ouvrages de ce Seigneur sont de ce genre, & consistent en morceaux détachez. C'est un des plus ingenieux & des plus agréables Ecrivains d'Angleterre.

des Lecteurs. Combien de gens capables de penser juste & agréablement, étoient rebutez d'écrire par la gêne rigoureuse de la méthode ? Combien d'autres personnes, avec un certain penchant pour la lecture & pour l'étude, étoient dégoûtez des Livres, par la peine de suivre pas à pas un Auteur trop méthodique ! Aujourd'hui que les uns & les autres se trouvent délivrez du joug, rien n'est si commun que de voir des Ecrivains agréables, & des Lecteurs avides. Les premiers ne se piquent pas de profondeur dans leurs raisonnemens ; mais ils plaisent, & c'est un grand mérite que celui de plaire. Ceux-ci ne se remplissent pas de connoissances fort solides ; mais ils s'amusent, & ce n'est pas un petit avantage que de sçavoir se faire un honnête amusement. Considerons, ajoûte le même Auteur, que presque tout le monde sçait lire, & que très-peu de personnes sont capables de lire des choses profondes & sérieuses. Quels sont donc les Ecrivains qu'on peut nommer les plus utiles ! Ceux sans doute qui rendent service au plus grand nombre, en publiant des Ouvrages qui peuvent plaire à tout le monde, parce qu'ils ne

ſurpaſſent la portée de perſonne.

Je regarde toutes ces idées de Milord Shaftſbury comme autant d'éloges de ma feüille. La varieté en fait le mérite, & je me flatte qu'il n'y a point de conditions où elle ne puiſſe trouver des Lecteurs. Je n'ai pas honte d'interrompre un ſujet, lorſque ſa longueur peut devenir ennuyeuſe ; ni de faire ſucceder une Hiſtoire tendre ou badine aux plus ſérieuſes réflexions. Ce que j'entame quelquefois pour plaire à un Philoſophe, je l'abandonne enſuite pour ſatisfaire une Dame ou un Petit-Maître. Pourquoi préférerois-je un Lecteur à l'autre ? Rendre un Ouvrage public, n'eſt-ce pas déclarer qu'on écrit pour tout le monde ?

Voici pour les Naturaliſtes. Le Capitaine Clarke (a) venant de Dublin à Cheſter le 13. de Septembre, fut ſurpris par un vent de Nord impetueux, qui mit ſon Vaiſſeau en danger. Pendant qu'il employoit tous ſes Matelots à la manœuvre, un nuage épais qu'il avoit apperçu d'abord à quelque diſtance, s'approcha tout d'un coup, & ſe dilatant au-deſſus du Vaiſſeau, ne

(a) Ce fait eſt rapporté dans tous les Papiers publics de Londres.

fit plus voir qu'une prodigieuse multitude d'Insectes aîlez, qui couvrirent en un moment les mats, les cordages & les voiles. Ils étoient presque tous d'une forme differente, sans aucune ressemblance avec les Insectes connus dans l'Europe. Ils se tenoient si serrez les uns proche des autres, qu'on pouvoit à peine les séparer avec la main. Il n'étoit pas plus aisé de leur faire quitter la place qu'ils occupoient, surtout à ceux qui s'étoient attachez contre les voiles. Ils se laissoient écraser sans faire le moindre mouvement pour s'envoler. Enfin, le Capitaine ne trouva point d'autre moyen pour s'en défaire, que de brûler des sacs & des voiles, dont la fumée les fit partir à differentes volées, comme autant de bataillons qui se suivoient les uns les autres.

Voici pour les Antiquaires. A Carlton dans Yorkshire, en creusant un puits dans un endroit fort sec, on a trouvé à dix-huit pieds de profondeur un Tombeau long de huit pieds sur cinq de largeur. Il contenoit des os d'une grandeur extraordinaire, aussi blancs que l'yvoire, & un fort beau casque qui couvroit la tête du mort.

Sous le casque étoit une espece de Livre, si alteré par la pourriture, qu'il n'a pas été possible d'en discerner les caracteres. Mais quelques mots Saxons gravez sur les pierres ont fait connoître que c'étoit le Tombeau d'une personne très-illustre, quoique son nom n'y soit point marqué, ou qu'il eût été effacé par le tems. La datte s'y lisoit clairement. C'étoit 992. c'est-à-dire soixante-quatorze ans avant Guillaume le Conquerant. Un amateur de l'antiquité a acheté chérement la tête, le casque, & les pierres où il restoit encore quelques caracteres.

Voici pour les cœurs tendres. La jeune Italienne dont j'ai eu occasion de rapporter l'arrivée à Londres dans une des feüilles précédentes, est disparuë subitement, sans qu'on ait pû s'imaginer pendant quelques jours ce qu'elle étoit devenuë. Enfin, le bruit qui s'est répandu d'un autre côté, que Milord... a quitté dans le même tems la maison paternelle avec une somme considerable, & qu'il a pris l'on ne sçait quel chemin, suivi d'un seul laquais, ne laisse aucun doute qu'il n'ait enlevé cette jeune personne, ou qu'il ne l'ait fait consentir à le suivre. On a décou-

vert d'ailleurs qu'il avoit trouvé le moyen de la voir secretement, & qu'il avoit fait à la Nourrice un présent assez considerable pour la mettre dans ses interêts. Cependant les personnes qui étoient chargées du soin de ces deux Etrangeres, rendent témoignage qu'elles se sont conduites avec tant de sagesse, de pieté & d'honneur, qu'il y a lieu de suspendre du moins le jugement qu'on doit porter d'elles, jusqu'à l'éclaircissement de cette avanture. Quelques jeunes Seigneurs ont envoyé de côté & d'autre à leur suite, aussi pressez, dit-on, par l'amour que par la curiosité. Milady plus inquiete que personne, a donné divers ordres pour faire chercher son fils, & tout le monde est dans l'attente des premieres nouvelles qu'on aura de sa fuite.

Les Physiciens se sont appliquez à connoître par diverses experiences la quantité de pluye qui tombe chaque année, les variations de l'air dans les variations du Thermometre & du Barometre. On a fait des voyages exprès sur Mer pour connoître la déclinaison de l'Aiguille aimantée, mais on n'a point fait encore d'observations assez exactes sur la varieté des Vents ; quoi-

que ce ne ſoit pas une choſe moins digne de la curioſité des Phyſiciens que les autres, & dont on pourroit même tirer de plus grands avantages par rapport à la Navigation, à la fécondité des terres & à la ſalubrité de l'air. Le Comte *de Verulam*, dont l'eſprit pour les Sciences a preſque égalé l'amour qu'il avoit pour elles, a connu l'importance des obſervations touchant les Vents ; il en a fait un Traité qui a pour Titre : *Fr. Baco. de Verulamio hiſtoria naturalis de Ventis.*

Traité du Chancelier Bacon ſur le Vent.

Ce Sçavant met tous les Vents dans quatre claſſes, & leur donne à chacun leurs proprietez. Les uns nous apportent de la pluye, les autres chaſſent les nuages & découvrent un ciel ſerain. Ceux-ci contribuent aux maladies, ceux-là ſont plus propres aux corps. Il avertit ceux qui craignent les peſanteurs de tête de ſe défier du Vent du Midi ; & il nous promet de la ſanté lorſque le Vent de Biſe ſouffle ſur la terre, quoiqu'il ſoit contraire aux Phtiſiques & aux Gouteux. Le Vent, dit-il, a plus de force que le Soleil pour deſſecher ; car le Soleil attire les vapeurs, & ne peut les tarir que par une chaleur extraordinaire, au lieu que les

Vents les chassent & les éloignent. Les Vents qui soufflent au mois de Mars ont plus de force que ceux qu'on ressent en Eté. Nous sommes redevables aux Vents de la salubrité de l'air & de la santé du corps ; de sorte que les années où il regne plus de Vent sont les plus saines. Il passe ensuite aux lieux où les Vents prennent naissance. Il les fait sortir de la terre, ou de la moyenne région de l'air, ou enfin de cette derniere partie qui est plus proche de la terre. Si vous voyez les flots agitez avant que vous ressentiez la moindre impression de Vent, cette agitation ne sera causée que par un Vent qui sort de la terre, mais qui ne se découvre point encore, à cause de la continuité de l'eau. Lorsque vous appercevrez des cercles autour de la Lune, & que le Soleil se couche au milieu des nuages de couleur de sang, soyez sûr que la matiere du Vent de la moyenne région se dispose & s'apprête : mais quand les nuages se dissipent, & que le Soleil reparoît, sans qu'il y ait d'agitation sur la terre, c'est que le Vent est formé, & les a dissipez. Le Vent de la basse région, qui se forme de l'air nouvellement formé lui même

par l'eau & les vapeurs, se fait appercevoir lorsque la Mer est légerement soulevée par un petit souffle qui éleve ses eaux : quelquefois l'Arc-en-ciel produit cette sorte de Vent, lorsqu'il est divisé, quoiqu'ordinairement il nous amene de la pluye. De même que la rosée se forme dans la partie basse de l'air, aussi beaucoup de Vents y prennent leur naissance. Ce sçavant homme explique ensuite ce que c'est que le Vent. Ce n'est autre chose que l'air en mouvement ; mais le Soleil en est toujours le premier mobile. C'est lui qui par sa chaleur proportionnée le produit ; car la même matiere qui est en mouvement au point A. pour produire du Vent, produira de la pluye au point B. Le Vent se forme aussi des vapeurs & des exhalaisons qui se mêlent avec l'air. Si ces vapeurs sortent de la Mer, des Etangs ou des Marais inondez, elles produiront plus de Vents que si elles sortent de la terre. Puis il examine jusqu'à quelle hauteur les Vents s'élevent, l'espace qu'ils parcourent, & leur durée. Il enseigne leur mouvement, la maniere dont ils agitent les voiles, leur puissance : il finit enfin, en nous donnant des regles

pour connoître quand ils s'élevent.

Après cette légere idée du Traité du Vent du Chancelier Bacon, nous ne sçaurions mieux faire que de rapporter une relation d'un orage extraordinaire qui s'est fait ressentir dans l'Isle de Montsera. Les particularitez en sont surprenantes.

Le 30. du mois de Juin nous essuyâmes le plus épouvantable ouragan dont on ait encore entendu parler dans cette Isle. Pendant trois mois de suite la chaleur fut excessive jusqu'au 29. de ce mois qu'il commença à pleuvoir d'une maniere extraordinaire depuis les dix heures du soir jusqu'à minuit. Nous commencions à esperer une bonne récolte, mais nous perdîmes bientôt cette esperance. Le vent souffla avec une violence épouvantable jusqu'à sept heures ; alors l'air s'agita avec plus de fureur, & formant des tourbillons, le vent fit retentir au loin un bruit semblable à celui du tonnerre, quand il est dans sa plus grande fureur. La plus grande partie des maisons furent renversées, & celles que cet orage a épargnées sont si endommagées, qu'elles sont prêtes à s'écrouler. Ce qu'il y eut d'extraordinaire dans cette furieuse

Orage extraordinaire.

tempête, c'eſt qu'un Magaſin nouvellement bâti, qui n'étoit point encore couvert, fut emporté de differens côtez par l'impetuoſité du vent; de ſorte que les poutres de ce Magaſin qui eſt à quarante-cinq pieds de la Doüanne, traverſerent d'outre en outre cet Edifice, & l'auroient entierement démoli, ſi le Chef de la Doüanne n'eût prévenu par ſa prudence un ſi grand dommage. Un Moulin à cheval fut enlevé, & jetté avec tant de violence à quelque diſtance de ſa place qu'il fut fracaſſé en mille morceaux. Un tonneau vuide fut porté par le vent pardeſſus une maiſon à trente ou quarante pieds au-delà. Une chaudiere qui pouvoit contenir quatre cent ſoixante pintes fut élevée au-deſſus d'un grand mur & applatie par ſa chute. Le vent déracina des arbres de cinq ou ſix pieds de diametre. L'on vit des poutres de differens bâtimens pouſſées avec tant d'impetuoſité qu'elles s'engagerent bien avant dans des murs, d'où on eut bien de la peine à les retirer. On a été obligé de mettre à la voile les Vaiſſeaux qui étoient dans le Port pour les tirer d'un danger évident. Ceux qui ſont rentrez ont été fort endommagez: mais

il y en a eu dont on n'a point encore de nouvelles. La perte de cette Isle peut monter à cinquante mille livres sterling, ce qui revient à notre monnoye à près de douze cent mille livres. Ce furieux ouragan dura quatre heures; & s'il se fût élevé pendant la nuit, beaucoup de monde seroit péri miserablement.

Observation pour l'éducation des enfans.

Entre toutes les choses qu'on a imaginées pour l'utilité des Enfans, il n'y a rien qui paroisse mieux leur convenir que d'orner les cheminées de Carreaux de fayance ou d'attacher des Estampes dans les endroits où ils se trouvent le plus souvent, sur lesquelles soit representé ce qu'on veut leur apprendre. Mais afin de ne point charger leur imagination encore foible d'une foule d'histoires, qui, venant à se confondre, ne feroit que les embarasser, il faudroit commencer par leur apprendre l'histoire de leur Religion, celle de leur Pays, ce qui est si souvent négligé, qu'on voit des personnes assez instruites des histoires étrangeres, toutes neuves quand ils s'agit de l'histoire de leur Pays. Ensuite on peut leur donner une idée de l'histoire des Dieux, de la Grece, des Romains, & ainsi du reste. Cette

méthode a moins de difficulté qu'on ne penſe; car les enfans qui ſont naturellement curieux, ne peuvent s'empêcher de demander ce que ces figures repreſentent. Attentifs à la queſtion qu'ils ont eux-mêmes propoſée, on leur explique d'une maniere ſimple & naturelle ce qu'ils demandent, & on ſe trouve dans peu de tem● dédommagé de ſes ſoins, en voyant des enfans qui avec une langue encore bégayante vous racontent une ſuite d'hiſtoires qui vous amuſent, & qui les inſtruiſent. J'ai vû pratiquer cette méthode en France par des perſonnes qui s'en ſont fort bien trouvées.

Réflexions ſur les Romans.

J'ai parlé dans une autre feüille des changemens arrivez au goût; je ne puis m'empêcher de rapporter ici une Remarque qui m'a paru ſinguliere; c'eſt que certains Romans ſoient tombez dans le décri. Ces agréables chimeres, que l'eſprit humain enfanta dans un de ces accez où l'imagination prenant le deſſus, le force à quitter le vrai & le vraiſemblable, pour ſe livrer à des idées d'un merveilleux outré, qui le tranſporte hors de lui-même; ces illuſions flatteuſes, qui, ſous des noms quelquefois inventez à plaiſir, toujours ſous

des fantômes imaginaires, reprefentent l'homme au-deffus de l'homme même, jufques dans fes plus grandes foibleffes, qui féduifent le cœur par l'efprit, & par un récit enchanteur de quelques avantures fabuleufes, allument dans l'ame des paffions, qui ne font fouvent que trop réelles ; ces compofez d'Enchanteurs & de Géans, d'intrigues galantes & de combats, d'Amans aimez & malheureux, & d'Amantes toujours fi merveilleufement fideles, firent longtems dans ce Royaume l'amufement de toutes les ruelles, & l'occupation des plumes délicates. De ce goût univerfel de la Nation pour les Romans, on vit fortir les Clelies, les Cyrus, les Polexandres, & tant d'autres Héros ou Héroïnes chimeriques, qui firent gémir les preffes fous un amas de Volumes.

Tant de Volumes, je le fçai, ne contiennent dans le fond que des chimeres. Le vrai, & par conféquent l'utile, en font bannis. Ces enchantemens, ces Géans pourfendus, ces Armées formidables mifes en déroute par un feul homme, ces Héros doucereux, ces Héroïnes errantes, révoltent un efprit folide, & le rebutent. Seroit-ce

donc que les François auroient renoncé à la bagatelle ? Non. Qui jamais mieux qu'eux ſçut en tirer parti ? D'ailleurs ils mettent encore au jour de petits Contes, quelques Hiſtoriettes; & on les lit. Ne pourroit-on point deviner la raiſon de ce changement ! On ne lit plus les anciens Romans ; ils ſont trop longs, & par-là ennuyeux. On parcourt encore quelques Hiſtoriettes, dont une heure ou deux voyent la fin. Seroit-ce que les François ſe laſſeroient de tant de préliminaires ménagez autrefois à deſſein, pour conduire imperceptiblement à la fin d'une avanture ? Commenceroient-ils à ne plus goûter que la concluſion du Roman ? Ce n'eſt ici qu'une conjecture ; mais en ce cas, ce ne ſeroit plus dans le tour d'eſprit, ce ſeroit dans le cœur qu'il faudroit chercher la cauſe de ce changement.



LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XVIII.

J'AI besoin aujourd'hui de plus de précaution que jamais, pour me renfermer dans les bornes que je me suis prescrites. *J'ai à marcher sur des cendres trompeuses*, où pour peu que la pesanteur de mes pas soit inégale, je cours risque de sentir le feu qui est caché sous leur surface, & d'être arrêté dans ma course. Je me rappelle mon Titre, ma Devise, les promesses que j'ai faites au Public, & tout ce qui peut me servir de préservatif contre le danger de blesser la bienséance en révélant des véri-

tez délicates, ou d'alterer la vérité à force de ménagemens & de soins pour l'adoucir. Avec des intentions si droites, je me flatte de n'offenser personne, (*a*) & j'annonce en commençant cette feüille un récit des plus agréables & des plus interessans.

Découverte interessante.

Tout le monde a lû dans les Nouvelles publiques la mort funeste du jeune Prince d.... On étoit fort éloigné à Londres de s'imaginer qu'elle eût le moindre rapport avec l'histoire de la jeune Italienne, qui a déja fait la matiere de quelques Articles dans les feüilles précédentes. J'ai rapporté son arrivée en Angleterre, & sa fuite. J'ai dit qu'on attendoit avec impatience le retour de plusieurs personnes qui ont couru sur ses pas, & que Myladi .... étoit dans une inquietude extrême de l'absence de son fils. Enfin ce jeune Seigneur, avec l'Italienne & sa Nourrice, ont été arrêtez proche du Ryc, petit Port à l'extremité de la Province de Kent, où leur dessein étoit de s'embarquer pour passer en France, & de gagner de là l'Italie.

(*a*) La précaution la plus sûre, sera de ne nommer personne, & de passer légérement sur les circonstances délicates.

La cauſe d'un départ ſi ſecret & ſi précipité, n'eſt point l'amour dans Mylord.... ce n'eſt qu'une généreuſe & loüable compaſſion. Dans la jeune Italienne, qui eſt connuë à préſent ſous le nom de *Donna Maria*, c'eſt l'infortune du Prince J.... à laquelle elle croit avoir contribué innocemment par un excès de tendreſſe, & qu'elle ſe reproche comme un crime. Rien ne peut donner une idée de ſon deſeſpoir, depuis qu'elle a lû ce funeſte Article dans la Gazette. Elle a eu la force d'en cacher les marques à tout le monde, excepté à Mylord.... qu'elle a des raiſons particulieres d'eſtimer. Nous les ferons connoître avant la fin de ce récit; mais il eſt ſurprenant que cette jeune perſonne, dont l'humeur & les manieres étoient, dit-on, d'une douceur charmante, ne paroiſſe animée aujourd'hui que du deſir de la vengeance, & qu'elle ſoit réſoluë, pour ſe ſatisfaire, de paſſer ſur toutes les raiſons qui devroient lui faire craindre de retourner en Italie. Voici ſon hiſtoire. Elle n'en fait plus myſtere depuis la mort de ſon Amant.

Sa naiſſance eſt noble, ſans être des plus illuſtres. Ayant perdu ſon Pere

Hiſtoire de Dona Maria...

& sa Mere dès son enfance, elle demeura sous la conduite d'une Tante assez jeune, qui prit soin d'elle pendant quelques années, avec beaucoup de zele & de tendresse. Elle parvint à l'âge de quatorze ou quinze ans, sans que rien eût alteré son repos & son innocence: mais l'amour vint empoisonner sa vie, dans une campagne solitaire d'où elle n'étoit jamais sortie. Le Prince J.... la trouva aimable. Il s'attacha fort assidûëment à la voir. Le voisinage d'une de ses Terres lui en procuroit la facilité tous les jours. Elle s'accoutuma à recevoir ses soins, & même à l'aimer, avant que de connoître ce que c'est que l'amour. Elle ignore elle-même quelles étoient les vûës du Prince, & s'il pensoit à l'épouser. Quoique d'un rang fort inferieur au sien, elle est d'un sang noble, & sa fortune n'étoit pas méprisable Mais elle se livroit au penchant de son cœur, sans s'occuper de ces réflexions, lorsqu'elle se trouva exposée à mille chagrins d'une nature fort extraordinaire.

Sa Tante, qui avoit vêcu jusqu'alors dans la même solitude qu'elle, prit plaisir à voir souvent le Prince dans sa maison. Loin de s'allarmer pour l'in-

terêt de Donna Maria, elle contribua par ses civilitez à rendre ses visites plus fréquentes. Peut-être n'étoit-ce d'abord que simple goût pour l'amusement & la compagnie ; mais l'air complaisant du Prince, qui se croyoit interessé à la ménager, lui fit naître la pensée qu'il n'étoit pas sans quelqu'inclination pour elle, & que celle qu'il marquoit pour sa Niece étoit un voile dont il couvroit ses véritables sentimens. Elle se trouvoit encore dans une certaine jeunesse, avec quelque beauté, & un fond inépuisable d'amour-propre. Il en faut bien moins dans une femme pour lui persuader qu'elle peut être aimée. L'ambition & l'amour prirent tout à la fois possession d'elle, & firent un progrès presqu'égal dans son esprit & dans son cœur.

Vanité ordinaire aux femmes.

Le Prince & Donna Maria ne s'en apperçûrent pas tout d'un coup. Mais aux premieres marques qu'ils en eurent, ils ne regarderent point cet incident comme un mal à redouter pour eux. Au contraire, le fruit qu'ils pouvoient en attendre étoit de se voir plus librement. Ils se flatterent quelque tems de cette opinion ; jusqu'à ce qu'étant un peu fatiguez de sa présence conti-

nuelle, il résolut de concert avec son Amante, de la traiter plus froidement, pour se délivrer de son importunité. Ce fut le signal de leur ruine. Elle sentit aisément cette difference ; & s'imaginant que sa Niece pouvoit être sa Rivale, elle conçut pour elle une haine furieuse. Cependant pour garder quelques mesures, elle affecta d'abord de ne mettre aucun changement dans ses manieres. La crainte d'offenser le Prince lui fit conduire ses desseins avec une prudence dont la jalousie n'est pas toujours capable. Elle prit le parti de marier Donna Maria à un jeune homme du voisinage, qui avoit déja marqué de l'affection pour elle ; elle regla secretement toutes les conditions de ce mariage, & elle n'en avertit sa Niece que la veille du jour marqué pour l'execution.

Le respect de Donna Maria pour une Tante qui lui tenoit lieu de Pere & de Mere, la jetta dans un extrême embarras. Malheureusement le Prince étoit à Rome pour quelques jours. Elle ne pouvoit lui communiquer sa peine, & l'autre avoit choisi exprès cette conjoncture, pour rendre le succès de ses vûës plus certain. Cependant

l'amour trompa ſa prévoyance. Il inſpira aſſez de fermeté à Donna Maria pour ſe défendre. Elle prit pour prétexte ſa grande jeuneſſe & l'averſion qu'elle avoit pour le mariage. La jalouſie de ſa Rivale, plus éclairée que jamais, ſe convertit en fureur. Les injures & les mauvais traitemens en furent les premiers fruits; & par un horrible excès de malignité, cette indigne Tante introduiſit elle-même pendant la nuit dans la chambre de ſa Niece, le jeune homme dont elle vouloit la forcer d'être l'Epouſe.

Malignité ſurprenante.

Son but étoit de la réduire effectivement à cette néceſſité, pour appaiſer l'éclat d'une ſi étrange avanture; ou du moins de la deshonorer dans l'eſprit du Prince. Elle prit ſoin de répandre elle-même ce qui s'étoit paſſé, en cachant avec une adreſſe cruelle, que ſa Niece s'étoit tirée heureuſement des mains du Raviſſeur. Le Prince, qui revint quelques jours après, n'eut beſoin que d'un moment d'entretien avec ſa Maîtreſſe pour ſe convaincre de ſa fidelité & de ſon innocence. Il continua de la voir, tandis que la rage de ſa Tante ne faiſoit que redoubler; & pour la venger de l'inſulte qu'elle avoit

reçûë, il fit maltraiter par ses domestiques le jeune homme qui avoit eu la hardiesse de la troubler pendant la nuit. Elle lui devint plus chere après cet accident. Il lui confessa que son inclination le portoit à l'épouser, mais que ne pouvant esperer l'aveu du Prince son pere, il n'y avoit point d'autre voye pour être à elle que de lui donner la main en secret, jusqu'à ce que l'âge ou quelqu'autre changement les mît tous deux en liberté. Elle y consentit avec joye. Ils s'occuperent des moyens de hâter leur bonheur, & n'ayant mis dans leurs interêts que des amis fideles, il sembloit que rien n'étoit capable de le traverser.

Cependant leur ennemie commune avoit veillé avec tant de soin sur leurs discours & sur leurs démarches, qu'elle avoit pénétré leur secret. La haine qu'elle portoit à sa Niece ne souffrant plus aucun ménagement, elle jura sa perte, au risque même de la sienne. Elle disposa d'abord le jeune homme qu'elle avoit voulu lui faire épouser, à executer toutes ses volontez. Il avoit deux motifs au lieu d'un ; son ressentiment contre le Prince, dont il avoit été maltraité, & sa passion pour Donna

Maria, qu'il se flattoit toujours de vaincre par sa constance. On se garda bien de lui faire connoître qu'il étoit question de nuire à sa Maîtresse. Il se laissa persuader qu'on vouloit le rendre heureux, & qu'il ne pouvoit le devenir que par les moyens qu'on lui offroit. Comment se feroit-il défié d'une femme qui lui avoit rendu le service que j'ai rapporté! Il entra dans toutes ses vûës. Elle lui recommanda de se rendre à Rome, un jour qu'elle avoit résolu d'y mener sa Niece. Elle la prit effectivement avec elle, sous prêtexte d'y acheter quelques bijoux. Elle la conduisit chez divers Marchands, pour faire traîner le tems en longueur, & lorsqu'elle vit la nuit arrivée, elle reprit avec elle le chemin de sa Terre dans son Equipage. Trois hommes qu'elle avoit apostez sur la route arrêterent le Carosse dans un endroit écarté; ils les volerent toutes deux avec des menaces feintes, & se saisissant de Donna Maria, qu'ils regardoient, disoient-ils, comme la plus belle partie de leur proye, ils ordonnerent brusquement à sa Tante de se rendre seule à sa maison.

On peut juger quelle fut la frayeur

& la consternation de cette jeune personne, lorsqu'elle se vit au milieu de trois Voleurs, dans l'obscurité de la nuit, & sans espoir même que ses cris, qui étoient son unique ressource, pussent être entendus. La perte de son honneur & de sa vie lui parut inevitable. Au moment qu'elle apprehendoit les dernieres extremitez, elle entendit le bruit d'un homme à cheval qui sembloit s'approcher. Elle crut l'avoir attiré par ses cris. Il fut à elle dans un instant. C'étoit le jeune homme, qui agissoit de concert avec sa Tante. Il feignit de ne la pas reconnoître; mais s'adressant aux trois hommes qui s'étoient saisis d'elle, il les exhorta à traiter une personne de son sexe avec plus d'humanité. Il ajoûta, que si leur profession étoit de voler, il leur offroit volontairement sa bourse, à condition qu'ils lui accorderoient la liberté de cette malheureuse Demoiselle. Ils lui refusérent nettement cette faveur. Elle qui le reconnut à la voix, se jetta aussitôt à genoux pour implorer son secours, en répétant plusieurs fois qu'elle étoit Donna Maria. Vous, s'écria-t-il avec une admiration contrefaite : ô Ciel, que vous rendrai-je

pour un tel bienfait ? Ensuite s'adressant aux Voleurs : Messieurs, leur dit-il, votre fortune est faite, si vous me permettez d'entretenir un moment cette Demoiselle en secret. Il obtint la liberté de s'approcher d'elle ; & lui ayant fait considerer que son honneur & peut-être sa vie étoient perdus sans ressource : La rencontre que j'ai faite de vos Ravisseurs, ajoûta-t-il, est un miracle du Ciel, en faveur de votre honneur & de mon amour. Je vais sacrifier tout mon bien pour vous sauver ; mais à condition que vous vous engagerez à m'épouser, & que pour prévenir toutes mes défiances, vous m'accorderez ici ce que ces trois Scélérats alloient sans doute vous ravir.

Quelque horrible que cette proposition dût paroître à Donna Maria, il n'y avoit pas à balancer un moment. La certitude de sa perte, si elle demeuroit entre les mains de trois hommes, & l'esperance du moins de se défendre plus facilement lorsqu'elle n'en auroit à combattre qu'un seul, lui arracherent une promesse à laquelle sa volonté avoit peu de part. Son Liberateur, qui ne lui paroissoit pas un monstre moins détestable que les trois

autres, continua de traiter avec eux dans sa présence, pour lui faire comprendre l'importance du service qu'il lui rendoit, & les congedia après avoir achevé son personnage avec beaucoup d'adresse. Elle demeura seule avec lui. Il la pressa d'executer sa promesse. Danger plus redoutable que celui dont elle se croyoit délivrée. Il n'y avoit en effet que le Ciel qui pût la secourir. Il veilloit sur elle. Elle confessé aujourd'hui, malgré le desespoir où elle se trouve, que c'est la plus grande faveur qu'elle ait jamais reçûë de sa bonté. Mais je remets à une autre feüille la fin de ce récit, qui en est la partie la plus interessante.

Etablissement nouveau.

J'ai déja fait remarquer que les grandes Villes ne sont point un séjour favorable à la vertu, & je n'ai pas fait difficulté de prendre parti là-dessus contre Saint-Evremond: mais l'exemple que j'ai rapporté pour servir de preuve à mon raisonnement, n'égale point celui que Londres m'offre aujourd'hui. Quelques Dames de pieté touchées du malheur d'une infinité de personnes de leur sexe, qui sans être portées d'inclination à la débauche, s'y trouvent engagées par la crainte

de la misére, avoient formé le projet d'un établissement en leur faveur. Elles devoient recuëillir une somme assez considerable pour bâtir une maison, où les femmes qui renonceroient volontairement à l'infamie, seroient reçûës avec charité, & entretenuës partie du fruit de leur travail, partie des fonds consacrèz à cet usage. On pensoit sérieusement à l'execution de cette entreprise, lorsque la découverte d'un mal plus pressant, auquel on avoit fait peu d'attention, a fait prendre un autre cours au zele & à la charité. On a remarqué non seulement qu'il seroit difficile de pourvoir à l'entretien de toutes les femmes qui se détermineroient à quitter leur déreglement; mais qu'un très-grand nombre d'enfans de l'un & de l'autre sexe se trouvent par le malheur de leur naissance & de leur éducation comme nécessairement destinez au désordre. Leur sort a paru d'autant plus digne de compassion, qu'on ne sçauroit les accuser d'y avoir contribué. Ils naissent de parens coupables; le premier air qu'ils respirent est empoisonné; ils sont au fond d'un affreux précipice, sans sçavoir comment s'en tirer, & sans y

penser peut-être. Une condition plus déplorable dont on puisse se former l'idée, a fait gémir tout ce qu'il y a ici de gens de bien. On s'est hâté d'y trouver du remede.

Les premieres mesures qu'on a prises tendoient à s'assûrer des lieux où l'on pourroit découvrir ces miserables victimes, pour empêcher leurs peres & leurs meres de s'opposer au service qu'on vouloit leur rendre. » On a of-
» fert de prendre les enfans qui se-
» roient dans ce cas au-dessous de l'â-
» ge de neuf ans, & de les faire élever
» avec soin jusqu'à ce qu'ils soient en
» état de choisir eux-mêmes le genre
» de vie pour lequel ils auront de l'in-
» clination. On promet de les former
» tout à la fois à la vertu & au travail,
» afin qu'ils n'ayent aucun prétexte
» dans la suite pour se livrer au desor-
» dre, & que s'il leur arrive de pren-
» dre un si mauvais parti, ils soient
» forcez du moins de confesser qu'ils
» sont eux-mêmes la cause de leur
» perte.

Quoique les fonds sur lesquels on doit établir cette entreprise soient déja prêts pour l'emploi qu'on en veut faire, on n'apprend pas que les parens

ſe hâtent de procurer cette faveur à leurs enfans. Ceux qui préſident à cette bonne œuvre eſperent que le Parlement ſoutiendra un projet ſi utile & ſi glorieux pour la Nation.

Quand on conſidere avec un peu d'attention combien il ſe trouve aujourd'hui dans toutes les parties de l'Europe de ſecours & d'encouragement pour les bonnes mœurs, il y a lieu d'admirer la corruption qui regne plus généralement que jamais dans notre ſiecle, & de craindre que nous ne touchions à ce tems que Salvien a marqué pour la fin du monde; » où tous » les hommes ſeront, dit-il, indignes » de la miſericorde du Ciel, parce » qu'étant parfaitement éclairez ſur » leurs devoirs, on ne pourra plus at- » tribuer leurs égaremens qu'à la ma- » lice de leur cœur. Cette réflexion appartient au récit que je viens de finir, mais elle m'en fait naître une autre toute ſemblable, dans un autre genre, pour ſervir de prélude au ſujet que je vais commencer. Quand on examine avec quelle facilité on peut éviter aujourd'hui l'ignorance, & combien l'on trouve de ſecours pour s'éclairer & ſe cultiver l'eſprit, il doit paroître éton-

Réflexion ſur ce qui précede.

Réflexion ſur ce qui ſuit.

nant que tous les hommes ne ſoient pas autant de Docteurs ; & chacun, ſuivant la portée du moins de ſes talens naturels, n'acquere pas un certain dégré de lumiere, qui nous feroit trouver des charmes infinis dans la societé les uns des autres. Oſera-t-on ſe plaindre qu'il reſte des difficultez dans la voye des Sciences, lorſqu'on a pris ſoin de les applanir pour les muets mêmes & pour les ſourds ? Je m'explique.

Ingenieuſe & utile invention pour les ſourds & les muets.

Le Traité du Docteur Wallis (a) ſur la maniere d'inſtruire les perſonnes ſourdes & muettes, avoit paſſé longtems pour un badinage plus agréable qu'utile ; & ſi ſa méthode paroiſſoit ingenieuſe, on étoit rebuté par les difficultez apparentes de la pratique. Cependant il devient certain aujourd'hui par un grand nombre d'exemples qu'elle eſt d'un uſage ſûr & facile. Il ſe trouve actuellement à Londres quantité de perſonnes qui en ont fait heureuſement l'experience. On a remarqué de tout tems, qu'il y a des années où l'on voit regner plus communément cer-

(a) Method of teaching the deaf and dumb to read.

taines maladies, mais où l'on voit naître un plus grand nombre d'enfans avec certaines imperfections naturelles. L'Angleterre se plaint depuis le commencement de ce siecle, qu'il lui est né quantité de muets & de sourds. La cause du mal est obscure, & le remede impossible; de sorte qu'une infinité de Peres & de Meres, dans le chagrin d'avoir des Enfans si mal partagez de la nature, ont pris le parti de leur faire passer la *Mer* pour aller peupler les Colonies. Il est vrai que l'exemple de M. Alexandre Popham, sur qui le Docteur Wallis fit autrefois avec beaucoup de succés l'essai de sa méthode, devoit faire juger d'abord qu'elle pouvoit réüssir aussi heureusement à l'égard de tous ceux qui naissent avec les mêmes infirmitez; mais il en étoit de même à peu près que de l'Inoculation. Tout le monde en admiroit l'effet, & peu l'osoient tenter. Enfin quelques Particuliers se sont si bien trouvez d'en avoir couru les risques, qu'on est devenu plus hardi, & qu'il ne reste plus aujourd'hui de crainte à personne.

Dés qu'on s'appèrçoit qu'un Enfant a le malheur d'être né sourd & muet,

ſans perdre l'eſperance de l'inſtruire & d'en faire même un habile homme, on ne fait que changer à ſon égard la méthode ordinaire de l'éducation. On lui donne un Maître qui poſſede celle du Docteur Wallis, ſes progrès n'en ſont pas moins prompts dans toutes les Sciences. Le fruit en eſt même plus ſolide, parce que ſon cerveau ne recevant aucune trace par le miniſtere des oreilles, celles qui lui ſont communiquées par les yeux ſont plus nettes & plus durables. Elles ſont toutes de la même eſpece. Il n'y a point de mélange étranger. On trouveroit plus de cent perſonnes en Angleterre qui n'ayant jamais prononcé un ſeul mot, ni joüi du plaiſir d'entendre prononcer, ne laiſſent pas d'avoir l'eſprit orné de tout ce qu'on a découvert juſqu'à préſent de plus ſublime dans les Sciences, & de plus agréable dans les Arts. Ils liſent, ils écrivent en pluſieurs Langues, compoſent pour le Public. Tout le monde parle avec admiration de Madmoiſelle *Loggin*, qui fait ſa demeure dans *Hattongarden*. Plus ingenieuſe ou mieux inſtruite apparemment que ſon Frere, qui eſt né avec les mêmes infirmitez, mais qui n'y a pas ſuppléé ſi heureuſe-

Eloge de Mademoiſelle Loggin.

ment, il n'y a point de ſujet ſur lequel elle n'écrive avec une facilité & une exactitude de raiſonnement qui étonne les Sçavans mêmes. On s'entretient avec elle, la plume à la main. Ses yeux lui tiennent lieu d'oreilles, & ſes doigts de langue. Mais ce qui paroît encore plus admirable, c'eſt que ſi l'on prononce un mot devant elle, l'habitude qu'elle a d'obſerver le mouvement des lévres lui fait connoître le mot qu'on a prononcé. Elle l'écrit enſuite exactement. Une phraſe entiere l'embaraſſe davantage; mais elle juge néanmoins en général de quel ſujet on veut l'entretenir.

Adreſſe d'une Dame Genoiſe.

Le Docteur Burnet, dans la Relation de ſon voyage (a) d'Italie, parle d'une jeune Dame Genoiſe, dont l'adreſſe étoit beaucoup plus ſurprenante. Il aſſûre qu'étant non ſeulement ſourde & muette, mais même aveugle, elle avoit trouvé le moyen d'entendre tout ce qu'on vouloit lui dire, en mettant le doigt dans la bouche de ceux qui parloient. Mais, ſans bleſſer le juſte reſpect qu'on doit à un ſi grand hom-

(a) Doctor Burnet's Letters concerning, &c, p. 213.

me, il ſemble que ſi cette Hiſtoire n'eſt point abſolument fauſſe, c'eſt du moins une exageration. Je ne demande point comment la Genoiſe pouvoit entendre, mais comment on pouvoit lui tenir un diſcours ſuivi, lorſqu'on avoit ſon doigt dans la bouche!

Talens admirables de M. Campbell.

J'ajoûterois foi plus facilement à toutes les merveilles qu'on a publiées de M. *Duncan Campbell*, dans l'Ouvrage qui porte le titre de ſa Vie. Elles ſont atteſtées par un nombre infini de Témoins; & quoiqu'à les prendre chacun en particulier, ils ne ſoient pas plus graves que le Docteur Burnet, on conçoit que mille témoignages réünis ont plus d'autorité qu'un ſeul. Ajoûtons que le ſage & judicieux Addiſſon s'eſt mis lui-même (*a*) au rang de ceux qui reconnoiſſoient des talens extraordinaires dans M. Campbell, & qu'il les a célébrez dans quelques-uns de ſes Spectateurs. Ce Gentilhomme Ecoſſois quoique muet & ſourd, n'avoit pas laiſſé de s'inſtruire de toutes les Sciences divines & humaines, ſans qu'on ſçache préciſément par quelle voye. Etant venu à Londres, il y ſervit longtems

(*a*) N° 474. Tome VII.

d'objet à la curiosité des plus habiles gens, qui prenoient plaisir à lui proposer par écrit des questions difficiles, ausquelles il répondoit sur le champ avec une facilité merveilleuse. Il se mêla ensuite de prédire l'avenir, ce qui le décrédita beaucoup parmi les personnes raisonnables ; mais l'adresse même qu'il eut d'en imposer au Peuple pendant plusieurs années, sous le titre de Prophete (*a*) & de Magicien, est un nouveau sujet d'admiration dans un homme qui étoit né certainement sourd & muet.

Quelque opinion qu'on puisse prendre de ces deux exemples, & de tout ce qu'on ne reçoit que sur le témoignage d'autrui, on est forcé de regarder d'un *œil* tout different ce qui se passe de nos jours & à notre vûe. Il n'est question aujourd'hui pour les incredules, que de faire le voyage de Londres. Mais si négligeant de vérifier le fait par leurs propres yeux, ils alloient jusqu'à douter de sa possibilité, je les exhorte à se procurer la méthode du Docteur Wallis. En se supposant

(*a*) The Life of M. Duncan Campbell p. 124. *& suiv.*

réduits eux-mêmes au seul organe de la vûë, ils jugeront s'ils pourroient esperér d'en faire le même emploi que les Anglois. Je ne doute point qu'on ne fût bien aise de trouver ici quelques traits de cette méthode ; mais elle consiste dans un enchaînement de regles, dont l'exposition demanderoit trop d'étenduë ; sans quoi néanmoins l'on n'en prendroit jamais une juste idée.

Tout le monde connoît la Collection de Thevenot de Ramusio, & celles qui ont été faites en Hollande par divers Libraires. M. le Docteur Barklac en publie une sous le titre de Voyageur universel, qui s'imprime par cahiers de huit feüilles chacun, & dont on débite actuellement le dixiéme. Il ne seroit rien de plus utile qu'un choix exact des meilleurs Voyages, dont on pourroit augmenter les Relations par des Notes fideles tirées de ceux qu'on n'imprimeroit pas, pourvû que cela fût fait avec beaucoup de choix & d'exactitude. On pourroit parler des Religions, des Coutumes, des Loix, des évenemens extraordinaires de chaque Pays, des caractères des Peuples, de leur commerce, de leurs

mœurs, de ce que chaque Pays produit; enfin de tout ce qui pourroit les faire bien connoître, & y ajoûter des Planches des choſes qu'on décriroit. Par-là les Particuliers tireroient une grande utilité de ces Collections, & ſans ſortir de leur Cabinet, ils feroient des voyages auſſi agréables qu'utiles.

Perte irréparable pour les Curieux & les Sçavans.

Miſerable condition des hommes, qui ne leur permet ni de rien acquerir ſans peine, ni de compter un moment ſur la poſſeſſion de ce qu'ils ont acquis! Cette plainte m'eſt arrachée tout d'un coup par une des plus triſtes nouvelles du monde, que je ne reçois que trop à propos pour ſervir de concluſion à cette feüille. L'ornement de Londres, le Magazin des Curioſitez de l'Univers, le Tréſor des Arts & des Sciences, en un mot le magnifique Hôtel des Ducs de Devonshire, a été réduit ce matin en cendres, ſans que le ſecours & l'induſtrie d'un million de bras ayent été capables d'arrêter les flammes. L'incendie n'a duré que quatre heures. On compte qu'en Tableaux, en Statuës, en Marbres antiques, en Livres, en Médailles, & en Curioſitez de toute eſpece, la perte monte à plus de trois cent mille

livres sterling. Le feu Duc de Devonshire (*a*), pere de celui qui joüissoit hier de ce précieux Héritage, avoit employé toute sa vie à l'acquerir. Il passoit en Angleterre pour le Pere des Arts & des Sciences. Son chagrin en expirant, étoit de n'avoir pû donner à son Cabinet toute la perfection qu'il s'étoit proposée, & l'on s'attendoit de jour en jour que le Duc son fils entreroit dans les mêmes vûës. *O curas hominum!* Un feu de quatre heures, causé par la négligence de quelques domestiques, ne laisse plus la moindre distinction à faire entre ce qu'il y avoit de plus rare au monde, & la cendre du bois le plus commun.

(*a*) Le nom de cette illustre Maison est *Cavendish*, & sa devise, *Cavendo tutus.*

Les Sieurs Witte *&* Didot *viennent de mettre au jour une nouvelle Edition des Oeuvres de M.* de Clermont, *contenant l'Arithmetique Militaire & la Géometrie pratique de l'Ingenieur & de l'Officier : Ouvrage également nécessaire aux Officiers, aux Ingenieurs & aux Commerçans. Vol. in-4°. orné d'un grand nombre de Planches.*



LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XIX.



J'AVOIS promis dans une de mes feüilles précédentes la traduction du Discours que prononça le P. C. lorsqu'il fut reçu Docteur à Oxford ; mais des raisons légitimes m'empêchent de remplir ma promesse à cet égard.

Pendant que cette illustre Academie fait ainsi des proselytes, d'autres Anglois s'efforcent d'un autre côté d'étendre les bornes de leur domination, & la connoissance de leur Religion. Non contens du grand nombre de Co- *Etablissement d'une nouvelle Colonie en Amerique.*

lonies qu'ils ont déja formées dans l'Amerique, ils ont entrepris d'en former une nouvelle, à laquelle ils donnent le nom de *Georgie*. Le Roi, le Parlement, & toute la Nation, contribuent avec autant de liberalité que d'empressement au succez de l'entreprise. M. Oglethorpe, qui en est comme le Chef, a renoncé aux douceurs de sa pattie pour aller habiter un Pays desert & inculte, qu'il espere rendre aussi fertile que les meilleures contrées de l'Europe. Il est déja parti de Londres plusieurs Vaisseaux chargez d'hommes & de femmes pour peupler les bords de la Riviere de *Savannah*, d'Ouvriers & d'instrumens pour les cultiver, d'armes pour les défendre, & de présens pour adoucir les Sauvages, qui paroissent adroits & belliqueux dans cette vaste partie du Continent. Toutes les nouvelles qu'on en a reçûës jusqu'à présent, sont favorables. La derniere Lettre de M. d'Oglethorpe mérite la peine que je vais prendre d'en traduire une partie. Elle est dattée du 20. du mois de Juin dernier.

Lettre de M. Oglethorpe tou-

Après avoir rendu compte des premieres circonstances de son établissement, il fait le caractere des Sauvages,

ſes voiſins. Dans pluſieurs converſations que j'ai euës avec leurs Chefs, j'ai remarqué qu'il ne nous manque que de ſçavoir un peu mieux leur langue pour leur expliquer les myſteres de notre Religion ; car pour la morale ils la comprennent déja, & ils la goûtent merveilleuſement. Elle s'accorde avec un grand nombre de leurs principes. Ils abhorrent l'adultere, & ils n'approuvent point la pluralité des femmes. Le vol n'eſt point connu parmi eux. Le meurtre y eſt regardé comme un crime abominable, excepté néanmoins lorſqu'il eſt queſtion d'un ennemi ; car il paſſe alors pour une action vertueuſe & néceſſaire. Ils appellent la vengeance *honneur*, & ils n'ont point d'autre terme pour l'exprimer. Comme il n'y a point de Juſtice reglée parmi eux, c'eſt un uſage établi, que celui qui reçoit une injure, ôte la vie à celui qui l'offenſe ; autant, diſent-ils, pour l'empêcher de retomber dans la même faute, que pour le punir de l'avoir commiſe : mais ils ne regardent proprement comme une injure que le meurtre & l'adultere. C'eſt le plus proche parent du mort qui eſt obligé de le venger,

chant les Sauvages de la Georgie.

sans quoi il passe toute sa vie pour infame.

Le seul pouvoir de leur Roi consiste dans le droit d'exhorter. Il assemble, lorsqu'il est besoin, les Capitaines & les Vieillards, pour leur representer ce qu'il croit convenable aux circonstances présentes. Ils ont la liberté de proposer leur opinion, & ils raisonnent ensemble avec beaucoup de tranquillité, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à s'accorder. Ces conferences durent quelquefois deux jours, sans qu'il y naisse jamais la moindre querelle & le moindre trouble. Si les sentimens ne s'accordent point, l'assemblée se rompt, & chacun prend le parti qui lui convient le mieux; mais il est rare qu'ils en viennent à cette extremité; leurs résolutions sont presque toujours unanimes, & lorsqu'elles sont une fois formées, ils assemblent leur jeunesse à laquelle ils en confient l'execution avec la plus forte & la plus vive éloquence.

Exemples d'éloquence naturelle.

J'avouë que ce qui m'a paru le plus admirable dans des Sauvages qui n'ont point d'autres lumieres que celles de la nature, est cette force extraordinaire qu'ils sçavent mettre dans le tour de

leurs penſées & de leurs expreſſions. En ſuppléant quelque choſe à l'ignorance des Interpretes, j'ai trouvé dans pluſieurs de leurs diſcours toutes les beautez qu'on admire dans les meilleurs Ecrits des Grecs & des Latins. Ils employent un grand nombre de comparaiſons & de métaphores. Leurs comparaiſons m'ont frappé d'étonnement par leur force & leur juſteſſe. C'étoit pour moi des idées toutes nouvelles. Les Chefs ſont plus *laconiques*, lorſqu'ils s'entretiennent entr'eux. Ils ont pour regle qu'il faut s'adreſſer à la raiſon, lorſqu'on parle à des perſonnes âgées; & qu'avec de jeunes gens, il faut parler aux paſſions. Voici quelques exemples de leur éloquence figurée. Leur Roi *Tomocbichi*, dans la premiere converſation que j'eus avec lui, m'offrit une peau de Buffle, au-dedans de laquelle étoient repreſentez une tête & des plumes d'Aigle. » Voici un » petit préſent, me dit-il, que je vous » prie d'accepter. L'Aigle marque la » vîteſſe & le Buffle la force. Les An- » glois ſont prompts comme l'Aigle & » forts comme le Buffle. Auſſi prompts » que l'un, ils ont traverſé les mers

» pour venir à nous du bout de l'uni-
» vers ; & aussi forts que l'autre, ils ne
» trouvent rien qui leur puisse résister.
» Les plumes de l'Aigle, ajoûta-t-il,
» sont douces, & signifient l'Amour.
» La peau du Buffle est chaude ; elle
» signifie Protection. Nous esperons
» par conséquent que vous serez notre
» ami, & que vous protegerez nos pe-
» tites familles.

Sur quelque bruit de guerre qui s'étoit répandu, un Indien fut envoyé vers moi. S'étant présenté à l'Audiance d'un air un peu consterné, je lui dis pour l'encourager : Parlez librement, vous n'avez rien à craindre. Ces quatre mots lui firent lever fierement la tête. Il répondit : » Je parle toujours li-
» brement. Pourquoi serois-je timide ?
» Je suis au milieu de mes amis ; & je
» n'ai jamais connu la crainte au mi-
» lieu même de mes ennemis.

Tomochichi m'ayant rendu une seconde visite, ses gens se mêlerent avec les miens, qui leur firent boire quelque liqueur ; & dans l'yvresse où ils étoient presque tous, il arriva qu'un Sauvage fut maltraité par un Anglois. Je donnai ordre que l'Anglois fût lié à un canon jusqu'à ce que sa raison fût

revenuë, & qu'il fût alors foüetté févérement. Tomochichi me demanda grace pour lui; mais je ne la promis qu'à condition que l'Indien offensé me la demandât aussi. Quoique pressé par son Roi, celui-ci insistoit à vouloir être vengé. Enfin Tomochichi lui dit:
» O Fonseka (c'étoit son nom) un
» Anglois vous a battu étant yvre;
» s'il est foüetté pour cette action,
» tous les Anglois auront droit d'exi-
» ger que tous les Indiens qui les mal-
» traiteront dans l'yvresse soient foüet-
» tez à leur tour. Quand vous êtes
» yvre, vous êtes querelleur; & vous
» sçavez bien que vous aimez à vous
» enyvrer, mais que vous n'aimez pas
» à être foüetté. Fonseka demeura sans réplique après ce discours; & me demanda le pardon de l'Anglois. Je ne l'eus pas plutôt accordé, qu'il courut avec Tomochichi, pour lui ôter ses liens. Leur dessein étoit de faire connoître que j'accordois cette faveur à leur consideration.

L'Auteur de cette Lettre, aussi zélé pour sa Religion que pour l'honneur du nom Anglois, a obtenu par des sollicitations pressantes, qu'on fît partir de Londres quelques sçavans Mini-

Missionnaires envoyez de Londres en Amerique.

ftres, avec des appointemens proportionnez au travail de leur miſſion, pour former une Egliſe réguliere dans la Georgie, & pour prêcher l'Evangile aux Sauvages voiſins. Les Anglois ſe propoſent d'élever dans ce païs-là des Vers à ſoye, & l'on eſt perſuadé qu'ils y réüſſiront mieux qu'ils n'ont fait du côté du Nord à la pêche des Baleines, que la Compagnie du Sud eſt obligée aujourd'hui d'abandonner entierement,

Réparation de la Bibliotheque Cottonienne.

Les Gens de Lettres préféreront à tous ces projets, celui dont on a fait la propoſition au dernier Parlement. La Bibliotheque Cottonienne, célebre par ſes Manuſcrits & par le choix de ſes Livres, ayant ſouffert un dommage conſiderable dans l'incendie de l'Hôtel d'Ashburnham, M. Winningthon Chef du Commité qui avoit été établi pour prendre connoiſſance de cette perte, a fait ſon rapport à la Chambre des Communes; & ſur ſon expoſition, la Chambre a ſupplié le Roi de veiller avec ſa ſageſſe & ſa bonté ordinaire, à la conſervation d'un dépôt ſi précieux au Public. Elle a tracé le Plan de tout ce qui paroît néceſſaire pour rétablir la Bibliotheque dans tout ſon luſtre, & elle s'eſt engagée de fournir

Pastres grossiers & brutaux, comme dans Théocrite, ni des Mercenaires & des Paysans, comme dans Virgile ; s'il faut leur donner des sentimens & un amour délicat ; & si ces Bergers doivent mériter d'être écoutez lorsqu'ils en parlent, sur quoi sera fondé ce reproche qu'on fait à M. de F. d'avoir fait ses Bergers trop ingenieux ? Puisqu'il est nécessaire de leur donner de l'esprit, comme on en convient, sera-çe un si grand mal de leur en donner beaucoup ? Pourquoi ces hommes d'esprit, qu'on suppose cultiver uniquement l'Art d'aimer, & qui dans leur oisiveté ne s'occupent que des agrémens de cette passion, ne seroient-ils pas aussi délicats en amour que les habitans des Villes, qui étant occupez de mille autres choses doivent être supposez plus neufs & moins sçavans en amour que ces Bergers ? Je conclus delà qu'il y a un peu d'injustice dans la censure que M. R. fait des Pastorales de M. de F. Ce qu'il y a de plus injuste, est qu'il semble préférer aux Bucoliques de ce célebre Auteur une petite Eglogue d'un inconnu, dont le fond est bon, mais qui ne l'emporte en rien sur celles qu'il rabaisse. Il regne dans cette Eglo-

gue un ſtile de Tragedie & d'Elegie qui me déplaît.

Le métier des Bergers, dit M. R. *eſt de ſentir de toutes leurs forces.* Si cela eſt, ils doivent à force de ſentir, avoir bien rafiné ſur les ſentimens : n'eſt-ce pas là dequoi juſtifier le genre des Paſtorales de M. de F.

Au reſte, la critique de M. R. eſt aſſaiſonnée de ſel & de politeſſe. » On » a, dit-il, ſi peu l'occaſion de critiquer » M. de F. qu'il ne faut pas la manquer » quand on l'a trouvée.

Après avoir parlé de l'Eglogue, M. R. parle de la Fable, & toujours avec eſprit à ſon ordinaire. L'averſion qu'il témoigne pour les Fables où l'on employe des Etres moraux ou métaphyſiques, n'eſt pas ſans fondement. J'avoue que ces Etres n'ont pas le mérite des Etres animez ; mais après tout, quelques petites Fables de cette eſpece ne ſont pas abſolument mépriſables. Ce ſont toujours des allegories ingénieuſes. Telle eſt à mon gré la Fable du Jugement, de la Mémoire & de l'Imagination : c'eſt un genre à part, qu'il ne faut point mettre en paralelle avec les Apologues ordinaires ; mais qui peut avoir ſon ſel.

Je voudrois aussi faire une classe à part pour les Etres physiques inanimez, tels que la Lime de la Fontaine, & pour les Plantes, dont l'ame n'est que végétative, & qui peuvent, sans choquer, être supposez penser, raisonner & parler comme nous. Mettons donc dans la premiere classe, les Animaux; dans la seconde, les Plantes; dans la troisiéme, les Etres materiels absolument inanimez; & dans la quatriéme, les Etres moraux & métaphysiques.

Mais à propos de Plantes; je ne sçai pourquoi il plaît à M. R. de les appeller des *Corps organisez*. » Les Plantes, » dit-il, ont dequoi fixer mon imagi-» nation, & même je les aime mieux » que les Etres purement materiels; » parce que les Plantes *étant des Corps* » *organisez*, je leur sens une espece de » rapport avec moi, & ce rapport fait » que je me prête un peu plus volon-» tiers à leurs discours, qu'à ceux » qu'on fait tenir aux Etres destituez » tout-à-fait d'organisation. J'avois toujours crû que les organes étoient les sens; je n'ai jamais oüi dire les *organes* d'un Arbre.

Le Traité de l'Elegie est court, mais sensé, & profond dans sa brieveté.

L'Auteur se déclare encore dans ce genre contre l'esprit qu'on s'efforce d'y mettre. » Jaloux de montrer de l'es-
» prit, dit-il, même quand il est ridi-
» cule d'en avoir, ils font rafiner leurs
» Héroïnes sur la tendresse : ce sont
» des Raisonneuses, des especes de
» Métaphysiciennes, *qui mettent leur*
» *ame au net* avec une finesse & une
» précision qui impatientent. L'Auteur fait ensuite sentir toutes les beautez d'une Elegie de Me des Houlieres, qui pourtant est une vraye Eglogue comme celle de Corydon, ainsi qu'elle est fort bien intitulée dans le Recueil de ses Poësies. » Tout dans cette Ele-
» gie, dit-il, respire l'amour; & quel
» amour! Un amour tendre, délicat;
» non un amour forcené & furieux,
» tel qu'on nous le peint dans ces vilains
» petits Poëmes qu'on appelle Elegies. Ces *vilains petits Poëmes* sont heureusement fort rares aujourd'hui. Je ne sçai quel Auteur s'est avisé néanmoins de faire imprimer il y a quelques années à Paris de ces sortes d'Elegies, où un amour très-écolier & très-plat se lamentoit de la plus mauvaise grace du monde, & hurloit fort désagréablement.

C'eſt bien dommage que les Réflexions ſur la *Satyre* ſoient ſi peu étenduës. Qu'on en juge par cet endroit, que je ne puis m'empêcher de rapporter, tant il eſt judicieux & bien tourné.

» Suppoſons, par exemple, que » cinq ou ſix Particuliers ſe liguaſſent » aujourd'hui, pour introduire le mau» vais goût; croyez-vous que ce fût » manquer à la charité que de les com» battre? Selon tous les mauvais Auteurs, c'eſt manquer à tout; c'eſt être ennemi de la ſocieté, c'eſt être malhonnête homme. » Je dis moi, con» tinuë M. R. que la charité elle-mê» me ordonneroit en pareil cas qu'on » les punît. Quant à ce que vous m'ob» jectez, qu'il y a des voyes douces » pour les corriger, en vérité je n'en » ſçai point; & je meurs de peur qu'il » n'en ſoit des mauvais Auteurs, com» me des fripons, & qu'on ne les mul» tiplie les uns & les autres, en ne les » puniſſant pas. Sérieuſement, com» bien avons-nous aujourd'hui de Pel» letiers & de Cotins, dont la répu» tation en fait journellement éclore » d'autres? Combien de jeunes gens » ſuent pour devenir mauvais, &

» que pourtant la nature avoit faits
» pour être supportables, & qui le de-
» viendroient peut-être effectivement,
» si l'on prenoit la liberté de leur dire,
» que la posterité manquera quelque
» jour de respect à ces Messieurs, qu'ils
» se donnent tant de peine d'imiter!
» Si l'on pouvoit venir à bout de leur
» bien persuader que ces *petits Illustres*
» qu'ils honorent, réüssissent à la vé-
» rité à se faire une petite fortune,
» qu'ils ne s'entendent pas mal à s'atti-
» rer une certaine consideration; mais
» qu'ils sont & seront toujours de mau-
» vais Auteurs, parce qu'ils s'écartent
» de la nature, & que rien n'est beau
» que ce qui est d'après elle. Enfin,
» Monsieur, songez-y; vous verrez
» qu'un peu de Satyre ne nous feroit
» pas de mal. Ne me grondez pas, je
» vous défens les personnalitez, &c.

Ces dernieres paroles étoient un correctif nécessaire. En effet, rien n'est plus honteux que d'attaquer la personne des Auteurs, en écrivant au sujet de leurs Ouvrages. Ceux qui ont eu recours à cet indigne procedé, en ont toujours été punis par l'horreur que le Public a euë pour eux; horreur qui égale celle qu'il a pour les Assassins.

Mais en voilà assez sur le Livre de M. R. J'ai, ce me semble, par rapport à cet Ouvrage évité le reproche, qu'on a fait justement aux feüilles précédentes, d'être souvent peu conformes au Titre qu'elles portent. Ici l'on voit assez bien *le Pour & le Contre.* On est résolu d'en user desormais de la même maniere à l'égard de toutes les choses dont on parlera. On a pris les mesures nécessaires pour être mieux fourni de tous les Livres nouveaux, surtout de ceux de France, dont la disette a fait qu'on s'est jetté quelquefois dans des digressions nullement litteraires, tandis que l'amour de la varieté faisoit dire bien des choses sans suite & sans liaison. Le Public aura desormais de notre part un travail plus régulier & plus suivi.

Réflexion sur la guerre des Lutheriens contre l'Empereur Charles V.

La plûpart des Auteurs qui ont écrit l'histoire du Lutheranisme, font sentir que la fameuse Ligue de Smalcade étoit une véritable rebellion. Les Auteurs Protestans même ne se sont point mis en peine de justifier les Princes Lutheriens qui prirent alors les armes contre l'Empereur Charles V. mais en lisant depuis peu un Livre nouveau, j'ai appris que les Theolo-

giens de leur Communion, tels que Jean Brentzen, Jean Bughenhaghen, Philippe Melancton, & Luther même. s'opposerent d'abord à la Ligue de Smalcade, sans autre motif que de suivre litteralement l'Ecriture, qui ordonne expressément d'être toujours soumis aux Superieurs, lors même qu'ils s'écartent de leur devoir. Ils ne changerent d'opinion qu'après avoir été convaincus par leurs plus habiles Jurisconsultes, que les Princes & les Etats d'Allemagne ne devoient pas être considerez comme des Vassaux & des Sujets ordinaires ; qu'ils étoient libres de leurs obligations à l'égard de l'Empereur, lorsque ce Prince, malgré toutes les remontrances, s'obstinoit à violer les Capitulations, & cherchoit visiblement à détruire les Coutumes & les Privileges des Etats de l'Empire : qu'alors la défense étoit non seulement justifiée par la nature des Pactes, mais même autorisée par une Constitution (*a*) de l'Empereur

(*a*) Cette Constitution se trouve dans le Recueil de Goldast.

Puffendorf, Livre 3. c. 2. place l'Empereur Josse après Wencestas en 1400. d'autres le mettent après Robert, en 1410.

& jugeant bien que puiſque c'étoit par la Religion que cette grace pouvoit s'obtenir, cela ne pouvoit ſe faire par l'entremiſe d'une femme payenne; il fit demander en mariage Dambrourka fille de Boleſlas Roi de Boheme, Prince Chrétien, le même qui avoit inhumainement maſſacré Wenceſlas ſon propre frere. La Princeſſe de Boheme fut accordée à *Miesko*; mais à condition qu'il ſe feroit baptiſer lui & ſes peuples. Il accepta la condition, & reçut avec tous ceux de ſa Nation le Baptême l'an 965.

Les Peuples de Lithuanie embraſſent le Chriſtianiſme.

Si les Polonois ont été ainſi convertis à la croyance de l'Evangile, c'eſt auſſi par le mariage d'*Heudivige* Princeſſe de Pologne & de Hongrie, que Jagellon embraſſa le Chriſtianiſme, & le fit embraſſer à tous les peuples de Lithuanie, qu'il unit & incorpora dès lors pour toujours au Royaume de Pologne, de même que la Samogitie & la Ruſſie l'an 1386. quatre cent vingt-un ans après la converſion de la Pologne. On voit par-là que les femmes ſont capables de faire des choſes merveilleuſes, & de contribuer aux plus grandes, & même aux plus saintes.

Comme on ne s'attend point dans cette Feüille à une suite de récits bien liez, après l'incursion que je viens de faire en Pologne; mes Lecteurs voudront bien me permettre de revenir en Angleterre, où l'on se prépare à voir la course des Chevaux, divertissement que les Anglois aiment fort. Les principaux Seigneurs ont soin de faire élever des Coursiers uniquement pour ces sortes de parties; & lorsqu'on les met en œuvre, ils donnent lieu à des gageures très-considerables. Au reste, les Courses ont toujours leur prix comme elles ont leurs loix, ce qu'on a soin de faire publier lorsqu'on indique le tems & le lieu d'une Course. Le Roi donne tous les ans au moins une bourse de cent guinées pour servir de prix aux Courses de Newmarket, lieu que ces divertissemens ont rendu célebre. Les Villes, ou les Communautez, ou un nombre de Souscrivans, quelquefois même un Particulier, font aussi les sommes nécessaires pour faire le Prix d'une Course. Ce Prix au lieu d'une bourse est converti quelquefois en une Jatte d'argent de vingt-cinq ou trente guinées, pour faire du *Ponch*, ou en une Tasse, ou en une Selle &

Divertissemens d'Angleterre.

une Bride pour le Cheval qui a le mieux couru, & un Foüet pour le second.

Aux Courses des Femmes, on en voit se disputer la gloire de mériter une Juppe, ou une Chemise, qui est le prix de leur Course, & dont elles vont boire la valeur dans le Cabaret voisin. Elles courent avec un simple cotillon de basin, & leur chemise fermée au colet par une épingle. Celles qui doivent courir sont pesées auparavant, & par des poids ajoûtez, on égale leur pesanteur naturelle. On en use de même à l'égard de ceux qui montent des Chevaux de course : mais comme ce n'est pas le plus ou le moins de poids qui fait qu'on court plus vîte où plus lentement, & que la force des muscles est la principale cause de la vîtesse d'une course; on n'a rien pû déterminer à ce sujet.

Les Loix pour la Course des Chevaux fixent la grandeur du Cheval & le poids qu'il doit porter. On égale ce poids avec du plomb, qu'on met ou sur la selle, ou dans les poches de celui qui pese le moins. Ces Loix fixent aussi le nombre de tours que le Cheval doit faire, le tems où il doit être

Loix pour la course des chevaux.

remis dans des écuries marquées pour cet effet, & l'argent qu'on doit donner pour son entrée, ce qui se proportionne aux Prix indiquez, & ce qui double quand on ne le remet point à un certain jour à l'écurie d'où il doit partir pour la Course. En vertu de ces Loix, on peut exclure des Chevaux d'une certaine réputation ; des Chevaux, par exemple, tels que ceux qui auront couru pour des Prix d'une telle valeur, ne pourront être admis à la Course qu'on indique ; on peut même marquer que le Cheval victorieux sera donné pour une telle somme d'argent, ordinairement soixante guinées, à ceux qui ont souscrit pour faire le prix de la Course.

Le nom des Coursiers victorieux est publié dans les Nouvelles publiques, & souvent même le nom des Chevaux qu'ils ont vaincus quand ils sont en quelque réputation. Il est vrai qu'on marque aussi le nom de ceux à qui ils appartiennent. Lorsqu'il y a de pareils divertissemens dans une Province, non seulement toute la *Gentry* (*a*) de la

(*a*) C'est ainsi qu'on appelle en Anglois ceux qui vivent à la campagne, à peu près

Province, mais la plûpart de celle des Provinces voisines y viennent en foule. Ce ne sont que festins, que bals, & que concerts.

Lecture des Poëtes.

Sur ce que j'ai dit dans une de mes Feüilles, qu'il y avoit des regles pour lire les Poëtes; & qu'il y avoit peu de Poëtes qu'on ne pût lire si on apportoit les précautions requises, on me demande sur quoi je me suis fondé, en prononçant de la sorte. C'est à quoi je vais satisfaire autant qu'il est possible dans un Ouvrage périodique comme celui-ci.

Et d'abord il est facile de trouver le vrai Dieu dans les Poëtes. C'est toujours aux causes premieres qu'ils recourent, lorsqu'ils parlent des effets de la nature. S'il tonne, s'il pleut, c'est Jupiter qui pleut & qui tonne, &c. En cela même ils s'accordent avec les Livres saints. Dans ces Livres le tonnerre est la voix de Dieu irrité (*a*) ; s'il

comme en France les Gentilshommes : de sorte qu'il y en a qui croyent qu'il faudroit traduire en François ce mot de *Gentry* par celui de *Noblesse*. Mais il y auroit beaucoup de remarques à faire sur ce sujet.

(a) *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia.*

détruire toutes les Idoles avec leurs Temples.

Mais, quoiqu'on puiſſe lire les Poëtes, il ne faut pas s'y attacher avec paſſion, ni s'en faire des Dieux, qui ne feront d'aucun ſecours dans le combat dangereux que nous aurons à ſoutenir en ſortant de la vie, comme le dit Pierre de Blois, dont voici le paſſage entier, que je m'étois contenté d'indiquer dans la Feüille que j'ai rappellée en commençant cet Article.

Tullius, Lucanus, & Perſius iſti ſunt Dii veſtri. Vereor ne in extrema neceſſitatis articulo vobis improperando dicatur : ubi ſunt Dii tui in quibus habebas fiduciam : Surgat, & opitulentur urbis, & in neceſſitate vos protegant. Pet. Bleſenſis Epiſt. 6.





LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XX.

Fervida quod subtile exsardunt vina palatum.

Le goût le plus fin s'émousse à force de boire des vins trop violens. Horat. Serm. L. 2. Sat. 8.



E bel esprit étouffera tôt ou tard le bon esprit, me disoit l'autre jour un homme judicieux & éclairé. Nous commençons à avoir le goût usé : un Vin de Bourgogne vieux & velouté, est aujourd'hui pour bien des gens comme de l'eau ; il leur faut des liqueurs for-

tes & brûlantes, de la Barbade, de l'Usquebak, du Pitrepite. Les Auteurs du siecle d'Auguste ou de Loüis XIV. semblent insipides à quelques-uns. Ce que les autres nomment jargon, afeterie, ils l'appellent stile fin & délicat ; c'est du neuf, c'est du grand beau.

Il faut avoüer qu'on a aujourd'hui bien de l'esprit, & qu'on n'a jamais été si éclairé. Mais je crains qu'à force de cultiver l'Art, ou n'oublie la Nature, & que notre esprit trop subtilisé ne vienne enfin à s'évaporer. La Métaphysique nous aiguise ; mais si elle nous aiguise trop, c'est-à-dire, si tout notre exercice consiste à chercher & à façonner des idées toujours plus subtiles, que deviendra à la fin le pauvre esprit humain ? Trop rafiné, il s'épuisera : fin & délicat, mais mince & foible, il regrettera, mais trop tard, la solidité de nos Ancêtres.

Réflexions sur la Poësie, &c.

Ces réflexions me viennent à l'occasion d'un Livre nouveau imprimé à la Haye chez Rogissart, intitulé : *Réflexions sur la Poësie en général, sur l'Eglogue, sur la Fable, sur l'Elegie, sur la Satyre, sur l'Ode, & sur les autres petits Poëmes, comme Sonnet, Rondeau, Madrigal, &c.*

ſuivies de trois Lettres ſur la décadence du goût en France. Par M. R. D. S. M.
A Dieu ne plaiſe, que je penſe que cet Ouvrage extrêmement ingenieux, ſoit capable d'émouſſer le goût. On a beau dire que ce ſont des Réflexions abſtraites en ſtile de ruelle, que c'eſt un petit badinage métaphyſique ſur la Poëſie; que le ſtile de ce Livre, qui paroît familier en un certain ſens, & même ſimple & naïf, eſt d'un familier étudié, d'une naïveté affectée, & d'une ſimplicité précieuſe: pour moi je ne ſuis point ſi rigoureux, & je paſſe la ſubtilité & l'affectation (s'il y en a) en faveur du bon, du ſolide & du vrai. C'eſt une Poëtique ingenieuſe & vraiment philoſophique; ſi elle paroît un peu ſuperficielle, c'eſt que l'Auteur, diſtillateur habile, ne s'eſt attaché qu'à la quinteſſence des choſes, dont par le moyen d'un excellent alambic, il a ſçu réſoudre les principes, en écartant toutes les parties terreſtres & hétérogenes.

La premiere Partie de ce Livre avoit déja paru à Paris il y a quelques années, avec un Avertiſſement, où l'Auteur déclaroit d'avance à ſon Lecteur, que dans ſon Ouvrage *il ne raiſonneroit point.* Il a jugé à propos de ſuppri-

mer cet aveu singulier dans la nouvelle édition : il n'a pas eu tort. L'Auteur a dû croire, ce me semble, qu'il raisonnoit, ou du moins ne pas empêcher le Lecteur de le croire. Quoiqu'il en soit, il nous redonne encore ce petit morceau *sur la Poësie en général*, tel qu'on l'a déja vû. *Je ne sçai pas*, dit-il, *si on en a été content ; je fais néanmoins comme si on l'avoit été.* En vérité ce doute fait honneur à la politesse du Libraire & à la modestie de l'Auteur : car on a vû quelquefois des Ecrivains s'applaudir, dans des Préfaces, du succez de certains Ouvrages fort méprisez du Public.

On retrouve dans ce morceau, un peu retouché & augmenté, les mêmes paradoxes litteraires. La Poësie y est toujours representée comme *plaisir d'habitude & de convention* ; d'où l'on peut conclure, ce me semble, que ceux qui les premiers se sont avisez de faire des Vers dans le monde, ont couru grand risque d'être sifflez de leurs contemporains ; puisque la convention n'étoit pas encore faite alors, & que l'habitude ne pouvoit pas encore être formée. Il faut que ces premiers Poëtes ayent eu bien du courage ou bien du bon-

heur. Comment ont-ils pû s'imaginer qu'avec des breves & des longues, & avec un langage mesuré & cadencé, ils feroient plaisir aux autres ! & ces barbares qui ont inventé la rime, qui leur a fait deviner, que ce refrain, ce retour de sons, feroit fortune ! Il seroit bien à souhaiter que M. R. nous voulût éclaircir cela. C'est une habitude, selon lui, comme celle de prendre du Caffé, & d'y trouver du plaisir. Mais si la sensation agréable ne vient que de l'habitude & de la convention, que de fruits doivent être jaloux de sa fortune ! Il faudra dire aussi que le plaisir que donne le Vin, part du même principe ; & qu'on ne le trouve agréable que parce que c'est la mode d'en boire : car il y a des gens qui n'aiment point le Vin, comme il y en a qui n'aiment point les Vers. Mais voilà une mode bien constante & bien durable ; comment les hommes, qui sont si légers & si volages, ne s'en sont-ils pas encore dégoûtez ? Pourquoi aime-t-on toujours les Vers, quand on a les organes bien disposez, quand on a de l'oreille & du goût ? & pourquoi n'y a-t-il que les petits esprits & les mauvais Poëtes, qui trouvent cet Art méprisable ?

Autre paradoxe : *Les ſentimens demandent un ſtile coupé.* » Lorſqu'on » a des ſentimens à peindre, dit-il, » il n'y a que *l'harmonie du ſtile coupé* » qui puiſſe bien les exprimer. Il nous cite à ce propos un petit morceau d'Opera. L'Auteur n'a eu garde de citer le quatriéme Livre de l'Eneïde, ni aucun endroit de Racine : *l'harmonie du ſtile coupé* n'y auroit pas trouvé ſon compte. Cependant il veut qu'une idée ſoit contenuë dans un certain eſpace, & *cet eſpace*, dit-il, ne doit être ni trop long, ni trop court : *car qu'arrivera-t-il s'il eſt trop court ? Souvent l'eſprit s'en plaindra.* Il en donne la raiſon. *C'eſt parce qu'il aime l'exercice.* Effectivement quand une penſée eſt exprimée avec trop de préciſion, elle devient obſcure, & alors il n'y a point d'exercice pour l'eſprit. Mais lorſque tout eſt clair & développé, c'eſt alors que l'eſprit du Lecteur s'exerce : voilà ce que le Public ne ſçavoit point encore.

Puis-je oublier cet autre paradoxe conçu en ces termes : » Cet Orateur qui vous remuë & qui vous » agite, ce Philoſophe qui vous ſubju- » gue, qui vous enleve, avec quoi pen-

» sez-vous qu'il fasse tout cela? Croyez-
» vous que ce soit simplement avec de
» la Prose ? Eh quoi ? cette Prose n'est-
» elle pas de la Poësie ? .... Qu'étoit
» donc à votre avis le Pere Mallebran-
» che, lorsque maîtrisé par sa verve, il
» étaloit des figures audacieuses ; lors-
» que livré tout entier à la Poësie, il al-
» loit jusques dans son sein puiser les
» principes les plus abstraits ! Malle-
branche Poëte ! Mallebranche maîtrisé
par la verve, & puisant dans le sein de
la Poësie les principes les plus abstraits !
Les Mallebranchistes (s'il y en a en-
core quelque part) seront-ils contens
de cet éloge de leur Maître ! En vérité
si Platon avoit prévû qu'un grand Pla-
toniste devoit être un jour un grand
Poëte, il n'auroit pas banni les Poëtes
de sa République. *Sur ce pied tous les
grands Orateurs seront à plus forte rai-
son de grands Poëtes, & tous les Poë-
tes distinguez seront des Orateurs &
des Philosophes. Il n'y a qu'à conve-
nir des termes. Tout passe entre les
beaux esprits. Le noir peut s'appeller
blanc, & le blanc s'appeller noir.*

Malgré cela, je ne puis m'empêcher
de reconnoître que ce premier mor-
ceau du Livre de M. R. est très-inge-

mieux. La réflexion que l'Auteur a ajoûtée à la fin, sur le systême absurde de M. D. L. M. touchant la Poësie, est excellente & sans replique. Il est bien triste que ce grand génie ait fini sa carriere par un Ouvrage qui fait si peu d'honneur à son jugement, & qui fait croire à quelques-uns, qu'il n'étoit pas aussi bon esprit qu'on se l'imaginoit.

Voici maintenant ce qu'il y a de nouveau dans le Livre dont il s'agit. 1°. Réflexions sur l'Eglogue, dont voici le début. » C'est une de mes fo- » lies que l'Eglogue : les Prez, les » Bois m'entraînent; tout ce qui por- » te un caractere de Bergerie m'en- » chante; je m'y livre comme un en- » fant, & je crois qu'on me séduiroit » avec le murmure d'une Fontaine.

M. R. ne veut point que l'esprit délicat & galant brille dans les Eglogues. » Nous ne voulons point, dit-il, » à travers le masque du Berger, recon- » noître un Pédant, ou un homme de » Cour. Ce qu'il dit à ce sujet est très-ingenieux, & très-finement exprimé. Après tout, si l'on convient de ce principe incontestable, qu'il faut que des Bergers dans une Eglogue ayent de l'esprit; s'ils ne doivent pas être des

à tous les frais de l'execution. Les appointemens des Bibliothequaires seront augmentez. Le bâtiment sera embelli. On mettra un nouvel ordre dans les Livres & les Manuscrits. Le détail de ces Articles est expliqué avec beaucoup de sagesse, & toute l'Adresse est conçûë dans les termes les plus honorables du monde pour les Sciences & pour les Sçavans. Sans juger témérairement, on peut croire qu'il entre ici un peu d'émulation, & que les Anglois prennent exemple de la magnificence avec laquelle on vient de loger les Muses dans la Bibliotheque du Roi de France.

Disposition d'esprit avantageuse aux Anglois.

C'est un avantage pour l'Angleterre, qu'on ne s'y fasse point un deshonneur de recevoir des autres Nations ce qu'elles ont d'agréable ou d'utile, & qu'on n'y regarde point en un mot l'imitation comme une bassesse. Par cette disposition d'esprit, les Anglois sont parvenus à réünir dans leur Isle tout ce que le monde entier a de plus parfait. S'il est question de plaisir, ils tirent leurs Musiciens d'Italie, leurs Danseurs de France; & de même pour tout ce qui est solide & sérieux. Leur langue même, qui peut passer aujourd'hui

pour une des plus belles de l'Europe, ne doit sa perfection qu'à celles de leurs voisins, dont elle est véritablement un mélange. Si leurs Ouvrages d'esprit brillent de mille beautez qui leur sont propres, les Etrangers n'y en apperçoivent pas moins qu'ils peuvent justement reclamer. On bâtit en Angleterre à l'Italienne. On forme les Jardins a la Françoise. On suit dans l'habillement tantôt la méthode d'un pays, tantôt celle d'un autre. Enfin, ce peuple industrieux tire profit de tout. La comparaison de l'Abeille semble faite pour lui.

Les Anglois sont quelquefois plagiaires.

Il est vrai néanmoins que par rapport aux Ouvrages d'esprit, les voisins de l'Angleterre pourroient desirer, que ce qu'elle emprunte d'eux fût pris avec un peu plus de ménagement, & employé, si j'ose le dire, avec des marques un peu plus claires de reconnoissance. Je touche un article délicat; mais la vérité m'oblige de déclarer, que j'ai vû bien des Auteurs Anglois se parer des dépoüilles de la France, & oublier d'avertir leurs Compatriotes que les richesses qu'ils leur offroient ne venoient pas de leur Isle. Il me seroit aisé d'entrer là-dessus dans un dé-

tail curieux ; mais la matiere mérite d'être traitée dans un Ouvrage plus important que cette Feüille. C'est un présent que je promets au Public. On sera surpris d'apprendre, que non seulement les meilleurs Ecrivains d'Angleterre se sont fait quelquefois honneur du travail des François, sans faire semblant de leur avoir obligation ; mais qu'un grand nombre de bons Livres, traduits de notre Langue en Anglois, passent dans le Pays pour l'Ouvrage des Traducteurs, parce que les Titres sont déguisez, ou qu'il n'y paroît rien qui fasse connoître que c'est une traduction.

Leck, fondateur de Pologne.

Leck Prince Esclavon, est le Fondateur de la Monarchie de Pologne, qui commença par l'établissement que fit ce Prince sue les bords de la Vistule l'an 550. Ce ne fut toutefois qu'en 999. que la Pologne fut érigée en Royaume par Othon III. Empereur d'Allemagne ; & *Boleslas* surnommé *Chabril* en fut le premier Roi. Jusqu'à lui tous ceux qui avoient gouverné ce pays n'avoient pris que le titre de Prince ou de Duc. Le Roi Stanislas est le trente-cinquiéme Roi de Pologne, & depuis Leck premier Prince & Fon-

dateur de cette Monarchie jusqu'à Boleslas premier Roi, il y a eu au moins quinze Princes ou Ducs; car l'histoire en est assez défectueuse pour qu'on ait lieu de croire que l'on n'a pas les noms de tous. C'est le Testament de Leck qui a rendu la Couronne élective chez les Polonois. Leck ordonna que sans avoir égard aux Princes de son Sang, on lui donnât pour Successeur celui de toute la Nation qui mériteroit mieux de remplir sa place. Cependant les Polonois choisirent toujours leurs Maîtres dans la Famille de *Leck* tant qu'elle subsista. Entre les Princes qui ont gouverné la Pologne, il y a une Princesse qui a mérité l'admiration de son siecle. C'est *Vanda* petite niece de Leck, fille de Cracus I. troisiéme Roi de Pologne.

C'est ce Prince qui rend la Couronne élective en Pologne.

Histoire de Vanda.

Cette Princesse élevée au Trône de Pologne après la mort de son Pere & de ses Freres, se fit adorer de ses Sujets, & admirer de ses Voisins. Rien n'étoit plus élevé, ni plus pur que sa vertu; rien n'étoit plus parfait, ni plus touchant que sa beauté. Parmi un grand nombre de Princes que l'amour fit ses esclaves, *Ritagore* se flatta des plus douces esperances. Le voi-

finage de ses Etats, ses grandes richesses, l'ancienneté de sa Maison, que des Historiens ont fait remonter jusqu'à *Tuiscon* fils de *Gomer* & petit-fils de *Japhet*; mais plus que tout ses soins, ses assiduitez, ses respects, lui firent esperer d'obtenir le cœur & la main de la Princesse. Cependant tout ce qu'il fit ne servit qu'à le convaincre que *Vanda* étoit plus capable de donner de l'amour que d'en prendre. Elle refusa constamment l'alliance qu'il lui proposoit avec tous les avantages que la raison y pouvoit souhaiter, & les charmes que l'amour y devoit répandre.

Ritagore sans considerer qu'elle n'écoutoit les vœux de personne, attribua à mépris un refus qui n'étoit que l'effet de l'amour que cette Princesse avoit pour sa liberté. Desesperé toutefois il se retira dans ses Etats, d'où il écrivit à *Vanda* la Lettre suivante.

Lettre de Ritagore *à* Vanda.

» Votre vertu & votre beauté m'a-
» voient fait votre adorateur; vos mé-
» pris, Madame, & mon amour, me
» font votre ennemi. J'arme pour ra-
» vager vos Etats, & vous faire voir

» dans la déſolation de vos Provinces
» la fureur de mon deſeſpoir. Je vous
» en avertis pour que vous vous y pré-
» pariez. Si je péris, je meurs votre
» victime. Si je triomphe, votre vain-
» queur ſera pourtant toujours votre
» eſclave.

RITAGORE.

Vanda reçut cette Lettre avec beaucoup de ſurpriſe & de chagrin ; l'image de la guerre l'effraya par l'amour qu'elle avoit pour ſes Peuples ; cependant ſa vertu n'en fut point intimidée : elle répondit ainſi à Ritagore.

Réponſe de Vanda *à* Ritagore.

» Je ſuis très-fâchée de voir un
» Prince que j'eſtimois, prendre des
» réſolutions qui me forceront au mé-
» pris dont il m'accuſe. Je le remercie
» pourtant de m'avertir de ſes perni-
» cieux deſſeins. J'irai m'y oppoſer, &
» je le préviendrois même, ſi je ne vou-
» lois lui donner le tems de ſe repentir.
» Qu'il ſonge que ſi je triomphe, il
» aura la honte d'être vaincu par une
» fille, & que s'il eſt vainqueur il
» n'en ſera pas plus le maître du cœur
» de

VANDA.

Cette Lettre ne calma point les fureurs de *Ritagore*, il marcha contre la Pologne ; & *Vanda* à la tête de ses Troupes alla au-devant de lui. Il se donna deux sanglans combats en fort peu de tems, où *Vanda* le sabre à la main anima si bien ses soldats par sa voix & par son exemple, que *Ritagore* fut battu, & mis en fuite. Honteux de son crime & de sa défaite, ce Prince se donna la mort ; la vie ne pouvoit plus être pour lui qu'accompagnée d'une ignominie aussi affreuse que la gloire de *Vanda* étoit éclatante : mais ce qu'il y a de cruel, & qu'on ne peut rapporter qu'avec douleur, c'est que cette grande Princesse fut, après ses victoires, se précipiter dans la *Vistule*, où elle se noya pour remercier les Dieux par le sacrifice de sa vie, de la virginité qu'ils lui avoient conservée, & qu'elle leur avoit voüée.

Tantum Relligio potuit suadere malorum.

Il faut remarquer que les Polonois étoient alors plongez dans les ténebres du Paganisme. Mais si *Vanda* a fait tant d'honneur à son sexe, & au Trône de Pologne, en réünissant en elle les vertus des deux sexes, & si son

amour pour ſa virginité priva ſes Etats deſolez de la poſterité d'une ſi grande Princeſſe, le deſir d'avoir des enfans, & celui d'épouſer une belle Reine, furent au contraire les moyens dont le Ciel ſe ſervit pour répandre en Pologne & en Lithuanie les lumieres du Chriſtianiſme.

Comment ſe Chriſtianiſme ſe répand en Pologne.

Miesko dernier Duc de Pologne, prit ſept femmes, dans l'eſperance de ſe faire une nombreuſe poſterité. Il étoit Payen, il ne put avoir la bénédiction du juſte. Loin de voir autour de ſa table (*a*) une troupe d'enfans y paroître comme les tendres rejettons de l'Olivier, il n'y voyoit que des femmes, qui, privées de la grace de la fécondité, ne pouvoient devenir meres. Cette privation cauſoit à *Miesko* une mélancolie extrême. Quelques Chrétiens en prirent occaſion de lui promettre des enfans, s'il vouloit embraſſer le Chriſtianiſme avec ſes Sujets. Cette promeſſe fut un argument dont le cœur du Prince fut touché. Il promit de ſe faire Chrétien s'il pouvoit obtenir du Ciel une faveur ſi grande,

(*a*) Sicut novellæ olivarum, in circuitu menſæ tuæ.

Josse, qui permet aux Princes & aux Villes libres de prendre les armes contre l'Empereur, lorsqu'il voudra donner atteinte à leurs Privileges, sans qu'on puisse leur imputer le crime de rebellion. Telles furent les raisons, ausquelles les Théologiens Lutheriens se rendirent, & qui leur firent limiter le sens de l'Ecriture. Il est clair en effet, dit M. Chaffey, (a) qu'il ne peut s'appliquer qu'aux Sujets qui sont obligez de reconnoître un Superieur, sans avoir auparavant contracté avec lui des conventions touchant leur liberté. Ainsi le pieux Electeur Jean-Fredéric de Saxe, Fédéric Electeur Palatin, toutes les Villes libres, surtout celles de Magdebourg, de Breme, & de Constance, & la plûpart des Théologiens du même parti, n'avoient à cœur que l'interêt de leur Religion & de leur liberté; mais ils le soutinrent avec plus de zele que de prudence; & tout le poids de leur entreprise, qui paroissoit capable d'abattre la puissance de l'Empereur, & de réprimer pour toujours ses desseins, retomba malheureusement sur eux-mêmes.

(a) Traité des Droits de la Raison.

Médaille de Loüis XII.

On sçait que Loüis XII. fit frapper cette fameuse Médaille, *Perdam Babylonis nomen.* Le Pere Hardoüin prétend que cette Médaille fut frappée non contre Rome, mais contre le Grand-Caire (*a*). Ses preuves sont: Que cette Médaille a été frappée à Naples; ce qui est visible, selon lui, par la Légende *Ludovicus Francorum, Regniq. Neapolitani Rex*: Que Loüis XII. prit Naples en 1501; qu'il prit alors le titre de Roi de France & de Naples; qu'il ne porta ce titre que jusqu'à l'année 1503: Qu'étant dans le dessein, lorsqu'il prit Naples, d'attaquer les Infideles, il fit frapper la Médaille dans cette vûë: Enfin, que ne s'étant broüillé que neuf ans après avec le Pape Jules, on ne peut raisonnablement appliquer la Légende à leurs démêlez.

Le systême du P. H. tombe de lui-même, si la Médaille a été frappée beaucoup plus tard qu'il le prétend. Or il est certain par le témoignage de Luckius (*b*) que l'année de sa datte

(*a*) V. le Journal des Sçavans 1705. où est l'explication de cette Médaille par le P. Hardoüin.

(*b*) *Joan. Luckii Sillog. Numismatum.*

eſt 1512. c'eſt-à-dire, l'année même où la haine de Loüis & de Jules éclata avec plus de fureur. Le P. Hardoüin ne connoiſſoit apparemment que la Médaille en or qui eſt dans le Cabinet du Roi; mais il y en eut une autre toute ſemblable frappée en cuivre ſur laquelle l'année 1512. ſe trouve marquée. Elle ne differe qu'en cela de la premiere, & en ce qu'elle eſt un peu plus grande. Luckius l'a publiée dans ſon Ouvrage. Comme ſon témoignage ne peut être rejetté avec raiſon, il ſemble qu'il ne doit reſter là-deſſus aucune difficulté.

Cependant il s'en préſente une. L'uſage de marquer ſur la Monnoye & ſur les Médailles l'année de leur fabrication, n'a commencé que ſous le regne de Henri II. en 1549; d'où l'on peut conclure, que la Médaille de Luckius n'a été frappée que longtems après l'évenement. Qui ſçait, ſi elle n'eſt pas l'ouvrage de quelque Proteſtant, ou de quelqu'autre ennemi du Saint Siege?

On peut répondre à cette Objection, 1°. que cette ſeconde Médaille n'a pû être frappée que peu de tems après la premiere, parce que M. de Thou dans

le premier Livre de ſon Hiſtoire la cite; ce qu'il n'auroit pas fait (lui qui étoit ſi bien inſtruit des affaires de ſon ſiecle) ſi ç'eût été une Médaille frappée après coup, par une ſupercherie inſigne, laquelle n'eût pas manqué de faire alors un grand bruit dans le monde. 2°. Il eſt faux qu'avant Henri II. on ne marquoit point ſur les Médailles l'année de la fabrication. En général cela eſt vrai; mais on a quelques exemples contraires. 3°. Il eſt faux que lorſque Loüis XII. eut perdu Naples, il ceſſa de porter le titre de Roi de Naples. Il ne renonça pas alors à ſes droits, étant auſſi irrité contre Ferdinand Roi de Caſtille & d'Arragon, que contre le Pape Jules.

Cependant comme la Médaille a été frappée à Naples, ſelon le témoignage de M. de Thou même, dans la premiere édition de ſon Hiſtoire (*a*), j'avouë qu'elle eſt encore un problême. Cet Hiſtorien ajoûte d'ailleurs qu'il y avoit au revers les Armes de Naples & de Sicile : or dans celle de Luckius, ce ſont les Armes de France. Cela ne

(*a*) Cela a été corrigé depuis dans les Editions poſterieure.

feroit-il pas croire qu'elle auroit été fabriquée à l'imitation de l'autre, qui ne regardoit que l'Empire Ottoman, & que les Proteſtans l'ont appliquée à la puiſſance de Rome ? C'eſt ce que je n'oſe décider. Je me contente d'avoir rapporté les raiſons de part & d'autre.

Entretiens hiſtoriques &critiques, &c.

On a imprimé depuis peu à Amſterdam un Ouvrage en deux Volumes in 8°. intitulé : *Entretiens hiſtoriques & critiques de Philarque & de Polidore, ſur diverſes matieres de Litterature ſacrée.* Ce ſont pluſieurs Queſtions par rapport à l'Ecriture ſainte & à l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, dont la plûpart ſont plus curieuſes qu'utiles. Qui pourroit croire que des Sçavans euſſent ſué volontiers, pour tâcher de ſçavoir par quelle ſaiſon de l'année le monde a commencé ! Durant combien de tems Adam & Eve demeurerent dans l'état d'innocence : où Adam a été inhumé : quel étoit ſon ſçavoir : de quelle taille il étoit : s'il y avoit dans le Paradis terreſtre des Plantes venimeuſes : ſi ce Paradis ſubſiſte encore : en quoi conſiſte le ſçavoir des démons : ſi Eſaü eſt ſauvé : quelle marque avoit Caïn pour être reconnu des autres hommes : ſi Salomon étoit Magicien, &c. L'érudi-

tion d'un homme qui ſçauroit réſoudre toutes ces Queſtions ſeroit-elle digne d'envie! Ce ſont néanmoins des Queſtions pareilles qui ſont traitées dans le Livre dont il s'agit. Mais la raiſon ne nous dit-elle pas, qu'outre que ces connoiſſances ne nous ſeroient d'aucune utilité, pour nous former l'eſprit & le cœur, il nous eſt d'ailleurs impoſſible de les acquerir, puiſque le *pour & le contre* ſur ces matieres eſt également enveloppé de ténebres. Réſervons donc le peu d'eſpace que nous avons à vivre, pour des études capables de nous éclairer ſur nos devoirs, & de nous rendre meilleurs.

Ouvrages imprimez à Londres.

On a publié depuis peu à Londres une Collection de Pieces diverſes de M. Jean Toland, avec quelques Mémoires touchant ſa vie & ſes Ecrits en 2. Volumes in-8°. Le premier Volume contient 1°. un Traité de la Religion & des Sciences des anciens Celtes, de leurs Duides, ou Prêtres, de leurs Devins, de leurs Medecins, de leurs Bardes. On y parle auſſi des anciens Poëtes Bretons, Ibernois & Ecoſſois, avec l'Hiſtoire d'Abaris Prêtre du Soleil. 2°. Une Diſſertation ſur le Livres de Jordano Bruno, au ſujet des

Mondes infinis & innombrables. 3°. Un Catalogue des Livres, dont les Peres ont fait mention, & qui ont été attribuez à Jesus-Christ, aux Apôtres, &c. 4°. Plan d'une Histoire secrette de la Mer du Sud. 5°. Idée d'une Banque nationale & autres Pieces.

Le second Volume renferme, 1°. Une Lettre concernant l'éducation que les Romains donnoient à leurs Enfans. 2°. Une Dissertation pour prouver que l'Histoire de la mort d'Atilius Regulus, Consul Romain, est une Fable. 3°. Plusieurs Lettres de Pline traduites en Anglois 4°. Une nouvelle Description d'Epsom. 5°. La Constitution primitive de l'Eglise Chrétienne, avec un Discours sur les principales contestations au sujet du gouvernement de l'Eglise, qui partagent aujourd'hui le monde Chrétien. 6°. Quelques Mémoires touchant l'état des affaires d'Angleterre dans les années 1711. & 1714. 7°. Le Médecin sans Médecins. 8°. Differentes Lettres de l'Auteur avec quelques-unes qui lui ont été écrites; & quelques Pieces curieuses trouvées parmi ses Papiers.

On souscrit actuellement pour une traduction Angloise du Dictionnaire de Bayle.

M. Jean Kelly a traduit & ajusté au Théâtre Anglois la Comedie du *Philosophe marié* de M. des Touches, & elle a été jouée avec succès sur le Théâtre Royal *in Coven-Farden.*

Crusius vient de faire imprimer en deux petits volumes les vies des Poëtes Latins, avec de courtes Dissertations critiques & historiques au sujet de ces Poëtes & de leurs Ouvrages, où il fait voir leurs beautez & leurs défauts. Il y a joint une introduction, concernant l'origine & le progrès de la Poësie en général, & un Essai sur le Poëme Dramatique en particulier.

On souscrit pour les *Voyages* du Docteur Engelbert Kempfer en Moscovie, en Perse, & aux Indes Orientales, traduits sur les Manuscrits originaux de la Bibliotheque du Docteur Hans Sloane, par Mortimer. On va mettre cet Ouvrage incessamment sous la Presse ; la plus grande partie des Planches est déja gravée. On promet qu'il paroîtra au mois de Février prochain.



LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XXI.

Non si quid turbida Roma
Elevet, accedas.

Ne méprisez pas tout ce que Rome méprise.
Perf. Sat. 1.

LOrsque le Public s'accorde à mépriser un Auteur en général, ou un Ouvrage en particulier, ce jugement passe toujours pour infaillible & irréformable. Tous les célébres Auteurs nous ont donné cette maxime pour constante, & chacun y souscrit. Il seroit bon néanmoins de Autorité du Public.

remarquer que ceux qui l'ont accreditée, cette maxime, avoient interêt à l'établir. Mais si elle est si certaine, pourquoi les jugemens de ce Public infaillible ne sont-ils pas invariables ! Il arrive quelquefois, je ne sçai pourquoi, qu'il méprise dans un tems ce qu'il a estimé dans un autre, & que ces mêmes Ouvrages qu'il a autrefois comblez d'éloges & admirez, tombent ensuite dans le plus parfait oubli. L'Auteur le plus estimé de ses contemporains peut-il après cela s'en faire accroire ? Peut-il se répondre qu'il n'aura pas le sort de Ronsard, de Maimbourg, de Varillas, & d'un autre Auteur, dont nous avons vû la réputation naître & mourir dans l'espace de vingt années !

Mais par la même raison un Ecrivain, sifflé par ceux de son tems, ne pouroit-il pas se flatter de voir par un retour heureux, le Public devenu plus favorable à ses écrits, estimer, admirer même, ce qu'il auroit d'abord condamné & rejetté ! Envain un Auteur, généralement méprisé de ses contemporains, voudroit en appeller à la posterité ; s'il présumoit de trouver dans l'avenir des Juges plus équitables à son gré, il se flatteroit d'un espoir chimerique. Il s'en-

suit de là que le Public, faillible quand il approuve, est infaillible quand il condamne ; il n'est point alors permis d'en appeller : au moins l'appel ne seroit ni dévolutif, ni suspensif.

Ces deux jolis termes de Jurisprudence qui viennent de m'échaper, étonneront peut-être le Lecteur, qui ne s'attendoit pas à les voir ici. Il m'excusera, s'il fait réflexion, que j'ai la tête toute pleine de ces termes, & qu'ils me viennent de la lecture que j'ai faite depuis peu d'un Livre nouveau imprimé à Paris, intitulé : *Causes célebres & interessantes, avec les Jugemens qui les ont décidées : recuëillies par M... Avocat au Parlement.*

Causes célebres & interessantes, &c.

Rien n'est plus utile, ce me semble, pour ceux qui se consacrent au Barreau que la lecture des Plaidoyers ou des Mémoires des célebres Avocats. Mais comme il y en a une infinité, un Recuëil de tous ces Ecrits seroit immense. Il faut donc se borner à un petit nombre, qui concernent les Causes célebres. Il y avoit longtems qu'on souhaitoit un Recuëil de cette espece. Mais il faudroit qu'un homme d'esprit, & d'ailleurs éclairé, se chargeât de ce soin ; qu'il sçût faire avec une éle-

gante netteté le plan des Causes, & avec une justesse méthodique l'extrait des Moyens de part & d'autre; qu'il ne rendît pas ces Causes confuses & ennuyeuses par le mauvais arrangement des faits & des preuves, & par des redites fatigantes; qu'il eût enfin le talent, ou la faculté, d'être court & précis. On me mande que l'Auteur de l'Ouvrage dont il s'agit, est un Avocat plus connu par sa *Bibliotheque des Gens de Cour*, que par ses Plaidoyers.

Suite des Réflexions sur la Poësie, &c.

Après avoir parcouru ce Livre, je me suis remis avec un grand plaisir à la lecture de celui de M. R. Je n'ai pas encore dit tout ce que j'en puis dire. Je l'avois quitté à l'endroit des Réflexions sur l'Ode. Si on l'en croit, le Sublime d'une pensée vient de l'orguëil que cette pensée réveille en nous. C'est notre orguëil qui prête à ces sortes de pensées la plus grande partie de leur beauté; comme dans le *moi* de Médée, & dans le *qu'il mourût* du vieil Horace. D'où il suit qu'un homme bien modeste & bien humble, devroit trouver plat & commun ce que nous appellons sublime. Au moins ce sublime ne devroit faire aucune impression sur lui. Mais est-il bien vrai qu'en

lisant cet endroit de Corneille, nous nous mettions à la place du vieil Horace, que nous nous trouvions *animez de la même grandeur*, pour me servir des termes de l'Auteur, & que nous nous enorguëillissions tacitement d'un courage, que nous n'avions pas le bonheur de nous connoître encore? Si cela est, on devroit bien faire lire souvent de pareils traits à ceux qui passent pour n'être pas fort braves. Je m'imagine qu'à force de se mettre à la place des Héros, ils le deviendroient eux-mêmes; ils se défieroient moins de leur valeur, & viendroient enfin à se trouver un courage *qu'ils n'avoient pas le bonheur de connoître.*

Ainsi tous ces beaux sentimens, si on l'en croit, nous les devons à notre orguëil. Encore une fois, soyons raisonnables & humbles, il n'y aura plus de sublime que pour les gens *d'un orguëil sot & ridicule.* Au reste, l'idée de M. R. par rapport au sublime n'est pas neuve; elle est prise de M. Nicole, & elle se trouve réfutée dans la *Maniere de bien penser* du P. Bouhours. On est étonné de voir reparoître ici un paradoxe usé, & l'Auteur prendre la peine d'orner son Livre d'une idée commune, & assez peu solide.

Ce n'eſt pas ſeulement l'orgueïl, c'eſt quelquefois l'impieté, dit l'Auteur, qui nous fait trouver du ſublime dans une penſée, comme dans ce Vers:

Grand Dieu! rends-nous le jour & combats contre nous.

Le genre humain, qui goûte une penſée ſi gaſcone, eſt charmé, dit-il, de voir ſon maître appellé en duel par un Mortel. Nous ſommes, (ce ſont ſes termes,) d'étranges animaux: nez tous avec un fond de religion, nous ne laiſſons pas malgré cela d'être un peu impies; *& ce fond d'impieté que la Religion endort quelquefois, ſe réveille toujours avec plaiſir.* L'Auteur paroît confondre ainſi tous les hommes avec quelques particuliers qui n'ont malheureuſement aucun principe de religion, qui au moins n'y ſont point affermis, & qui n'ont par rapport à ſes dogmes & à ſes devoirs que de foibles lueurs, que l'orgueïl de leur eſprit & la corruption de leur cœur éteignent aiſément. C'eſt ce qu'il appelle une *impieté endormie* par la Religion. Mais n'eſt-ce pas plutôt la Religion que l'impieté endort par ſes ſophiſmes & par les douceurs criminelles d'une vie libre qu'elle autoriſe?

L'examen du Sublime conduit à celui de l'Ode, où l'Auteur ne dit rien qu'on ne ſçache. ſi ce n'eſt *qu'il aime Horace à la folie*. Faut-il s'étonner qu'il refuſe abſolument d'appeller Odes de petits Poëmes didactiques, où tout ſent le théoreme & le corollaire, où une fade analyſe mene toujours comme par la main une file d'analyſes plus fades encore ? On ſent aſſez quelles Odes il a eu en vûë. Il ne fait pas plus de grace à certaines Odes anacréontiques, qu'il déſigne ſous le nom de *vilaines petites Chanſons*, où tout eſt taillé en Epigramme. Enfin, il ſe plaint que nous faiſons trop de cas du *maniere* & du *ſec*, & qu'il nous manque ſouvent cette belle chaleur, au moyen de laquelle on paſſe à la poſterité.

J'omets, comme choſes fort communes, ce qu'il dit du Sonnet, du Rondeau, du Madrigal, &c. Voici quelque choſe de moins commun. Les Cantates, ſelon lui, ont beaucoup d'agrément, lorſqu'elles ſont parées des graces de la Muſique ; mais *c'eſt une pitié*, ajoûte-t-il, que de les voir toutes nuës & renduës à la Poëſie. On eſt preſque toujours honteux d'avoir été ſéduit par de petits Poëmes *fades*,

fees & décharnez. Les interruptions faites au Récit le blessent; *Dès que la Musique se retire, elles deviennent la plus cruelle chose du monde. Rien ne nous impatiente plus qu'un récit qu'on nous coupe dans le vif; & ce tour nous est joüé sans misericorde trois fois dans la Cantate.*

Mais 1°. ce que M. R. condamne ici dans la Cantate, il doit le condamner aussi dans les Opera, où l'on voit *des interruptions faites au Récit*, par les Sentences, les Arietes, les Airs de mouvement, dont ils sont coupez très-fréquemment, sans quoi ces Récits seroient ennuyeux & insupportables. C'est donc une grande *pitié* pour M. R. de voir un Opera tout nud sans musique. Quelle cruelle chose pour lui, que les paroles d'un Opera!

2°. Plusieurs personnes pensent au contraire bien loin que ces interruptions soient un défaut, elles sont une espece de beauté, même en poësie. La Cantate est un genre d'Ode, genre nouveau, dont les Italiens ont créé l'idée, portée depuis à sa perfection par M. Rousseau, qui le premier a fait passer ces Odes dans notre Langue. Ce que l'Auteur appelle des interruptions, sont des suspensions agréables, qu

font un bon effet. Ce font ou des Sentences vives, ou des Maximes galantes, ou des Images rapides, ou des Sentimens tendres & touchans. Eh ! fans ces ornemens qui parent même la Poësie, que feroit-ce que le Poëme de la Cantate, qu'une Fable féche en ftile épique ?

Enfin, fans qu'il foit néceffaire de raifonner davantage fur ce point, je demande, fi les Cantates de M. Rouffeau ne plaifent pas à tout le monde, indépendamment de la mufique ! Y a-t-il quelqu'un, hors M. R. à qui elles femblent de petits Poëmes *fades & fecs*, & à qui elles faffent *pitié* ?

Dans les trois Lettres de M. R. fur la naiffance, le progrès & la décadence du goût, il y a du vrai & du neuf; mais le vrai a paru trivial à plufieurs, & le neuf un peu chimerique. Qui croira, par exemple, que l'ignorance des fiecles qui fe font écoulez depuis le regne d'Augufte jufqu'à celui de François I. ait été néceffaire au rétabliffement du bon goût, gâté par Ovide par Pline & par Séneque ; en forte que cette ignorance ait été pour l'efprit humain *comme le grand remede* ? Dira-t-on qu'il y avoit dans le dixiéme

ſiecle, par exemple, où le goût étoit ſi mauvais, plus de diſpoſition à devenir tels que nous ſommes aujourd'hui, qu'il n'y en avoit dans le ſiecle de Trajan ? Les ſotiſes, les préjugez ridicules, la groſſiereté, le goût des pointes & des miſerables alluſions ; tout cela nous préparoit-il à la renaiſſance des Lettres & du bon goût ? Tout cela a-t-il pû ſervir de *grand remede* à l'eſprit humain pour le purifier ? J'aimerois autant qu'on me dît ſérieuſement, que pour guérir un homme d'une foibleſſe, il avoit été néceſſaire de lui couper les jambes, les bras & la tête.

Dans la ſeconde Lettre M. R. s'éleve de toutes ſes forces contre ce qui ſent l'affectation, & ce qui s'éloigne de la nature. Mais le familier ingenieux, le trivial orné, le paradoxal coloré, le faux maſqué en vraiſemblable, le badin ennobli, le ſubtil ſimplifié, tout cela ne devroit-il pas au moins trouver grace à ſes yeux ?

Au reſte, je ne ſçai pas ſur quoi ſe fonde l'Auteur, lorſqu'il prétend que le goût eſt aujourd'hui corrompu. On a peut-être eſſayé de le corrompre, mais il eſt encore auſſi ſain qu'il l'a jamais été. On eſt en garde contre le

faux bel esprit ; on hait l'affecté & le précieux ; on cherche & on prise le beau naturel. Les bons Livres du siecle de Loüis XIV. sont toujours lûs ; ceux du nôtre, où l'on court après l'esprit, sont peut-être lûs aussi, & avec trop de plaisir, parce que l'esprit en fait toujours; mais on ne laisse pas de les condamner, & l'on se contente de dire, que leurs Auteurs ont beaucoup d'esprit.

Il est vrai que nos Auteurs modernes, dans la crainte de passer pour copistes, tâchent de s'ouvrir des routes nouvelles, & de se former une maniere d'écrire qui soit à eux. Ont-ils tort ? M. de V. s'attache beaucoup dans ses Tragedies à peindre ; il est sententieux & nerveux, & son stile est toujours pompeux & magnifique. C'est là son génie particulier, & cette façon d'écrire lui est propre, comme la tendresse & la belle nature l'étoient à Racine. Dira-t-on pour cela, que le goût est corrompu, parce qu'on lit avec avidité tout ce qui vient de ce Poëte illustre ! Ceux qui l'admirent le plus à certains égards, sçavent ce qui lui manquent ; mais ils croyent devoir lui rendre justice sur ce qu'il possede, & ils lui accordent un des plus grands ta-

lens qui ayent encore paru. Qui est-ce qui ne fait pas des vœux, pour que ce rare esprit choisisse & dispose mieux ses sujets, pour qu'il les travaille avec plus de soin, & les produise au grand jour avec plus de lenteur & de précaution!

Le Badinage, Comedie.

Lorsqu'on a applaudi le *Badinage*, par exemple, Comedie nouvelle en vers, & en un Acte, on a, dit-on, rendu justice à l'Auteur sur l'esprit qui brille dans cette Piece; esprit qui est pourtant plus dans l'expression que dans les choses: mais j'apprens qu'on n'en a pas tellement été ébloüi, qu'on n'ait unanimement décidé que les bienséances, & certains égards dûs à la societé, y étoient blessez par des personnalitez malignes & indécentes. On a trouvé aussi que le genre de ces sortes de Pieces décousuës, sans nœud & sans dénoüement, n'avoit pas un grand mérite, parce qu'elles ressemblent plus à une Pasquinade qu'à une Comedie. Qu'on dise après cela que le goût du siecle est corrompu.

Poësies diverses.

N'a-t-on pas encore rendu justice tout récemment au Recueïl des Poësies diverses de M. B. ** Y a-t-il quelqu'un qui ait pû lire son *Triomphe des Mélophiletes*, &c. On ne peut nier qu'il n'y

ait de l'eſprit & de la chaleur dans ſes Contes. Mais y trouve-t-on la moindre adreſſe pour gliſſer légerement, comme fait la Fontaine, ſur les endroits qui révoltent la pudeur ?

Caſtum decet eſſe Poetam ?

C'eſt au contraire ſur ces endroits que l'Auteur s'étend & s'appeſantit. C'eſt ſur les objets obſcênes que ſon pinceau s'exerce le plus. Par-là il a prétendu plaire ; mais à qui ?

La Tragedie de Peloppée a été applaudie avec juſtice, parce que le ſujet en eſt fort tragique & bien conduit ; mais en même tems il a fait tant d'horreur, & a paru ſi peu touchant, & ſi peu fait pour aller au cœur, que le ſuccez ne s'eſt pas ſoutenu. Au reſte, on ne peut s'empêcher d'admirer la merveilleuſe fécondité de l'Auteur, qui parmi un grand nombre d'Ouvrages en a du moins enfanté de bons, dont cette *Pelopée* eſt du nombre. Tragedie de Pelopée.

On m'a envoyé depuis peu un Livre imprimé à Paris chez Prault le Pere, intitulé ; *Hiſtoire de l'Empire des Cherifs en Afrique ; ſa deſcription géographique & hiſtorique ; la relation de la priſe d'Oran par Philippe V. Roi d'Eſpagne,* Hiſtoire de l'Empire des Cherifs.

avec l'abregé de la Vie de M. de Santa-Cruz, &c. orné d'un Plan exact de la ville d'Oran, & d'une Carte de l'Empire des Cherifs. Ce Livre renferme des choses curieuses tirées de l'Histoire de M. de Thou & de Marmol, Historien d'Afrique. L'abregé de la Vie de M. de Santa-Cruz, qui est à la fin, est un morceau digne d'être lû. Ce Seigneur Espagnol, qu'on a vû Ambassadeur en France, & qui depuis fut fait Gouverneur d'Oran, lorsque la Ville eut été prise, a été tué malheureusement dans une sortie, comme tout le monde le sçait. Il vivra éternellement par son fameux Ouvrage des *Réflexions Politiques & Militaires*, dont dix volumes in-quarto ont paru à Turin, & le onziéme à Paris. Il finissoit le douziéme quand il eut ordre de se rendre à Alicante. Le treiziéme qui regarde les *Vivres*, est une traduction du *Parfait Munitionnaire des Armées*, donné au commencement de ce siecle par M. Nodòt. Cette traduction est d'un des Pages du Marquis de Santa-Cruz, qui en la corrigeant l'avoit adoptée pour treiziéme volume de son Ouvrage, qui devoit en contenir vingt, où toutes les parties de la guerre auroient été trai-

tées. On dit que cet Ouvrage se traduit en François, & sera imprimé en Hollande.

Les Oeuvres de M. Thomas *Chubb*, dont quelques écrits ont été traduits en François, & imprimez en Hollande, viennent de paroître en un volume in-quarto.

Sethos, traduit en Anglois.

On ne sera point étonné qu'on ait traduit en Anglois le *Sethos* de M. l'Abbé Terrasson, si on fait attention que pour peu qu'il y ait de sçavoir, ou d'idées singulieres dans un Ouvrage François, il y a toujours à Londres des plumes toutes prêtes pour l'habiller à l'Angloise. Au reste, il y a dans le *Sethos* des choses estimables, qui méritent d'être lûës par d'autres personnes que ces gens oisifs & curieux, qui lisent indifferemment tout ce qu'on imprime de nouveau.

Préjugé contre les grandes entreprises litteraires.

Quand on voit des Auteurs promettre au Public des Ouvrages d'un travail immense, & former des projets qui exigent des connoissances d'une prodigieuse étenduë, on a d'abord de la peine à se persuader qu'ils tiendront leur parole, & qu'ils viendront à bout de leur dessein. Lorsque, par exemple, le fameux Bayle annonça autre-

fois, qu'il s'engageoit dans cette vaste carriere de compilations historiques, qu'on admire aujourd'hui dans son Dictionnaire, on se défia du succez de son entreprise, & on ne crut point qu'il lui fût possible d'accomplir ce qu'il promettoit (a). Il en est ainsi de tous ces Ouvrages, qui paroissent au-dessus des forces de l'humanité, & peu convenables à la courte durée de la vie. Il est certain pourtant qu'il y a des hommes laborieux à l'excès, & d'un courage surprenant, que ces grandes entreprises litteraires n'effrayent point; & ce qui nous confond, c'est qu'ils en viennent à bout. Sans chercher d'autres exemples, celui de Bayle est assez frappant, pour me dispenser de citer un Baronius, un de Thou, un Codwott, & plusieurs autres, qui ont entrepris de ces sortes d'Ouvrages, dont la seule idée fait frémir la paresse humaine, & qui néanmoins les ont heureusement achevez.

Histoire litteraire de la France.

Ne pourroit-on pas mettre au rang de ces travaux surprenans, par rapport à l'immensité des recherches & des compilations, le Livre dont le com-

(a) Voyez la Préface du Dict. de Bayle.

mencement vient d'éclore à Paris, intitulé : *Histoire Litteraire de la France* ? Lorsqu'on verra ce grand Ouvrage achevé, pourra-t-on s'empêcher de s'écrier : Quel abîme d'érudition & de sçavoir ! Qu'on en juge dès aujourd'hui, par ce que l'Auteur ou plutôt les Auteurs (car cette *Histoire Litteraire* est l'Ouvrage de plusieurs) promettent dès le frontispice. On y traitera, dit-on, de l'origine & du progrès, de la décadence & du rétablissement des Sciences parmi les Gaulois & parmi les François : du goût & du génie des uns & des autres pour les Lettres en chaque siecle : de leurs anciennes Ecoles : de l'établissement des Universitez en France : des principaux Colleges : des Académies des Sciences & des Belles-Lettres : des meilleures Bibliotheques anciennes & modernes : des plus célebres Imprimeries ; & enfin de tout ce qui a un rapport particulier à la Litterature ; avec les Eloges historiques des Gaulois, & des François, qui s'y sont fait quelque réputation : le Catalogue & la Chronologie de leurs Ecrits ; des Remarques historiques & critiques sur les principaux Ouvrages : le dénombrement des anciennes éditions ;

le tout qualifié par les citations des Auteurs originaux.

Ce premier Volume, qui est divisé en deux parties, comprend les tems qui ont précédé la naissance de J. C. & les quatre premiers siecles de l'Ere Chrétienne. Je conseillerois à un homme qui auroit la présomption de se croire fort sçavant, de lire seulement la liste des Auteurs Gaulois dont il est parlé dans la premiere Partie du premier Tome. Pourroit-il s'empêcher de dire comme Socrate: Que sçai-je? Quelle vaste érudition! Où sont aujourd'hui, je ne dis pas en France & en Angleterre, où l'on ne se pique en général que de bel esprit, de Philosophie & de Litterature choisie; mais en Dannemarc & en Allemagne, où l'on se fait gloire de sçavoir bien des choses, qu'on n'a pas honte d'ignorer ailleurs; où sont, dis-je, aujourd'hui ceux qui ont entendu parler de Marcus Antonius Gnifon, de Telon & de Gyarée, d'Agrotas, de Votienus Montanus, de Julius Græcinus, de Claudius Quirinalis, d'Ursulus, de Crinal, de Charmis, d'Æbucius Liberalis, d'Abascante, de Charmolaus, & de plusieurs autres Auteurs semblables? En

vérité, ils sont bien redevables à ceux qui les ont ainsi tirez de l'oubli, où ils étoient ensevelis depuis tant de siecles.

Mais je me trompe : les Auteurs de cette *Histoire Litteraire de la France* n'ont pas eu intention de ne parler que de ceux qui le méritoient. Ce choix les eut trop embarassez. Tous les Ecrivains y ont leur place, parce qu'ils ont été Ecrivains : ainsi l'on fait revivre quinze ou seize siecles après leur mort, bien des Auteurs qui étoient peut-être morts de leur vivant. Mais c'est la méthode de tous les Bibliothequaires. Il suffit même qu'il soit dit quelque part que tel Gaulois ou tel François a écrit quelque chose, pour qu'on lui accorde ici un rang dans la Liste, & qu'on en fasse mention dans le corps de l'Ouvrage. Avoir été simplement homme de Lettres, ou même avoir haï & persécuté les Sciences, (comme l'Empereur Caracalla) est un titre pour avoir un article à part, & un digne éloge, ou un juste blâme.

Comme la Comedie forme un genre dans les Belles Lettres, on ne seroit pas étonné de voir ici au rang des Ecrivains ceux qui auroient composé des Comedies. Mais comme nos anciens

Gaulois n'avoient pas apparemment le génie fort comique, on ne cite dans le Livre dont il s'agit, aucuns Auteurs Dramatiques nez dans la Gaule. Pour y suppléer, on a fait un article exprès pour un fameux Comedien qu'on croit être né dans la Gaule Narbonoise; c'est le célebre Roscius, dont les Anciens ont tant parlé. Tout ce qu'ils en ont dit est ici compilé avec soin. Sans examiner si la vie d'un Comedien de profession, dont nous n'avons aucun Ouvrage, figure bien avec celle de plusieurs Orateurs, Philosophes, Historiens & Peres de l'Eglise, j'avouë que c'est ce que j'ai lû avec plus de plaisir: je n'ai pû en même tems m'empêcher de faire des vœux, pour que la profession dont il s'agit fût en honneur, comme elle étoit à Rome, du moins par rapport à Roscius. A qui tient-il ! Notre Thâtre (je parle du Théâtre François, & non du Théâtre Anglois & du Théâtre Italien, qui sont souvent des écoles de licence) est aussi épuré pour le moins que le Théâtre des Romains. Quoiqu'il en soit, voici ce que je m'imagine qu'on sera bien aise de sçavoir, au sujet de l'illustre Roscius. C'est un personnage bien digne d'être connu.

La nature, disent nos modernes Auteurs, l'avoit orné de toutes les qualitez imaginables du Théâtre : cependant ils avoüent qu'il avoit les yeux un peu de travers, & la vûë difforme ; ce qui néanmoins ne diminuoit rien de sa bonne grace. Il se trouva à Rome en même tems qu'Esope, cet autre Acteur si fameux. Roscius étoit pour le Comique, & Esope pour le Tragique. On sçait ce Vers d'Horace, en parlant de ces deux Acteurs.

Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit. Hor. Lib. 2. Epist. 1.

Lorsque Roscius paroissoit sur le Théâtre, c'étoit toujours avec un air & une grace qui charmoient les Spectateurs. C'est à ce Comedien, comme au modele de quiconque parle en public, que Ciceron renvoye son Orateur. *Qui doute*, dit-il, *qu'un Orateur n'ait besoin d'imiter le geste, le port & la bonne grace de Roscius*? Il faut qu'il sçache comme lui, ajoûte-t-il ailleurs, s'attirer de fréquens applaudissemens, exciter l'admiration, faire rire & faire pleurer, lorsqu'il veut. N'en déplaise à Ciceron, il me semble que si un Orateur sacré ou profane declamoit aujourd'hui en Come-

De Orator. Lib. 1. n. 20. n. 25.

Declar. Orat. n. 20.

dien, il feroit fûrement fiflé. Le plus parfait Comedien n'eft point un modele pour un Orateur. Apparemment que le goût de déclamation, au Théâtre & au Barreau, étoit chez les Romains bien different du nôtre.

Rofcius étoit d'ailleurs, felon Ciceron & les autres Auteurs qui ont parlé de lui, un parfaitement honnête homme, un homme d'honneur & de probité; ce qui eft fort remarquable. On a dit de lui, qu'il étoit le feul digne de monter fur le Théâtre par la fuperiorité de fon talent, & le feul qui n'y dût jamais monter à caufe de fa probité & de la pureté de fes mœurs. La République, felon Pline, lui faifoit une penfion annuelle, qui alloit environ à foixante mille livres, monnoye de France. On dit qu'il compofa un petit Ecrit, qui étoit le paralelle de l'Eloquence du Gefte, avec l'Eloquence de la Parole, ou la comparaifon de la Comedie avec l'Orateur. Voilà fans doute ce qui lui a mérité place dans l'Hiftoire Litteraire dont il s'agit.

Nos Auteurs en ont auffi donné une aux Empereurs Claude, Caracalla, Carus, Numerien, Conftantin le jeune, Gratien, Valentinien II. &c.

Mais je ne vois pas que ces Cesars ayent mérité un tel honneur, à titre d'hommes de Lettres & d'Ecrivains. L'Histoire des Héréfies & des Conciles (matiere si souvent traitée) entre aussi dans le plan de l'Ouvrage, avec toute l'Histoire Ecclesiastique. Ce sera bien autre chose, quand les Auteurs seront parvenus aux derniers siecles. Quelle foule de Scholastiques, de Casuistes, de Sermonaires & d'Auteurs Ascétiques ! Que d'Ecrivains oubliez reparoîtront ! Cependant si on continue sur le même ton, il faudra nécessairement faire mention de tous ces *Scriblings*, pour me servir d'un terme Anglois, que je ne puis rendre en François par un mot propre. Ce ne sera pas la faute des Auteurs de cette Histoire Litteraire ; c'est le malheur d'une si vaste entreprise.

Qu'il me soit permis de dire ici avec ingenuité, & avec tout le respect que je dois à ces Sçavans du premier ordre, qu'en leur place, 1°. je n'aurois parlé que de ceux qui ont laissé des Ouvrages à la posterité, & non de ceux qui n'ont été qu'amateurs des Belles-Lettres, qui n'ont rien écrit, ou dont il ne reste aucun monument ; si ce n'est quelques Auteurs célebres dans l'anti-

quité, dont les Ouvrages ont été malheureusement perdus. 2°. J'aurois mis à l'écart les Peres, les Auteurs Ecclesiastiques, les Hérétiques, les Controversistes, & surtout les Conciles; ces matieres sont épuisées, & à moins d'être extrêmement diffus, nos Auteurs ne pouvant donner sur cela que des abregez assez inutiles. 3°. Je me serois étudié à faire un choix des choses qui concernent les Ecrivains dont j'aurois parlé, sans m'embarasser d'une infinité de citations.

Après tout, quoiqu'on ait suivi, dans l'Ouvrage dont il s'agit, un autre plan, je ne puis m'empêcher de rendre justice aux Auteurs, & d'avoüer qu'il y a une érudition infinie, fruit d'une lecture prodigieuse, qui mérite d'autant plus de loüanges, qu'on porte aujourd'hui trop loin le mépris de ces sortes de recherches.

Fautes à corriger dans le Nombre XX.

Page 97. *exsurdant* lis. *exsurdant*.
Page 120. *Farden* lis. *Garden*.
Ibid. *Crusius* lis. *M. Crusius*.



LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XXII.

Sapientia prima est,
Stultitiâ caruisse.

Le premier dégré de la sagesse, est d'être exempt de folie. Horat. Sat.

SI l'on veut bien faire réflexion, qu'un talent superieur, & un génie rare, ont toujours pour principe une imagination très-vive; on sera moins surpris de voir quelquefois de grands esprits être très-foux à certains égards. Combien de Philosophes sublimes ont donné dans des travers pitoyables, ont

avancé des propositions extravagantes ; & ont confirmé admirablement ce que dit Ciceron avec vérité : Qu'il n'y a point d'opinion si absurde, ni de systême si insensé, qui ne puisse être imaginé & soutenu par quelque Philosophe ?

Les Sçavans de profession sont encore plus sujets à ces écarts. J'appelle ici Sçavans de profession, ceux qui passent leur vie à recuëillir des faits & des noms propres, & dont l'esprit s'épuise sur d'antiques minuties ; ce qui les rend dédaigneux pour ceux qui les environnent ; parce que n'étant que leurs contemporains, ils ne méritent pas de partager leurs égards, qu'ils réservent pour les seuls Anciens.

Les hommes de ce caractere, enorgueïllis par leurs lectures, & par la connoissance qu'ils ont acquise de plusieurs Langues Européennes & Asiatiques, anciennes & modernes, enrichis des dépoüilles d'un million d'Auteurs obscurs, ausquels ils immolent tous les jours leur sommeil, leur santé, les douceurs, & peut-être les devoirs de la societé, accoutumez enfin à ne faire usage que de leur opulente mémoire, ces hommes se croyent de bonne

ſoi au-deſſus de tous ceux qui n'ont point ſuivi la même route.

Or ſi ces Sçavans (je parle uniquement de ceux dont le jugement eſt d'ailleurs peu ſolide) s'aviſent d'enfanter des opinions, & de forger des ſyſtêmes, le bon ſens eſt toujours la choſe à laquelle ils ont le moins d'égard, dans la maniere de les appuyer & de les défendre. C'eſt bien pis encore, s'ils ont l'imagination vive à un certain dégré : alors foulant aux pieds toutes les regles de la critique, heurtant de front la vraiſemblance & la raiſon, ils propoſent & étalent hardiment les ſyſtêmes les plus abſurdes. Pour les ſoutenir, ils s'inſcrivent en faux contre les Actes les plus autentiques ; ils bravent les autoritez les plus reſpectables ; ils donnent le démenti à toute l'antiquité ; ils traitent d'apocryphe tout ce qui ne leur eſt pas favorable, & préferent enfin à l'évidence même leurs ſubtiles & vaines conjectures.

Je pourrois citer ici pluſieurs Sçavans de ce caractère, qui ont exiſté. Mais à cette occaſion, je me contenterai de parler d'un Ouvrage poſthume attribué à un des plus fameux hommes de notre ſiecle, en tout genre de litte-

Ouvrages poſthumes du Pere H.

rature ; estimé & admiré même de toute l'Europe pour sa vaste & profonde érudition. Cet Ouvrage nouvellement imprimé en Hollande est intitulé : *Joannis Harduini è Societate Jesu Opera varia.* On assûre que l'Auteur joignoit à un sçavoir éminent, & à un esprit subtil, une sincere pieté, un zele ardent pour la Religion Catholique, une pureté de mœurs admirable, & même une humilité profonde, malgré le caractere de ses Ecrits, quelquefois amers.

D'un autre côté, on sçait qu'on attribuë à cet homme célebre les paradoxes les plus singuliers & les plus insoutenables, par rapport aux Ouvrages de l'Antiquité : paradoxes qu'il a désavoüez publiquement par une rétractation formelle (a). Or ce sont ces mêmes paradoxes, étouffez autrefois par l'Auteur, à qui on les attribuoit, qu'un homme, toujours zélé pour les Ouvrages posthumes, vient de publier. Je ne m'arrêterai point à exposer ici toutes ces opinions bizarres, qui ont autrefois étonné le monde sçavant. Je ne parlerai point du Traité qui se trouve dans ce Recuëil, & qui est in-

(a) Dans le Journal de Trévoux.

titulé *Athei detecti.* Je craindrois de blesser mon Lecteur, même par la simple exposition des imaginations extravagantes qu'il renferme. Je me borne donc à faire mention ici du Traité intitulé : *Pseudo-Virgilius*, ou *le faux Virgile*.

Peu de personnes ignorent que le sçavant P. H .... a prétendu que l'*Enéïde* n'étoit point un Ouvrage de Virgile, auteur seulement, selon lui, des *Bucoliques* & des *Georgiques*. Il croyoit aussi qu'Horace n'étoit auteur que des *Satyres* & des *Epîtres*, & non des *Odes* & du Livre des *Epodes*, non plus que de l'*Art Poëtique*. Quoiqu'on se persuadât aisément que ce Sçavant avoit des raisons pour appuyer une opinion si étrange, on ignoroit néanmoins ces raisons en détail. Les voici telles qu'on les trouve dans le Recuëil dont il s'agit. Je me flatte que le Public sera bien aise de sçavoir enfin sur quoi est fondé cet étonnant paradoxe. (*a*) Pseudo-Virgilius.

1°. Les Géorgiques ne furent achevées que l'an 735. de Rome, selon

(*a*) On ne s'amusera point ici à réfuter en détail ces preuves, qui tombent d'elles-mêmes, par leur foiblesse, & qui sont plus capables de faire rire, que d'imposer.

l'Auteur. Virgile s'étoit engagé dans le troisiéme Livre à chanter les loüanges d'Auguste : mais par malheur Virgile mourut cette même année 735. selon Servius ou Donat, au moins en 740. selon Pline. En supposant que Virgile n'est mort qu'en 740. est-il croyable qu'en cinq années il ait pû composer l'Enéïde dans l'état où ce Poëme est, & qu'en même tems il n'ait point songé à accomplir ce qu'il avoit promis à Auguste dans ses Géorgiques ? (*a*)

2°. Horace écrivant, selon le même Auteur, en l'année 735. la premiere Epître du second Livre, (comme le fait voir l'allusion qui y est à certaines actions d'Auguste) il fait sentir que Virgile avoit des obligations à l'Empereur. En ce cas, Virgile se seroit-il amusé à composer l'*Enéïde* au lieu de célébrer son bienfaicteur ?

3°. Lorsqu'Horace écrivit la dixiéme Satyre du Livre I. Virgile n'avoit encore composé que ses Bucoliques. Cela est manifeste par ce Vers :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

(*a*) *L'Enéïde* est un Poëme dont le but paroît être de flatter Auguste, qui y est peint sous le nom d'Enée.

Virgile n'avoit donc composé alors que ses *Eglogues.* S'il avoit publié d'autres Vers, & surtout des Vers épiques, Horace se seroit-il contenté de lui attribuer le *molle atque facetum*?

4°. Virgile dit dans les Géorgiques que Tithonus conduisit les Troyens en Italie. Dans l'Enéïde au contraire ils sont conduits par Enée : de plus, Virgile rejette la Métempsicose dans les Géorgiques, & il l'admet dans l'Enéïde.

5°. Comment se peut-il que Pline, qui a plusieurs fois cité les *Eglogues* & les *Géorgiques*, n'ait jamais cité l'*Enéïde*, lorsqu'il en avoit l'occasion! Ce Poëme n'existoit donc pas du tems de Pline, c'est-à-dire, longtems après la mort du véritable Virgile.

6°. Pline dit qu'Auguste défendit d'avoir aucun égard à la derniere volonté de Virgile, qui avoit ordonné par son Testament de brûler ses Vers, *ejus Carmina.* Or le terme de *Carmina* ne sçauroit convenir à l'Enéïde. Si Pline eût entendu ce Poëme, il auroit dit *Carmen*, & non pas *Carmina.* Comme les *Bucoliques* avoient été publiées, Virgile auroit ordonné vainement de les brûler. Par ce *Carmina*, il s'agit

donc des Georgiques que Virgile vouloit supprimer ? (a)

Voilà à quoi se réduisent les preuves de l'Auteur. C'est à ces raisonnemens chimeriques qu'il sacrifie non seulement la Tradition sur cet article, & le respect dû au sentiment unanime de tous les siecles, mais encore les autoritez expresses d'Ovide, de Juvenal, de Stace, de Silius Italicus, de Martial, de Properce, de Quintilien, d'Asconius Pedianus, de Tacite, au moins de l'Auteur du Dialogue *de Oratoribus*, & d'une foule d'autres Ecrivains Profanes & Ecclesiastiques. Macrobe a fait un paralelle entre Virgile & Horace, & Servius a commenté l'*Eneïde*, ainsi que les *Bucoliques* & les *Georgiques*. Bagatelles que tout cela, répond l'Auteur. Si on l'en croit, tous ces Ecrivains qu'on prétend avoir parlé de l'Eneïde, qui l'ont commentée, loüée ou censurée, sont des Ecrivains supposez & modernes. Ils ne sont pas plus anciens que l'*Eneïde* même, composée, selon lui, vers l'an 1230. de Jesus-Christ.

Mais pourquoi ce Poëme fut-il composé alors ? Vous l'allez voir. Il y eut

(a) Comme si les *Georgiques* n'étoient pas aussi bien un Poëme, (*carmen*) que l'*Eneïde*.

dans le treiziéme siecle, selon lui, une Societé impie, qui se proposa de prouver par une allegorie, que tout ce qui arrive dans le monde de bien & de mal, étoit l'effet insurmontable d'une destinée invincible : c'est pour cela qu'il est dit souvent dans l'*Enéïde* que Jupiter lui-même est soumis au Destin (*a*). Ces hommes déteſtables, continuë-t-il, vouloient faire passer le triomphe de l'Evangile, comme l'effet d'une fatalité. Par cette raison, il étoit important pour eux de faire voir que la seule destinée & l'enchaînement des causes avoient produit la fondation de l'Empire Romain.

Ils envelopperent donc sous des noms feints, & sous le voile de certains faits fabuleux, le dogme impie de la destinée, qu'ils vouloient accrediter. *Le Faussaire* substitua le nom de Troye à celui de Jerusalem. Au lieu de dire expressément que les Chrétiens avoient porté leur Religion à Rome, & l'y avoient établie, ils feignirent adroitement qu'Enée avoit apporté en Italie les Dieux de Troye, aprés les avoir sauvez de sa Patrie embrasée. Au lieu de

(*a*) L'Iliade d'Homere est donc aussi un un Ouvrage supposé. Car la doctrine du dessein y est établie.

la Synagogue éteinte, le faux Virgile representa Turnus tué par Enée, & Amata qui s'étrangle elle-même.

Ce ne sont la, ajoûte-t-il, que de pures fictions, sans aucune verité. Car Troye fut prise par les Grecs, & non pas brulée. Enée ne conduisit jamais les Troyens en Italie; ce fut Tithonus qui y établit une Colonie Troyenne: Enfin tout le Poëme de *l'Eneïde* ne roule que sur des faussetez; par conséquent on n'y a eu en vûë qu'une allegorie pernicieuse.

De plus, selon le même Auteur, ce Poëme est contre toutes les regles. L'action en est double; ce que l'exposition du sujet, qui est au commencement, ne laisse point douteux. La premiere action concerne les voyages d'Enée, & la seconde ses combats dans le Latium. La premiere est renfermée dans les six premiers Livres, & la seconde dans les six derniers, à commencer au trente septiéme Vers du Livre sept, où le Poëte fait une nouvelle invocation adressée aux Muses. *Multum ille, & terris jactatus, & alto*, voilà la premiere action: *Multa quoque, & bello passus*: voilà la seconde. Au reste il n'est pas dit un mot dans les six premiers

Livres des Heros, qui brillent dans les ſix derniers.

Le Poëme, continuë-t-on, renferme une double action d'une durée exceſſive; celle de l'Iliade n'eſt que de quarante-un jours; celle de l'Odyſſée n'eſt que de quarante; au lieu que l'action de l'Eneïde dure un an, & cependant elle ne fait par rapport au nombre des Vers, que la moitié de l'Iliade, ou de l'Odyſſée.

Nul art dans l'*Eneïde*. Les Divinitez y paroiſſent purement fabuleuſes, & non allegoriques, comme dans Homere. (*a*) La ruine de Troye, & les avantures d'Enée, juſqu'à ſon arrivée à Carthage, ſont très-ennuyeuſes. Les amours de Didon n'ont aucune liaiſon avec l'action principale du Poëme : le faux Virgile qui en eſt l'Auteur, a eu en vûë par cet Epiſode de flatter le goût corrompu du treiziéme ſiecle, qui vouloit de l'amour dans les Romans.

Ajoûtons que l'on prétend encore que la Latinité & la Verſification de l'*Eneïde* ſont pitoyables. Ce ſont, dit-on, des mots forgez, des épithetes vui-

(*a*) Le P. H. a publié un Livre, dans le tems de la querelle de M. de la Motte avec Madame Dacier, ſur les allegories d'Homere.

des de ſens ; des ſoleciſmes, des barbariſmes, c'eſt-à-dire, des galliciſmes & des italiciſmes ſans fin ; les comparaiſons y ſont baſſes & ſans juſteſſe : les dialogues n'y ont aucune décence. Pluſieurs Vers n'y ſont point achevez, & renferment pourtant un ſens complet. On y voit de fréquentes invocations qui tantôt s'adreſſent à une Muſe & tantôt à une autre. Enfin, ſelon lui, le faux Virgile eſt un Poëte impur, ce qui paroît par la rencontre ſcandaleuſe d'Enée & de Didon dans la caverne. Enſuite il examine en détail tous les douze Livres de l'*Enéïde*, & exerce ſa cenſure ſur une infinité de Vers.

Après avoir lû ce morceau, on ne peut s'empêcher de plaindre l'Auteur. La critique qu'il fait de la Latinité de l'*Enéïde* fait compaſſion, & donne à connoître qu'il étoit médiocre Humaniſte. Il critique, par exemple, ce commencement (*Arma Virumque cano.*) *Arma*, dit-il, ne ſignifie en Latin que les *armes*, & non les *combats.* (*a*) C'eſt, ajoute-t'il, comme ſi un Poëte François commençoit ainſi un Poëme : *Je chante les piques & les mouſquets.*

(*a*) Cependant Ovide dit : *Tityrus & ſegetes, Æneiaque arma legentur.*

L'Auteur trouve encore dans l'*Enéide* plusieurs traits d'ignorance. Il est faux, selon lui, qu'Antenor soit le Fondateur de Padouë ; il est vrai qu'on y montre encore aujourd'hui son Tombeau ; mais c'est un faux monument, parce qu'on y lit une Inscription en caracteres Gothiques ; or ces caracteres Gothiques ne commencerent d'être en usage que sur la fin du Regne de Saint Loüis. Il est vrai, ajoute-t'il, que Caton, cité par Pline, rapporte que les Vénétes (dans le territoire desquels est la ville de Padouë) étoient originaires de Troye ; mais il ne fait point mention d'Antenor. Ce n'est, selon l'Auteur, que depuis le quatorziéme siecle & depuis que l'*Enéide* a paru, que les Padoüans se sont avisez de prendre Antenor pour leur Fondateur. Mais Tite-Live & Denys d'Halicarnasse parlent d'Antenor comme du Fondateur de Padoüe. Qu'importe à l'Auteur ! Il en est quitte pour dire que ces deux Eerivains sont modernes & supposez.

Il est dit dans l'Enéide que la Maison d'Assaracus subjuguera Phtie & Mycenes, & regnera sur Argos. Lucius Mummius, dit-on, Quinctius

Flaminius & Æmilius-Paulus, qui firent des Conquêtes dans la Grece, n'étoient point de la Maison d'Assaracus ; & de plus ils ne se rendirent maîtres ni de Phtie, ni de Mycenes, ni d'Argos. Quel a été le but du Faussaire en cet endroit, demande l'Auteur? Ç'a été de faire allusion à ce qui étoit arrivé l'an 1204. que les Francs se rendirent maîtres de Constantinople & donnerent au Marquis de Montferrat la Thessalie, où Phtie est située, & le Peloponnese, qui renferme les Villes d'Argos & de Mycenes. (*a*)

A l'égard de l'épisode de Didon, il est fondé, selon l'Auteur, sur une Médaille de Tyr mal expliquée, & sur laquelle on lit ce mot, ΔΕΙΔΩΝ. Il ne s'agit point ici, dit-il, de la Reine Didon. C'est que le faux Virgile ne sçavoit pas comme ce grand Médailliste, inventeur des interpretations par les lettres initiales, que ΔΕΙΔΩΝ est l'abrégé de cette phrase ΔΕΙμᾶν Δόμȣς Ὥρα Νέȣς, c'est-à-dire, *il est tems de bâtir de nouvelles maisons* : ce qui, selon lui, signifioit, que les Parthes & les Arabes ayant détruit la ville de Tyr (sous

(*a*) L'Auteur auroit-il prétendu que ce Marquis descendoit d'Assaracus ?

l'Empereur Sévere) Antonin, fils de Soœmiade y avoit envoyé une nouvelle Colonie pour la rétablir.

Mais voici, selon l'Auteur, une grande absurdité de l'Enéïde. On prédit à Enée qu'il bâtira une Ville dans l'endroit où il rencontrera une Laye avec trente petits. Cela est impossible, dit-il, parce que les Truyes ne font jamais à la fois plus de vingt Cochons, & sur cela il cite l'autorité de Pline. Je pourrois encore rapporter plusieurs autres traits semblables de la critique de l'Auteur, mais je crains d'ennuyer les Lecteurs.

On trouve dans ce même Recueïl une autre Dissertation pour prouver que ni les Odes, ni les Epodes, ni l'Art Poëtique ne sont point d'Horace. Les raisons qu'on apporte, pour prouver ce paradoxe, sont de la même force que celles qu'on vient de voir par rapport à l'Enéïde. Je me contenterai d'exposer en peu de mots ce qu'on oppose au témoignage d'Horace meme. Ce Poëte dit dans la dix-neuviéme page du premier Livre :

AutreTraité contre les Odes d'Horace.

Parios ego primus ïambos
Ostendi Latio, numeros animosque secutus
Archilochi . . . .

J'ai le premier fait voir en Italie des Vers Iambes, & j'ai tâché d'imiter l'harmonie & la chaleur des Vers d'Archiloque. Puis il ajoute que personne avant lui n'avoit fait en Latin des Vers Lyriques de cette sorte.

Tunc ego, non alio dictum priùs ore, Latinis
Vulgavi Fidicen.

Que répond à cela l'Auteur ? Cela signifie, dit-il, qu'Horace a imité le goût d'Archiloque, de Sapho & d'Alcée. D'ailleurs ces Poëtes, selon lui, n'ont jamais écrit qu'en Vers Hexametres. Les Vers, appellez Iambes, Saphiques & Alcaïques, sont des inventions du quatorziéme siecle, & le mot *Iambe* ne signifie autre chose qu'un Poëme satyrique & mordant. N'est-il pas bien glorieux pour l'érudition de raisonner ainsi ?

On sçait ce que répondit un jour M. Despreaux à une personne, qui l'entretenoit de ce systême par rapport à Virgile & à Horace. Les Ecrivains du treiziéme & du quatorziéme siecle, dit-il, qui ont composé de si beaux Ouvrages dans des siecles si barbares, étoient bien sots ou bien humbles, de cacher ain-

ſi leurs noms & d'emprunter ceux des Anciens pour ſe déguiſer. Voilà toute la réponſe que méritent, ſelon moi, de pareilles imaginations. Auſſi je ne crois pas que perſonne ſoit jamais d'humeur de les réfuter ſérieuſement, encore moins de les adopter.

Vers Anglois ſur l'immortalité de l'ame.

On me dit dernierement ſix beaux Vers de M. Prior, le la Fontaine Anglois, ſur l'immortalité de l'ame. Je les placerai ici en faveur de ceux qui entendent cette Langue, & je ne les traduirai point, perſuadé que les beaux Vers traduits en proſe perdent beaucoup.

When mortal man reſigns his tranſiene breath,
The body only i give o'er to death:
The parts diſſolv'd and broken frame i mourn;
What came from earth, i ſee to earth return.
The immaterial part th' ætherial ſoul
Nor can change vanquish, nor can death controul.

Remarques ſur le Manuſcrit Alexandrin.

Le fameux Manuſcrit Alexandrin, qui eſt le plus précieux ornement de la Bibliotheque d'Oxford, renferme la Verſion grecque des Septante. Il eſt plus conforme aux Hexaples d'Origene, que le Manuſcrit du Vatican. Il

contient encore d'autres Pieces qui concernent en particulier l'Eglise d'Alexandrie. Les Manuscrits qui passent pour les plus anciens, ne portent pas plus de marques d'antiquité. La configuration des lettres de celui-ci prouve qu'il a au moins mille ans. On le trouve beaucoup plus exact, surtout par rapport aux Livres historiques de la Bible, que le Manuscrit du Vatican. Tout ce qui étoit dans les premiers Exemplaires des Septante s'y trouve, & il n'y manque que ce qui n'y étoit point. Enfin, il s'accorde parfaitement avec les citations des anciens Auteurs Ecclesiastiques. Tous les Livres qu'il contient, ou ont été traduits sur l'Hébreu, ou ont été écrits originairement en Grec, & approuvez par le Sénat d'Alexandrie. Cette remarque est tirée des *Dissertations critiques* de M. Breitinger, imprimées à Zurich conjointement avec la Version des Septante copiée & corrigée par M. Grabe, en 1731. in-4°. 4. volumes. Le Manuscrit Alexandrin a été autrefois donné au Public par Lambert Bos. On prétend que cette édition a été trop précipitée. Celle de M. Grabe est beaucoup plus exacte. Au reste l'Editeur avoüe lui-même que le

Manuſcrit Alexandrin eſt plein de fautes. On prétend qu'il a été écrit par une Religieuſe nommée Thecle, dont parle S. Grégoire de Nazianze; c'eſt peut-être la cauſe de ſon inexactitude. Mais, ſuivant l'Editeur, c'eſt que le Manuſcrit eſt ſelon le dialecte d'Alexandrie.

Oeuvres politiques de M. l'Abbé de Saint Pierre.

Tout le monde ſçait que M. l'Abbé de Saint Pierre a publié juſqu'ici, ſoit en particulier, ſoit dans divers Journaux, pluſieurs Ouvrages qui témoignent également la fécondité de ſon eſprit, & ſon zele pour le bien public. Ce zele très-loüable a produit une infinité de ſpéculations ſingulieres, & de projets, dont quelques-uns ſeroient peut-être, à pluſieurs égards, d'un avantage réel pour la ſocieté, s'ils n'étoient malheureuſement combattus par les opinions vulgaires, par les préjugez des Nations, par les uſages établis depuis longtems, & plus encore par le grand principe, que les innovations ne ſe doivent jamais faire qu'avec beaucoup de précaution. Quoiqu'il en ſoit, voici deux volumes nouveaux de ſes œuvres, imprimez à Rotterdam en 1733. Les matieres qui compoſent ces deux volumes (troiſiéme & quatriéme) & qui

ſont toutes politiques en un ſens, paroiſſent encore plus curieuſes que les trois tomes précédens.

Le quatriéme tome contient, 1°. Un projet pour rendre les chemins praticables en hyver. 2°. Un projet pour renfermer & faire ſubſiſter les mendians. 3°. Un projet pour rendre *l'Académie Françoiſe* plus utile qu'elle n'eſt. 4°. Un projet pour des Rentes en banques. 5°. Un projet pour établir des Annaliſtes de l'Etat. 6°. Un projet pour établir & multiplier *des Colleges de Filles*. 7°. L'Explication Phyſique d'une apparition qui a fait du bruit en France. 8°. Des Diſſertations ſur l'avantage des Conférences Politiques, ſur les moyens d'agrandir les Villes capitales, & ſur l'utilité des dénombremens. 9°. Des Obſervations pour ceux qui écrivent les Vies des Hommes illuſtres.

Le cinquiéme Tome contient une Diſſertation contre le Mahometiſme, un projet pour perfectionner la Medecine, un autre pour perfectionner la vie clauſtrale, un autre pour faire ceſſer les diſputes des Théologiens, un autre pour augmenter & faire fleurir davantage le commerce en France: un autre enfin pour établir des Conférences de Phyſique.

Un homme moins zélé & moins courageux que M. l'Abbé de Saint Pierre, voyant que de tant de projets qu'il a formez & publiez jusqu'ici, il n'y en a pas encore eu un seul qu'on ait été tenté d'essayer, se seroit peut-être dégoûté d'en enfanter de nouveaux ou au moins d'en faire part au Public. Mais il a jugé apparemment que le préjugé public pourroit disparoître un jour, & faire place à la raison, & qu'enfin son travail philosophique & politique, seroit assez récompensé, si un seul de ses projets avoit lieu dans quelques siecles.

Essai sur les Erreurs populaires.

On connoît depuis longtems en Angleterre l'*Essai sur les Erreurs populaires* du Chevalier Thomas Brown Docteur en Médecine. C'est l'examen de plusieurs opinions reçûës comme vrayes, qui sont néanmoins, ou fausses, ou douteuses. Cet Ouvrage, dont on a déja fait plusieurs éditions, vient d'être traduit en François, & imprimé à Amsterdam. Il est fait mention dans ce Livre d'un grand nombre d'opinions populaires, qui ne sont guere accreditées en France, & dont la réfutation par conséquent y semblera assez inutile. Personne n'y croit, par exemple, que le crystal soit de la glace ou de la

neige condenſée par le tems. On eſt perſuadé communément, que c'eſt un corps mineral de la nature des pierres. Perſonne n'y ajoûte foi à la fable du Tombeau de Mahomet ſuſpendu entre deux aimans, ni à celle de pluſieurs Statuës ſuſpenduës pareillement, dont quelques anciens Auteurs font mention. Dioſcoride a eu beau dire qu'une pierre d'aiman, placée ſous le chevet d'une femme adultere, lui cauſera infailliblement des inquietudes, qui la forceront de ſortir du lit de ſon mari; cela n'eſt pas plus crû que ce qu'aſſûre Cardan, qu'une bleſſure faite avec une épée aimantée ne cauſe aucune douleur. Qui eſt-ce qui croit encore, que deux aiguilles touchées du même aiman, & placées dans le centre de deux cercles; autour deſquels l'alphabeth ſeroit écrit, quelqu'eſpace qu'il y ait entre elles, dès qu'on tournera l'une des deux vers quelque lettre, l'autre tournera auſſi vers la même lettre de ſon cercle? Il faut avoüer que cela ſeroit fort commode, ſi cela étoit vrai. Par ce moyen deux perſonnes éloignées pourroient s'entretenir enſemble. Mais encore une fois, ce n'eſt point là une opinion populaire, au moins en

France. Il en eſt ainſi de pluſieurs autres erreurs que M. Brown prend la peine de combattre; comme eſt encore la croyance que le Cygne chante bien. On ſçait que cet oiſeau ne forme que des ſons rauques, & que s'il chante, ce n'eſt que parmi les Poëtes. Mais d'où vient que ceux-ci ont attribué au Cygne un chant ſi mélodieux? c'eſt ce qu'il eſt bien difficile de deviner.

M. Brown met auſſi au nombre des opinions vulgaires qu'il s'efforce de détruire, l'idée que les Cigognes ne s'établiſſent que dans les pays dont le gouvernement eſt républicain. Mais bien loin que ce ſoit là une opinion populaire, je crois que le peuple au contraire ſeroit bien étonné d'apprendre que quelqu'un eût eu cette penſée bizarre. Il faut avoüer cependant que M. Brown entend par erreurs populaires, non préciſément des erreurs répanduës dans le peuple, mais des erreurs enſeignées par un certain nombre de Sçavans, & que ſon Ouvrage peut être utile à beaucoup d'égards.

L'*Hiſtoire des Papes* imprimée en Hollande depuis quelque tems, eſt à mon gré le Livre le plus inſenſé qui ſoit jamais ſorti de la plume d'un mau- Hiſtoire des Papes.

vais Auteur. Elle a révolté également les Proteſtans & les Catholiques. Enfin, elle n'eſt à l'uſage de perſonne; un Philoſophe même, qui n'auroit point de religion, ſe trouveroit rebuté par la lecture de ce Livre, qui n'eſt, en cent endroits, qu'un tiſſu de fauſſetez, de mauvaiſes plaiſanteries, & de ſaletez groſſieres. Faut-il s'étonner du mépris général où il eſt tombé? Il n'eſt pas ſurprenant, qu'un pays où fourmillent les plumes mercenaires, & où la preſſe fait vivre tant de libertins miſerables, ait donné la naiſſance à un Ouvrage ſi mauvais & ſi ſcandaleux. En récompenſe, il produit ſouvent auſſi d'excellens Ecrits, & il faut avoüer, qu'il y a peu de pays où la litterature fleuriſſe davantage, & où l'on trouve plus de Sçavans, & plus de beaux eſprits en tout genre.

On vient d'imprimer à Londres quatre Comedies de Mylord George Granville Landsdown, ſi connu à Paris, où il a fait un long ſéjour, & d'où il eſt revenu en Angleterre depuis trois ou quatre ans. Ces Comedies ſont, 1. *l'Amour héroïque.* 2. *le Juif de Veniſe.* 3. *les Femmes galantes.* 4. *les Enchanteurs Bretons.*

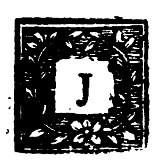


LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XXIII.

Hic quas durus amor crudeli tabe peredit.

Ici sont les Victimes du cruel amour. Virgil. Æneid. Liv. 6.



JE demande pardon au Lecteur curieux, qui s'est interessé pour l'infortunée Dona Maria, dont il est parlé dans la dix-huitiéme feüille, d'avoir si longtems tardé à achever l'histoire de ses avantures : C'est une dette dont je vais m'acquitter envers lui. Je le prie de vouloir bien se rappeller la funeste situation où je l'ai laiſ-

ſée, entre les mains de trois Raviſſeurs, ou plutôt à la diſcretion d'un Amant qu'elle haïſſoit.

Tandis que l'Amant, protegé par la Tante, ſollicitoit vivement Dona Maria de ſe tirer d'un péril inévitable, en lui accordant la récompenſe que méritoit ſon amour & ſa généroſité, les trois ſcélerats qu'il avoit écartez à force d'argent, s'aviſerent de revenir ſur leurs pas, dans le moment que Dona Maria hors d'elle-même alloit ſuccomber aux déſirs violents d'un homme d'autant plus à craindre, que cette ſeule occaſion pouvoit le rendre heureux. Mais un des trois s'approchant de lui, mit fin à ſes déſirs : Il lui caſſa la tête d'un coup de piſtolet, & l'ayant dépoüillé de ce qui lui reſtoit encore, ils mirent Dona Maria en croupe, & s'enfuirent à toute bride.

L'interêt avoit été le motif du retour imprévû des Aſſaſſins ; ils avoient jugé que le jeune homme, dont ils étoient connus, ne manqueroit pas de leur faire rendre & l'or & les bijoux qu'il leur avoit donnez pour la rançon de ſa Maîtreſſe. Ils comptoient d'ailleurs trouver ſur lui une ſomme plus conſiderable, que celle dont ils étoient

déja possesseurs, & ils ne doutoient pas qu'en forçant Dona Maria à les suivre, ils ne devinssent les maîtres d'une beauté, dont ils pourroient se défaire avantageusement.

Ils prirent donc avec elle le chemin de Rome, après avoir exigé de cette fille effrayée un serment qui les pût mettre à couvert de ses dénonciations. Le péril qu'elle couroit & l'horreur de celui dont elle venoit d'être délivrée, joint à un reste d'esperance, arracherent d'elle autant de sermens qu'on lui en voulut faire prononcer. Les Conducteurs de Dona Maria la cacherent dans un quartier de Rome, en attendant l'occasion de la pouvoir montrer sans risque.

Leur intention étoit de l'accoutumer peu à peu au crime, d'abord par la crainte, ensuite par l'appas du libertinage & du plaisir. Ils lui representerent donc qu'étant entre leurs mains, ignorée de toute la terre, elle ne pouvoit mieux faire que d'acheter leur amitié par sa complaisance; que dépourvûë de tous biens, elle n'en devoit attendre desormais que de sa beauté; qu'elle ne risquoit rien d'ailleurs, ne pouvant raisonnablement croire qu'elle

pût dans la suite reparoître dans le monde avec honneur.

Ce discours desesperoit la triste Dona Maria ; la Maîtresse d'un Prince aimable, se voyoit entre les mains de trois monstres, & à la veille de périr ou de succomber à l'infamie. Combien de fâcheuses réflexions affligeoient alors son esprit ! En proye à la plus vive douleur, elle avoit encore celle de penser que son cher Prince souffroit autant qu'elle. Elle craignoit surtout que la jalousie de sa Tante ne donnât à cet illustre Amant des soupçons contre sa vertu ; & jalouse à son tour, elle apprehendoit encore qu'un nouvel engagement, fruit de la calomnie, ne lui enlevât le cœur de celui qu'elle adoroit.

Cependant le Prince instruit par la Tante même de l'enlevement de Dona Maria, la cherchoit de toutes parts. Ses perquisitions inutiles l'accabloient de douleur, lorsqu'il apprit que le même jeune homme qu'il avoit fait autrefois maltraiter comme son rival, avoit été trouvé mort dans un endroit écarté, & qu'on avoit trouvé aussi entre ses mains sanglantes une espece de voile qui appartenoit à Dona Maria. Des avis aussi certains lui apprirent en même tems

que cette jeune personne avoit été arrachée avec violence du carosse de sa Tante, sans que cette Dame exempte du péril, eût parn effrayée de celui de sa Niece. Le Prince ne douta point alors qu'une nouvelle trahison de cette Rivale jalouse n'eût livré une seconde fois Dona Maria au jeune homme qui avoit perdu la vie. La mort de cet Amant infortuné étoit encore un nouveau sujet d'inquietude pour le Prince; il craignoit, non sans fondement, qu'un autre Rival n'eût arraché la vie à celui-ci, & ne fût alors tranquile possesseur de sa Maîtresse.

Dans l'agitation que lui causoient cesréflexions, il courut chez la Tante, à laquelle il reprocha de lui avoir caché les circonstances de l'enlevement de Dona Maria. Il lui prouva son crime, & la menaça de lui faire sentir les effets de son indignation. Elle fut d'abord effrayée de la colere du Prince; mais l'amour l'emporta sur la crainte, & persistant dans le dessein de deshonorer sa Niece, elle dit d'un ton fâché; que Son Altesse devoit bien moins regarder son silence, comme une conviction de son intelligence avec les Ravisseurs de sa Niece, que comme une preuve du soin

qu'elle prenoit de sa réputation. Le peu de résistance qu'elle a fait, ajoûta-t-elle, & la maniere dont ils en ont usé avec moi, tout cela fait assez voir, ce me semble, que je n'étois pas celle qui les avoit appellez. Votre amour, poursuivit-elle, vous a fait donner jusqu'ici une interpretation favorable à toutes les démarches de ma Niece ; mieux instruite & plus clairvoyante que vous sur son chapitre, je n'en ai pas toujours jugé si avantageusement ; l'Amant, qui est mort pour elle, en étoit haï ; son meurtrier en est peut-être adoré. Il est certain qu'elle n'a point été assez sincere : que ne me donne-t-elle de ses nouvelles ? En quelque endroit qu'on l'ait conduite, elle pouvoit, je crois, m'en instruire ; les prisonniers d'Etat corrompent souvent leurs gardes ; les captives de l'amour trompent encore mieux leurs surveillans.

Le Prince, qui n'avoit plus Dona Maria pour se soutenir contre les discours empoisonneurs de sa Tante, se laissa prévenir l'esprit contre elle ; il ne manquoit plus au désespoir de Dona Maria, que d'apprendre ce malheur. Il revint à Rome accablé de tristesse ; l'idée d'une Maîtresse charmante se re-

traçoit si vivement à son imagination, qu'il entroit quelquefois dans une espece de fureur, surtout lorsqu'il songeoit que cette beauté, si tendrement aimée, ne lui avoit peut-être jamais montré que des dehors infideles. Mais réfléchissant ensuite sur le caractere de Dona Maria, & sur celui de sa Tante, il se trouvoit disposé à justifier la premiere, & à détester l'autre, comme la seule cause de leurs communs malheurs.

Cependant les trois Ravisseurs de Dona Maria la voyant toujours plongée dans une profonde tristesse, craignirent que sa beauté ne s'écoulât avec ses larmes, & pour cette raison ils résolurent de la loger ailleurs. On aura peine à croire que trois hommes, du caractere de ces scélérats, ayent pû ménager l'honneur d'une fille parfaitement belle, pendant près d'un mois entier qu'ils en furent les maîtres; mais Dona Maria assûre qu'ils ne la solliciterent jamais pour eux, & il est à croire que l'amour du gain, ou peut-être une jalousie réciproque, fut ce qui mit sa pudeur à couvert.

Quoiqu'il en soit, un d'entr'eux, ami depuis longtems d'une vieille fem-

me, lui découvrit le trésor qu'il avoit en sa possession. Elle ne manqua pas de lui faire aussitôt certaines offres honnêtes, dont les trois Associez furent satisfaits : Après avoir encore exigé des sermens terribles de Dona Maria, elle fut transferée avec tout le secret possible, chez la Vieille ; là sa vertu se vit dans un bien plus grand danger qu'elle n'avoit été entre les mains de ses premiers Maîtres.

La Vieille ne s'etonna point de la résistance opiniâtre de Don Maria ; elle comptoit beaucoup sur le tems, sur les leçons, & plus encore sur la fragilité du sexe ; la vertu, disoit-elle, est un fardeau dont on est toujours pressé de se délivrer ; les répugnances naissent des préjugez ; le goût du plaisir est l'ouvrage de la nature, & il triomphe tôt ou tard. Elle laissa donc quelque tems Dona Maria tranquille, ne voulant la conduire au vice que par des exemples vicieux.

Cependant le Prince étoit livré à une profonde mélancolie ; rien ne pouvoit le distraire, & ses plus chers amis lui devenoient importuns. Un de ses confidens, nommé Siroces, * cherchoit sans cesse

* Ce nom est supposé ; nous nous sommes

se de nouveaux remedes pour le guérir. Vous êtes inquiet, mon Prince, sur le sort d'une Maîtresse que vous avez perduë, lui dit-il ; mais cette perte est-elle irréparable ? Il est d'autres beautez, ajoûta-t-il, que celle que vous regrettez ; & si vous le voulez, je m'engage à vous en faire connoître une, capable de vous consoler. Ne me flattez point d'une vaine esperance, répondit le Prince ; rien ne peut effacer de mon esprit l'incomparable Objet . . . . Il n'est pas impossible de vous guérir, imterrompit Sirocès, s'il est impossible de résister aux charmes de la personne dont je vous parle ; elle est accomplie, & tous ceux qui l'ont vûe ont été également frappez de sa vertu & de sa beauté, que la douleur qui l'accable n'a point effacé.

Quelle est la cause de cette douleur, demanda le Prince ? On l'ignore, répondit Siroces ; je sçais seulement qu'elle paroît détester la vie, & surtout le lieu où elle vit malgré elle ; je me suis fait pendant quelque jours, un devoir de la consoler ; m'écoutant à regret, elle sembloit se vouloir cacher

engagez dès le commencement de cette histoire à taire les noms.

à elle-même, qu'elle étoit obligée de m'entendre; sollicitant ma générosité, & baignée de ses larmes, elle m'a conjuré de ne pas augmenter son infortune par des propositions, qu'elle n'écoutoit qu'avec horreur. Je crois, ajoûta-t-il, vous faire entendre assez l'état fâcheux où elle se trouve, & le lieu où sa destinée l'a conduite malgré elle; que ce lieu ne vous prévienne point, je la crois vertueuse, & il y a quelque chose d'extraordinaire dans sa situation. Au reste, je puis vous assûrer, que malgré sa douleur, je n'ai jamais vû de beauté si touchante. Celle dont elle dépend ne la laisse parler ordinairement qu'à des personnes d'un rang distingué: vous pourrez la voir, ajoûta-t-il, d'autant plus que je suis fort connu de celle chez qui elle demeure.

Soit curiosité, soit qu'un pressentiment secret déterminât le Prince, il consentit à aller avec son Ami, pour voir par lui-même, si cette personne méritoit tant d'éloges & tant de compassion. La Maîtresse du logis, prevenuë par Siroces, conduisit le Prince dans l'Appartement, où Dona Maria déploroit sans cesse sa fatale situation, & pensoit continuellement au Prince dont elle avoit été aimée.

Quelle joye pour elle de retrouver tout à coup ce cher Amant, qui lui coûtoit tant de larmes ; mais que cette joye fut ſuivie d'une amere douleur, en conſiderant le lieu horrible qui les raſſembloit, & les juſtes ſoupçons qui pouvoient naître à ce ſujet dans l'eſprit du Prince ! Cette triſte réflexion l'empêcha de répondre aux tranſports de ſon Amant; elle vouloit en quelque ſorte le fuir, & cacher à ſes yeux une Maîtreſſe qu'il avoit tout lieu de croire ſans vertu. Mais le Prince étoit bien éloigné de penſer ainſi; prévenu par ce que Siroces lui avoit dit, il ne la ſoupçonna point, & ne fit que la plaindre.

Il tira d'elle avec beaucoup de peine le récit de ce qui s'étoit paſſé depuis ſon enlevement ; elle n'oſoit avoüer les terribles circonſtances d'une avanture ſi extraordinaire & ſi épineuſe, & ne doutant pas que ſon Amant ne l'abandonnât d'abord, elle fondoit en larmes.

Raſſûrez-vous, lui dit-il; votre malheur ne vous rend point coupable, & je ſuis pour vous dans les mêmes diſpoſitions où j'ai toujours été. Je vais vous tirer d'un lieu ſi indigne de vous; mais comme il ſeroit preſque auſſi dan-

gereux de demeurer avec moi, que de rester ici : il est à propos que vous retourniez chez votre Tante ; il lui sera d'autant plus facile de supposer quelque motif à votre absence, que très-peu de personnes sçavent votre enlevement ; par ce moyen vous serez à couvert des soupçons publics, & je pourrai sans répugnance vous recevoir de ses mains.

Je me suis autrefois flattée de pouvoir être à vous, répondit Dona Maria ; mais je perds cet espoir avec raison ; je ne suis point coupable, mais je parois l'être, ç'en est assez ; on répond des injustices du sort. Ma réputation a perdu cette premiere fleur, qu'enleve la calomnie & qui ne se retrouve jamais ; il ne suffit point d'être sage, il faut encore le paroître, & l'on ne blâme les soupçons qu'autant qu'ils sont sans fondement ; je ne puis me flatter d'être soupçonnée à tort. Les apparences sont contre moi, & je ne pourrois me plaindre avec raison de ceux qui me croiroient criminelle.

Voilà, ajouta-t-elle, l'obstacle invincible qui va me séparer de vous ; heureuse de pouvoir recevoir vos adieux & vous jurer un amour....

Les larmes étoufferent sa voix. Ce fut en vain que le Prince attendri lui protesta que rien ne lui empêcheroit d'unir son sort avec le sien. Elle le pressa seulement de la tirer au plutôt de la maison qu'elle habitoit ; ce qu'il fit avec assez de peine, par rapport à son hôtesse, qu'il vint cependant à bout de satisfaire.

Dona Maria, renduë à elle-même, se fit promptement conduire chez sa Tante, qui fort étonnée de son retour, la reçut avec beaucoup de froideur, & comme une fille dont elle abhorroit la conduite. Elle ne la laissa plus parler à qui que ce fût, & après s'être plainte à plusieurs personnes du dérangement prétendu de sa Niece, elle confirma ses discours en la mettant dans un Couvent.

Le Prince apprend ce nouvel affront ; il se déguise, il court au Couvent accompagné de plusieurs amis & d'un grand nombre de domestiques armez. Sans respect pour cet azile, il menace, il effraye : On lui remet entre les mains cette fille si sage, si vertueuse, & néanmoins le sujet de tant d'avantures deshonorantes. Il ne voulut plus confier qu'à lui-même ce précieux

dépôt, & malgré la résistance de Dona Maria, il la mit avec plusieurs femmes d'une sagesse reconnuë dans une Maison de campagne, où elle pouvoit vivre à couvert des soupçons du Public & des persécutions de sa Tante. Il lui déclara même qu'il songeoit sérieusement à l'épouser, & qu'il ne differoit que pour mieux prendre ses mesures à l'égard de son Pere le Duc de ***

Le jeune Prince ne put si bien cacher ses démarches, que son Pere ne le soupçonnât. Il le fit observer, & ayant appris qu'il se rendoit presque tous les jours dans une maison, habitée par plusieurs femmes, il ne s'informa pas plus exactement; il les fit toutes arrêter & conduire dans une de ces Maisons publiques destinées aux femmes perduës. Ainsi Dona Maria, toujours plus infortunée, habita successivement les lieux où l'on commet le crime & ceux où on le punit. Le Prince fut enfermé dans son appartement, où il se vit étroitement gardé. Le Duc avoit appris qu'il devoit épouser en secret cette Dona Maria, arrêtée par ses ordres.

Moins chagrin de sa détention que de celle de sa Maîtresse, le Prince ap-

prit avec douleur le lieu de sa retraite ; Il admira la disposition bizarre d'une destinée, qui conduisoit la vertu même dans le séjour du vice. Impatient d'apprendre de ses nouvelles, il corrompit ses Gardes & chargea un d'entre eux d'une Lettre conçue en ces termes :

Je suis cause du nouvel outrage que vous avez reçu ; je ne puis le réparer qu'en vous donnant la main ; c'est en vain que mon Pere s'efforce de me retenir, je rendrai justice à votre vertu.

Le Porteur de cette Lettre reçut une réponse toute contraire aux sentimens du Prince. Dona Maria ne vouloit point entendre parler de mariage : Si j'ai malheureusement perdu ma réputation, disoit-elle, je veux au moins sauver l'honneur de mon Amant. Elle tint parole, & ayant trouvé moyen de se sauver de sa prison, elle se rendit chez une femme qui avoit été sa nourrice & qui étoit alors la seule personne du monde qui pût lui donner du secours. Cette femme étoit dépositaire de quelques pierreries, qui lui avoient été autrefois confiées par la Mere de Dona Maria, à l'insçu de sa Tante ; elles en firent de l'argent, & s'étant toutes deux déguisées, elles quitterent l'Ita-

lie & se rendirent en Angleterre ; azile des amours malheureux, comme des talens persecutez.

Etrangere & inconuuë dans ce Royaume florissant, Dona Maria erroit de Ville en Ville, & cherchoit une retraite qui pût la soustraire à tant de justes sujets d'afflictions; elle vint à Londres où la Duchesse de * * * en prit soin, comme nous avons dit. Un jour qu'elle s'étoit assise à l'écart dans un Jardin public & qu'elle entretenoit sa fidele nourrice des malheurs qui avoient affligé sa vie, elle fut entenduë par le jeune Mylord fils de la Duchesse de * * Ce Seigneur avoit été en Italie & il entendoit parfaitement la Langue de ce Pays; il écouta Dona Maria avec attention, & comme il étoit malheureux lui-même, il fut sensible à son infortune & le lui fit connoître. Après s'être excusé sur son indiscretion, il lui offrit ses services; & pour ne lui pas donner lieu de croire qu'il en exigeât quelque récompense, il se hâta de lui dire que son cœur étoit engagé, & qu'une Maîtresse qu'il avoit en Italie le rendoit favorable à tout ce qui venoit de ce Pays-là. Dona Maria ayant reconnu beaucoup de sincerité & de bon-

ne foi dans l'Anglois, lia peu à peu avec lui une amitié si étroite, qu'elle auroit pû lui rendre la vie douce, si l'amitié pouvoit jamais consoler de l'amour.

Mais ce qui acheva de l'accabler, fut la mort de son cher Prince qu'elle apprit par les Nouvelles publiques. Ce jeune Seigneur étant tout à coup devenu maître de son sort par la mort subite de son Pere, croyoit aller tirer Dona Maria de sa captivité, lorsqu'il apprit son évasion. Un violent chagrin succedant à cette joye immoderée, il tomba dangereusement malade, & il expira en prononçant le nom de Dona Maria.

Cette belle personne reçut avis en même tems que sa Tante toujours plus injuste & plus cruelle continuoit de répandre sur son chapitre des bruits également injurieux à son honneur & à la mémoire du Prince. Elle résolut donc de repasser en Italie, & de déclarer elle-même avec sincerité jusqu'à la moindre circonstance de ses malheurs. Mylord * * * lui rendit visite dans le moment qu'elle prenoit cette résolution. Elle lui en fit confidence, & ce jeune Seigneur qui supportoit avec peine l'absence de sa Maîtresse, sentant sa

premiere ardeur se rallumer ; résolut d'accompagner Dona Maria dans sa Patrie. Ils prirent des mesures pour leur départ. & ils alloient s'embarquer, lorsque la Duchesse de **** mere du jeune Mylord, les fit arrêter l'un & l'autre à quelques lieuës du Port de Rik. Si j'apprends dans la suite quelque nouvelle avanture de Dona Maria, née, à ce qu'il semble, pour les situations extraordinaires. j'aurai soin d'en instruire le Public avec une fidele exactitude.

Histoire Universelle par une Societé de Sçavans Anglois.

Il y a déja deux ans qu'on a annoncé à l'Europe sçavante, le travail d'une Societé de Gens de Lettres de Londres, qui ont formé le plan d'une *Histoire Universelle* depuis le commencement du monde jusqu'à présent. Le premier Volume de cet Ouvrage a enfin paru, & il a été traduit de l'Anglois en François, & imprimé en Hollande *in*-4°. contenant 630. pages. A la tête de l'Ouvrage, est une Préface, où les Auteurs exposent les principes de la Chronologie qu'ils ont suivie, les motifs qui leur ont fait préférer le calcul du Texte Samaritain, & les raisons de leur nouvelle supputation. Ces Auteurs ne remontent point à la création du monde, comme tous les Chronologistes ; ils com-

mencent leur supputation au Déluge. Mais avant d'entrer en matiere, ils donnent une *introduction*, qui contient les sentimens des Anciens & des Modernes, sur l'origine du monde & sur la maniere dont il a été créé. *

Je ne puis entrer dans aucun détail par rapport à ce Livre : Je dirai seulement qu'il me paroît plutôt une Dissertation critique, sur les faits les plus reculez, qu'une Histoire Universelle : Ce sont de sçavantes discussions sur des points très-importans & quelquefois assez frivoles.. Les Auteurs se sont efforcez utilement de satisfaire l'esprit humain sur toutes les difficultez que lui font naître l'origine du monde, telle qu'elle est racontée dans la Genese, la situation du Paradis terrestre, l'universalité du déluge, la multiplication des hommes, leur dispersion, la fondation des Monarchies & la restauration des Arts peu de siecles après l'époque de ce déluge. Les Sçavans, à qui nous sommes redevables de cette Histoire, mettent entre le déluge & la dispersion des hommes sur la terre, un intervale beaucoup plus grand que celui qui paroît par le Texte Hébreu, & par

* Cette Introduction traduite en François avoit déja paru in-12.

la même raiſon ils reculent moins la fondation des Empires & l'invention ou la reſtauration des Arts & des Sciences. Les premiers Rois, ſelon eux, n'ont été que des Chefs de Peuplades, & n'étoient Rois que d'une ſeule Ville & d'un ſeul canton, & non de pluſieurs : la réünion forcée de pluſieurs Républiques ou Etats en un ſeul corps étant un ouvrage, ſelon eux, qui a exigé un tems conſiderable, ils ſont perſuadez que ceux qui placent l'origine de pluſieurs grandes Monarchies deux ou trois ſiecles après le déluge, ſe trompent manifeſtement & ſe fondent ſur un ſyſtême impoſſible.

Les Libraires Hollandois ont imprimé l'*Etat militaire de l'Empire Ottoman, ſes progrez & ſa décadence, &c.* compoſé en Italien par M. le Comte de Marſigli, & traduit en François. Cette Traduction eſt aſſez mauvaiſe ; mais comme l'Ouvrage eſt imprimé en deux colomnes, l'Italien vis-à-vis du François, le mal eſt moins grand. Feu M. le Comte de Marſigli s'étant mis au ſervice de l'Empereur Leopold, fut pris par les Tartares & vendu au Bacha de Temeſwar. Ce fut alors qu'un homme auſſi curieux que le Comte,

s'appliqua à connoître à fond tout ce qui regarde le Gouvernement, & surtout l'Etat militaire de l'Empire des Turcs. On trouve dans son Ouvrage des détails nouveaux & exacts, & on peut dire avec justice que c'est un très-bel Ouvrage. Les Planches & les Cartes Géographiques qui ont été fournies par le Comte de Marsigli, sont excellentes, sans parler des Vignettes. Il y a quarante-quatre Planches qui representent les Monnoyes des Turcs, leurs Turbans differens, leurs Drapeaux, les armes dont ils se servent; leurs manieres de camper, d'assieger les Places, de combattre, &c. Il n'y a que deux Cartes, dont l'une contient tous les Etats de l'Empire Ottoman, suivant les differens dégrez de l'autorité de l'Empereur sur les Provinces dont ce vaste Empire est composé. On voit dans l'autre la division de cet Empire en Beglierbeglies, en Bachalats & en Beylats. Feu M. le Comte de Marsigli étoit Membre de la Societé Royale de Londres, de l'Academie des Sciences de Paris & de Montpellier, & Fondateur de l'*Institut* de Bologne. Son Ouvrage est *in-folio*, & divisé en deux Parties.

Bataille de Ravenne, où Gaſton de Foix victorieux eſt tué.

Tout le monde ſçait les grands démêlez du Pape Jule II. avec le Roi Loüis XII. Ce Prince envoya une Armée en Italie, dont il donna le Commandement à Gaſton de Foix, fils de ſa ſœur. Il avoit été fait depuis peu Gouverneur de Milan, après François Duc de Longueville. Ce Général dans l'eſpace de quinze jours, fit lever le ſiége de Bologne à l'Armée du Pape, qui étoit jointe à celle d'Eſpagne : C'étoit Odet de Foix Seigneur de Lautrec, qui défendoit la Place. Il paſſa ſur le ventre aux Troupes Vénitiennes qui ſe trouverent ſur ſon chemin, & s'empara de Breſſe & de Bergame. Enfin ayant livré bataille près de Ravenne, il battit l'Armée réünie du Roi d'Eſpagne & du Pape le jour de Pâques 11. Avril 1512. Tandis qu'il s'occupoit à raſſembler ſes Troupes victorieuſes, il apperçut un gros d'Eſpagnols, & les ayant attaquez un peu inconſidérément, il fut tué dans cette action. Les Alliez ſoutenus par les Suiſſes reprirent Milan, dont les François étoient en poſſeſſion depuis treize ans.

L'Auteur de l'Hiſtoire du Chevalier Bayard, dans l'éloge de Gaſton

de Foix, raconte ainſi ce funeſte acci-
» dent : Le bon Duc * eut les jarrets
» de ſon Cheval coupez. Si ſe mit à
» pied l'épée au poing, & oncques
» Roland ne feit à Roncevaux tant
» d'armes qu'il en feit là. Ne pareille-
» ment ſon Couſin le Duc de Lau-
» trec, lequel veid bien le grand dan-
» gier où il étoit, & crioit tant qu'il
» pouvoit aux Eſpagnols ; Ne le tuez
» pas, c'eſt notre Viceroi, le frere à
» votre Reine. Quoique ce fût, le
» pauvre Seigneur y demeura, après
» avoir eu pluſieurs playes ; depuis le
» menton juſqu'au front en avoit qua-
» torze ou quinze : Et par-là montroit
» bien, le gentil Prince, qu'il n'avoit
» pas tourné le dos.

Ferdinand, l'ennemi mortel de Louïs XII. étoit, comme l'on ſçait, un Prince de très-mauvaiſe foi, & qui ſe joüoit de ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes. On lit dans l'Ouvrage d'Amelot, intitulé : *Obſervations ſur les Traitez des Princes*, que le Secretaire Quintana lui ayant dit un jour en revenant de France, où il étoit allé pour quelque négociation, que le Roi Loüis ſe plaignoit de ce qu'il l'avoit

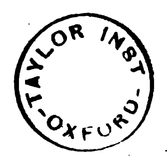
Mauvaiſe foi de Ferdinand.

* Gaſton de Foix étoit Duc de Nemours.

trompé deux fois ; *Deux fois*, répondit Ferdinand ! *Pardieu il a bien menti l'yvrogne, je l'ai trompé plus de dix.* Si ce trait est vrai, il faut dire que Ferdinand étoit non seulement un Prince de mauvaise foi, mais encore qu'il se glorifioit d'un si honteux caractere. Peut-on d'ailleurs ne pas être étonné de l'indécence d'un pareil discours !

On a publié une seconde édition des Révolutions de Perse, tirées des Mémoires du Pere Kousinski Procureur des Jésuites à Ispaham, qui a vêcu trente ans en ce pays-là, qui a été employé par l'Evêque d'Ispaham dans des négociations à la Cour du Sophi pour le Roi de France, & qui a connu particulierement la plûpart des Seigneurs Persans. Ce Livre est une traduction de celui du Pere du Cerceau, imprimé à Paris il y a quelques années, & qui quoiqu'écrit avec négligence, a été lû avec beaucoup de plaisir.

Le Spectacle de la Nature, qui a eu tant de succès à Paris, & dont on attend avec impatience le second Volume, a été traduit en Anglois, & a été goûté à Londres.





LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XXIV.

Multa renascentur, quæ jam cecidere, cadentque,
Quæ nunc sunt in honore, vocabula.

Plusieurs mots, qui ne sont plus d'usage, redeviendront à la mode; & ceux qui sont d'usage aujourd'hui, deviendront surannez. Horat. Art. Poët.



N croit communément que la Langue Françoise est bien plus parfaite aujourd'hui, qu'elle n'étoit sous François I. & sous les Regnes suivans; mais quel est le fondement de cette idée?

Si le langage moderne est préférable au langage ancien.

Notre Langue a-t-elle aujourd'hui plus de douceur ou plus d'énergie ? Non sans doute. Quel douceur dans le langage d'Amiot, & des Ecrivains de son tems, qui s'appliquoient à bien écrire en François ! Quelle force dans celui de Montagne ! Qu'on mette les pensées de ces Auteurs en ce que nous appellons aujourd'hui beau françois, il est certain qu'elles perdront tout leur agrément, & toute leur beauté. Par rapport à la douceur, je citerai pour exemple ce morceau rapporté dans une Préface de Racine ; morceau que ce grand homme a trouvé si naïvement écrit, qu'il n'a osé lui prêter les prétenduës graces du langage moderne. Il s'agit du triste sort de Monime.

» La pauvre Dame, depuis que le
» Roi l'eut épousée, avoit vêcu en
» grande déplaisance, ne faisant con-
» tinuellement autre chose que de plo-
» rer la malheureuse beauté de son
» corps, laquelle au lieu d'un Mari
» lui avoit donné un Maître ; & au
» lieu de compagnie conjugale, &
» que doit avoir une Dame d'hon-
» neur, lui avoit baillé une garde, &
» une garnison d'hommes barbares,
» qui la tenoient comme prisonniere

» loin du doux pays de la Grece, en » un lieu où elle n'avoit qu'un songe » & une ombre de biens, & au con» traire avoit réellement perdu les vé» ritables, dont elle joüissoit au pays » de sa naissance. Et quand l'Eunu» que fut arrivé devers elle, & lui eut » fait commandement de par le Roi, » qu'elle eût à mourir, adonc elle s'ar» racha d'allentour de la tête son ban» deau royal, & se le noüant à l'en» tour du col, s'en pendit. Mais le » bandeau ne fut pas assez fort, & se » rompit incontinent. Et lors elle se » prit à dire : O maudit, & malheu» reux tissu, ne me serviras-tu point » au moins à ce triste service ! En di» sant ces paroles, elle le jetta contre » terre crachant dessus, & tendit la » gorge à l'Eunuque.

Ces paroles, dit Racine, *ont une grace dans le vieux stile d'Amiot, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre Langue moderne.* N'est-ce pas là avoüer, que notre langage n'approche point au moins pour les graces, du langage ancien ! Il me seroit aisé, pour prouver la doûceur du stile, que nous appellons suranné, de citer mille autres endroits tirez d'Amiot, & de quelques

autres bons Ecrivains de son tems. A l'égard de l'énergie, je défie tous nos meilleurs Auteurs modernes de pouvoir rendre, dans le stile d'aujourd'hui, toute la force de ces paroles de Montagne. C'est une réflexion morale au sujet de la Vengeance.

» Qu'est-ce qui fait en ce tems nos
» querelles toutes mortelles, & qu'au
» lieu que nos peres avoient quelque
» dégré de vengeance, nous commen-
» çons à ceste heure par le dernier : &
» ne se parle d'arrivée que de tuer ?
» Qu'est-ce, si ce n'est couardise ? Cha-
» cun sent bien, qu'il y a plus de bra-
» verie, & de desdain, à battre son
» ennemi, qu'à l'achever, & à le faire
» bouquer, qu'à le faire mourir : Da-
» vantage, que l'appetit de vengeance
» s'en assouvit, & contente mieux :
» car elle ne vise qu'à donner ressenti-
» ment de soi. Voilà pourquoi nous
» n'attaquons pas une beste, ou une
» pierre, quand elle nous blesse ; d'au-
» tant qu'elles sont incapables de sen-
» tir notre revenche : Enfin tuer un
» homme, c'est le mettre à l'abri de
» notre offense. Et tout ainsi comme
» Bias crioit à un méchant homme, je
» sçai que tôt ou tard tu en feras pu-

» ni ; mais je crains que je ne le voye
» pas : & plaignoit les Orchomeniens,
» de ce que la pénitence que Lyciſcus
» ſouffrit de la trahiſon contre eux
» commiſe, venoit en ſaiſon, qu'il
» n'y avoit perſonne de reſte, de ceux
» qui en avoient eſté intereſſez, &
» auxquels devoit toucher ceſte péni-
» tence, &c. Il s'en repentira, dirons-
» nous. Et pour lui avoir donné une
» piſtolade en la tête, eſtimons-nous
» qu'il s'en repente ? &c. Nous ſom-
» mes à conniller, à troter, & à fuir
» les Officiers de la Juſtice, qui nous
» ſuivent, & lui eſt en repos. Le
» tuer, c'eſt une action plus de crain-
» te que de braverie : de précaution,
» que de courage : de défenſe, que
» d'entreprinſe. Il eſt apparent que
» nous quittons par-là, & la vraye fin
» de la vengeance, & le ſoin de notre
» réputation : nous craignons, s'il
» demeure en vie, qu'il nous charge
» d'une pareille. Ce n'eſt pas contre
» lui, c'eſt pour toi, que tu t'en dé-
» fais.

En quoi donc l'emporte aujourd'hui notre langage moderne, s'il eſt obligé de céder à l'ancien par rapport à la douceur & à la force ? Eſt-ce parce que

les mots d'aujourd'hui valent mieux que les mots d'autrefois ? Mais pourra-t-on jamais me faire croire, par exemple, que le mot *mais*, soit préférable par lui-même au mot *ains*; que *plusieurs*, *quoique*; *rappeller dans sa mémoire*, *avoir coutume*, *être étonné*, *&c.* soient de meilleurs termes que *moult*, *jaçoit que*, *se ramentevoir*, *souler*, *être ébahi*, *&c.* Le mot *dorénavant* vaut-il mieux que *meshuy* ? & *il n'y a pas longtems* est-il préférable à *nagueres*, ou *tuer* à *occire*, *&c.*

N'aurions-nous point gâté notre Langue en voulant la corriger, & la polir ? Elle a perdu de sa douceur & de sa force, comme je l'ai montré. Outre cela nous l'avons appauvrie en bannissant je ne sçai combien de mots utiles, & même nécessaires. Par exemple, nous avons aboli le mot *icelui* & *icelle*, qui jettoit de la clarté dans le langage. Privez de ce terme, il ne nous reste plus que le Pronom *son*, *sa*, qui répond au *suus*, *sua* des Latins, & nous n'avons plus rien qui réponde à l'*ejus*. Cette disette est cause d'un embarras extraordinaire dans la construction de nos phrases, où le pronom *son* & *sa* est souvent amphi-

bologique; en sorte qu'il faut quelquefois beaucoup d'attention pour ne se pas méprendre sur le sens.

Les Ecrits de Montagne, & plusieurs autres anciens Ouvrages, nous font voir que la Langue Françoise admettoit autrefois des figures hardies. Aujourd'hui, devenuë timide à l'excez, elle glace l'Ecrivain, & morfond le Lecteur. Elle souffroit autrefois, même dans la Prose, quelques inversions, qui ne sont plus aujourd'hui de mise. Ce changement a produit dans le stile une languissante uniformité. On voit toutes nos Phrases se terminer tantôt par des Adverbes, tantôt par des monossyllables, & tantôt par de froids Adjectifs; ce qui est sans harmonie. Nous avons banni une infinité de mots dérivez du Latin, que les Sçavans, du tems de la renaissance des Sciences, avoient introduits dans le langage vulgaire. On trouve beaucoup de ces mots dans Montagne & dans Rabelais, comme *Astuce*, *Fallace*, *&c.* Nous avions aussi plusieurs mots dérivez du Grec, comme *baller*, pour dire *danser*, qui vient de Βαλλίζειν; *bailler*, qui vient de Βάλλειν; *brasser*, de Βράσσω; *tarabuster*, de Ταράσσειν;

Tapinois; de ταπεινός. Tous ces mots sont aujourd'hui ou vieux, ou du stile bas. Nous avions mille adjectifs utiles qu'on a laissez perdre, comme *pourprin*, *marbrin*, *acerin*, pour dire de *pourpre*, de *marbre*, d'*acier*, *&c.* Nous avons perdu aussi presque tous les diminutifs, en sorte qu'au lieu d'un seul mot, il en faut employer aujourd'hui deux ou trois. Il en est de même d'un grand nombre de superlatifs, que nous avons pareillement jugé à propos d'abroger.

Malgré tout ce que je viens de dire en faveur du langage ancien, il faut avoüer d'un autre côté; que notre Langue s'est bien perfectionnée en un sens, parce que ceux qui la parlent & qui l'écrivent aujourd'hui, ont bien plus de lumiere & de goût qu'autrefois.
» L'enflure, (comme dit avec raison M. du Pré de saint Maur dans le remerciement qu'il vient de faire à l'Aca-
» démie Françoise) l'affectation, les
» tours empruntez des Langues étran-
» geres, & les citations amenées en
» foule, pour faire briller un sçavoir
» inutile au sujet, passoient parmi
» nos Orateurs pour l'ame de l'élo-
» quence. Nulle conduite dans les

» Ouvrages d'esprit, un monstrueux
» assemblage de Figures entassées sans
» choix, en offusquoit toute l'or-
» donnance »

J'adopte cette peinture fidele de l'ancien stile : Qu'il me soit néanmoins permis d'observer, que si notre Langue moderne approchoit davantage du Grec & du Latin, elle n'en seroit pas moins belle. Tout le monde convient que les Langues Italienne & Espagnole l'emportent sur la nôtre, par rapport à l'harmonie & à la majesté. C'est qu'elles tiennent plus de la Langue Latine, & qu'elles en ont adopté un plus grand nombre de tours.

Défaut de la langue Italienne.

Au reste, je ne crois pas pour cela que notre Langue cede en rien à ces dernieres. Cependant j'ai vû plusieurs personnes qui mettoient la Langue Italienne fort au-dessus, par rapport à la douceur & à l'harmonie. Pour en juger, il me prend envie de rapporter le fragment d'une Lettre Italienne, qu'on ne peut pas dire être mal écrite.

» Signor mio, io dico da vero ch'io
» non ho dismentigato, & mai non
» dismentigaro l'obligo ilquale ho ap-
» presso il vostro fratello : & che co-
» me sin adesso ho fatto tutto quello

» ch'o potutó per il negotio ſuo , &
» non ho mancato dal mio douero in
» officio neſſuno : deſidero anchora
» far tanto che ſia ſatisfatto , monſ-
» trandomi in ogni ſuo biſogno non
» manco pronto à ſervir lo , che ſon
» ſtato per il tempo paſſato.

Je crois que le Lecteur aura remarqué cette foule de mots placez de ſuite, dont la terminaiſon eſt ſemblable. Comme tous les mots Italiens finiſſent par quelqu'une des cinq voyelles, & preſque jamais par des conſonnes, il eſt aiſé de juger que les mêmes finales doivent ſouvent ſe rencontrer de ſuite. Voici encore un autre fragment de même nature : » Io prego la ſignoria
» veſtra perla noſtra vecohia, & intrin-
» ſeca amicitia, & per quella anchora
» che mi moſtrava tutta la famiglia
» quando ſtava in caſa voſtra, che per
» queſta votta ſia contenta di farmi
» queſta corteſia.

Derniers Diſcours prononcez à l'Académie Françoiſe.

Puiſque j'ai parlé d'un endroit du Diſcours récent de M. du Pré de Saint Maur à l'Académie, je ne dois pas ometttre de dire que M. de Moncrif a été reçu en même tems que lui. On y a fort goûté dans ſon Diſcours l'Eloge de S. A. S. M. le Comte de Clermont.

» Je sçai, dit-il, qu'il est des objets
» d'admiration, qui bien loin de per-
» dre à être examinez de près, nous
» frappent au contraire plus vivement,
» & s'embellissent à mesure qu'on peut
» les distinguer & les connoître da-
» vantage. Le Prince à qui j'ai l'hon-
» neur d'être attaché, me le fait éprou-
» ver tous les jours : il semble par l'ha-
» bitude de l'approcher (& il est bien
» rare que de l'habitude, naissent des
» sujets d'Eloge,) il semble, dis-je.
» qu'en lui l'éclat du rang ne soit que
» la récompense des qualitez person-
» nelles. Si l'accueil dont il favorise
» manifestement le mérite litteraire &
» les Arts ; si la protection dont il
» m'honore, ont contribué à m'élever
» à la place où je me vois ; quelle est
» ma joye de pouvoir me flatter que
» mon assiduité à vos Assemblées, mon
» zele à profiter de vos lumieres, me
» donneront lieu de justifier ses bon-
» tez, vos suffrages, & l'honneur dont
» je vais joüir parmi vous !

La Harangue de M. du Pré a paru digne de la modestie & du goût de l'Orateur. » Qu'aurois-je à produire, dit-
» il, pour justifier un choix qui m'est
» si glorieux ! Seroit-ce la foible tra-

» duction du Chef-d'œuvre de la Poë-
» sie Angloise ? Je ne m'aveugle point
» assez pour croire ce premier essai
» digne de vous. Quand vous avez
» jetté les yeux sur moi, sans doute
» vous vous êtes souvenus de M. de
» Valincourt, & vous avez accordé au
» sang qui m'unissoit à lui, une place
» que vous n'aviez jusqu'à présent dé-
» féré qu'au mérite.

» Heureux si j'acquerois dans vos
» entretiens cet aimable enjouëment
» d'esprit qu'il tenoit de la nature, &
» cette majestueuse simplicité de stile,
» qui donnoit de la force à ses dis-
» cours, sans en écarter les graces !

La réponse de M. de Boze, si connu & si estimé dans la République des Lettres, fut extrêmement goûtée. Quelque peu étenduë qu'elle soit, on y trouve : *Numerus orationis, gravitas sententiarum, verborum copia.* L'éloquent Directeur ne passa pas sous silence l'Eloge du Prince, auquel M. de Moncrif est attaché. » Les Muses seules,
» dit-il, sembloient le disputer aux
» Graces ; un bruit de guerre se fait
» entendre & il vole à la gloire. Objet
» d'étonnement pour le vulgaire, qui
» croit que la Gloire, les Graces, les

» Muses sont autant de rivales jalou-
» ses de former séparément des Héros
» qui leur appartiennent en propre ;
» aulieu qu'elles y travaillent de con-
» cert dans le sang de Condé, & que
» la Religion même s'interesse au suc-
» cès.

L'Eloge de M. du Pré devoit nécessairement renfermer l'Eloge de l'élégante & incomparable traduction du *Paradis perdu.* » Poëme, dit-il, que
» l'Angleterre met au-dessus d'Ho-
» mere & de Virgile, & que nous leur
» préférerions comme elle, si nous ne
» consultions que le choix, l'interêt,
» & la grandeur du sujet. »

Il finit par une pensée très-noble.
» Si nous nous appliquons, dit-il, à
» polir, à perfectionner le langage,
» ce n'est pas dans la seule vûë de flat-
» ter l'oreille par des sons harmonieux,
» de donner plus de justesse & de
» clarté à la Prose, un vol plus hardi
» & moins téméraire à la Poësie; c'est
» principalement pour rendre les preu-
» ves de la vérité plus fortes & plus
» sensibles, les images de la vertu plus
» respectables, & mériter l'attention
» de la posterité, autant par la délica-
» tesse du pinceau, que par l'impor-

» tance & la majesté du sujet.

» Nous avons à lui apprendre, qu'il
» est des Peuples assez heureux, pour
» n'admettre aucune difference entre
» le zele & le devoir, entre l'amour
» de la patrie & la gloire du Souve-
» rain ; qu'il est des Ministres sages &
» puissans, simples, affables & tran-
» quilles, au milieu du mouvement
» qu'ils donnent à l'Univers entier ;
» qu'il est des Rois magnanimes, qui
» sacrifient leurs plus grands interêts
» au repos & à la tranquillité publi-
» que, & que rien n'arrête dès qu'il
» faut venger la splendeur du Trône
» qu'on offense, ou secourir des Al-
» liez qu'on opprime ; des Rois, en-
» fin, qui ne veulent être couronnez
» par les mains de la Victoire, qu'après
» l'avoir été par celles de la Justice &
» de la Pieté.

Remarque sur l'Histoire d'Estevanille.

M. le Sage, si connu par un grand nombre d'Ouvrages amusans, écrits avec autant de pureté que de précision & d'élégance, vient de donner au Public un petit Roman nouveau de sa façon, intitulé : *Histoire d'Estevanille Gonzalez, surnommé le Garçon de bonne humeur, tirée de l'Espagnol.* Cet Ouvrage très-court est un peu dans le goût

de Guzman d'Alfarache, de Gil-Blas; & autres Livres de cette espece. On y trouve plusieurs choses amusantes. De ce nombre est le trait que je vais rapporter. Trois Marchands chargez d'une somme de dix mille écus en or, viennent avec un Notaire trouver un ami commun, nommé Giannettino : » Nous » vous avons choisi, lui disent-ils, pour » être le dépositaire de cet argent, que » nous voulons mettre sur un Vaisseau, » quand nous en trouverons l'occa- » sion. En attendant nous vous prions » de le garder, & de vouloir bien vous » engager par écrit à ne le délivrer à » aucun de nous trois, que du con- » sentement, & en présence des deux » autres. Giannettino souscrit par complaisance à cet engagement : le Notaire dresse l'Acte, qui est aussitôt signé par lui, & par ses trois amis. Quelques jours après un des trois Associez vient au milieu de la nuit frapper à la porte de Giannettino : il commence par lui faire excuse de cette visite à une heure si induë : » Nous avons appris, lui dit- » il, mes deux Associez & moi, qu'il » doit incessamment arriver à Messine » un Bâtiment Genois chargé de ri- » ches Marchandises. Il y a un profit

» considérable à faire : il l'assûre que ses deux Associez & lui, ont résolu d'employer à cet achat leur argent, & il le prie de lui remettre les dix mille écus ; qu'il est pressé de partir, & qu'il ne peut attendre. Giannettino se défend longtems, & allegue son engagement ; l'autre lui reproche sa défiance. Giannettino, qui le croit honnête homme, se laisse vaincre à la fin, & lui remet la somme. Le fripon prend la poste aussitôt, & s'enfuit.

Les deux autres Associez intentent aussitôt un Procez à Giannettino, & veulent le rendre responsable du vol. L'affaire est portée devant le Duc d'Ossone Viceroi de Sicile, qui fait venir devant lui Giannettino, & les deux Associez. Ceux-ci plaident leur Cause. Giannettino n'a rien à répondre : il se contente de lever les épaules, & de baisser le menton sur sa poitrine. Le Duc prend alors la parole : » Giannettino, dit-il, demeure d'accord du » fait, puisqu'il ne répond rien. Il est » prêt sans doute à vous rendre les dix » mille écus ; mais comme, suivant » l'accord passé entre vous, il ne peut » les délivrer qu'aux trois Associez » présens, faites revenir à Palerme ce-

» lui qui s'est enfui, & vous les touche-
» rez aussitôt. Ce Jugement burlesque du Duc d'Ossone, fit rire tous ceux qui étoient présens, & ne déplut pas au malheureux Giannettino.

Je ne crois pas que M. le Sage ait prétendu nous donner ce Jugement comme un Arrêt équitable. Il est plaisant, & cela suffisoit pour son Livre. Je trouve seulement une petite contradiction en cet endroit, si je ne me trompe. Ce Duc d'Ossone qui décide si cavalierement sur un Procez dont l'objet n'étoit pas médiocre, est d'ailleurs un homme d'une integrité parfaite, & d'une justice austere. Il apprend qu'Estevanille, qui est son Page, a reçu deux cens pistoles de Giannettino, qui par ce présent avoit voulu reconnoître les bons offices qu'Estevanille lui avoit rendus auprès de son Maître. Aussitôt il le chasse impitoyablement de chez lui, & est inflexible aux prieres de tous ceux qui s'employent pour obtenir sa grace. Je suis persuadé que l'Auteur est trop galant homme pour se fâcher de cette observation, de peu d'importance au succez de son Ouvrage.

Remarques sur les Carosses.

Jean de Laval-Bois-Dauphin (a) a été le premier en France, qui, sur la fin du regne de François I. se soit servi d'un Carosse à cause de son embonpoint, qui ne lui permettoit pas de monter à cheval. Sous le regne d'Henri II. il n'y en avoit à la Cour que deux, dont l'usage étoit venu d'Italie; l'un étoit pour la Reine, l'autre pour Diane fille naturelle du Roi. Dans la Ville, Christophe de Thou fut le premier qui en eut un, après qu'il eut été nommé premier Président: mais il ne s'en servoit jamais, ni pour aller au Palais, ni pour aller au Louvre, quand le Roi le mandoit. La premiere Présidente de Thou n'alloit jamais par la Ville, qu'en croupe derriere un Domestique. Cependant plusieurs Dames de la Cour avoient alors des Carosses; mais la premiere Présidente suivoit toujours l'ancien usage, trouvant dans la nouvelle mode trop de faste & de mollesse. Voyez les Mémoires de la Vie du Président de Thou*, qui ajoûte que le nombre s'en est depuis ce tems-là tellement multiplié,

*Liv. 5.

(a) De la Maison de Montmorenci.

qu'on peut dire qu'il eſt auſſi grand que celui des Gondoles à Veniſe, & cela ſans diſtinction ni de qualité ni de rang. On voit aujourd'hui (ce ſont ſes propres paroles) les perſonnes du plus bas étage avoir des Caroſſes, comme les perſonnes du rang le plus diſtingué. Le Caroſſe eſt néanmoins une voiture ancienne ; c'eſt ce qui eſt appellé *Carruca* dans les Pandectes de Florence.

Les Hiſtoriens Italiens ont donné le nom de *Caroſſa* à un grand Etendard attaché à une eſpece de mât avec de groſſes cordes ſur un Chariot couvert d'étoffe d'écarlatte & tiré par huit Bœufs : ces Bœufs étoient couverts de ſatin blanc avec une croix rouge au milieu ; c'étoit le principal Etendard de l'Armée, qui étoit à la garde d'un Capitaine avec huit Trompettes & huit Soldats d'élite. On diſoit tous les jours la Meſſe auprès de ce Caroſſe, & on avoit tant de vénération pour cet Etendard, que perſonne n'oſoit prendre la fuite dans un combat tant qu'on le voyoit debout. Quelques Auteurs en attribuent l'invention à Heribert, Archevêque de Milan, dans le douziéme ſiecle. L'Empereur Othon IV.

faisoit marcher un Carosse de cette espece dans ses Armées.

Origine du Corps Electoral.

L'origine du Corps Electoral des Princes d'Allemagne est encore aujourd'hui un problême parmi les Sçavans. On a cru longtems que ce fut l'Empereur Othon III. qui pour prévenir les troubles que l'élection des Empereurs pouvoit faire naître, réduisit le nombre des Electeurs à six; sçavoir, les Evêques de Mayence, de Cologne & de Treves, le Comte Palatin du Rhin, le Duc de Saxe & le Marquis de Brandebourg. Le Duc de Boheme qui ne portoit pas encore le titre de Roi, fut ajoûté à ce nombre; afin qu'en cas que les suffrages fussent également partagez, sa voix pût faire pancher la balance, & déterminât le choix. Mais l'opinion qui rapporte à Othon III. cet établissement, est mal fondée: En effet, la coutume d'élire les Empereurs par les suffrages des Princes & des Deputez des Villes, a subsisté longtems après Othon III. D'ailleurs on ne trouve aucun Auteur Allemand contemporain, qui fasse mention des sept Electeurs par rapport à l'élection des *Successeurs* d'Othon III. jusqu'à l'année 1292. Tous ces

Auteurs au contraire nous represententent les Diettes qui se tenoient pour l'élection des Empereurs, comme des Assemblées où se trouvoient tous les Princes de l'Empire, Ecclesiastiques & Séculiers.

La plûpart rapportent aujourd'hui cet établissement à la Diette de Francfort tenuë en 1273. dans laquelle Rodolphe Comte d'Asbourg, tige de la Maison d'Autriche, fut élû. Cette époque est fondée sur ce que quelques Auteurs Allemands de ce tems-là, faisant mention des Princes qui élûrent Rodolphe, les appellent *Principes Electores* : mais cette preuve n'est pas solide, parce que des Auteurs plus anciens se servent de cette même expression, par rapport à un tems où tout le monde convient que le nombre des Electeurs n'étoit pas encore réduit à sept. On peut donc croire plus vraisemblablement, suivant l'opinion d'un Moderne (*a*), que le Septemvirat n'a commencé qu'à l'élection d'Adolphe de Nassau successeur de Rodolphe, parce que dans la Relation de la Diette où il fut élû, les sept Electeurs sont nommez expressément. Mais comment

(*a*) Bockelman *de Jure publico.*

cette institution a-t-elle pû se faire alors d'un commun accord, & comment tous les Princes de l'Empire ont-ils souffert tranquillement & sans murmurer, qu'on les dépoüillât d'un droit général, pour le fixer à sept Princes seulement ? C'est ce qu'on ne peut comprendre. Il faudra dire alors que Rodolphe fut l'Auteur de l'institution du Septemvirat; qu'il y fit consentir tous les Princes de l'Empire, & que cette nouvelle institution eut lieu pour la premiere fois à l'élection de son Successeur Adolphe de Nassau, en 1292.

Si Denis le Tyran devint Maître d'Ecole.

Un Docteur Allemand, nommé M. Hewman, a publié nouvellement un Volume in 4°. pour prouver une chose très-curieuse & trés-interessante, qui est que Denis le jeune, Tyran de Sicile, lorsqu'il eut été détrôné, ne devint point Maître d'Ecole. Voici ses preuves. 1°. Les anciens Auteurs qui ont parlé de ce fait n'en ont parlé que sur un oüi-dire. 2°. Diodore de Sicile, qui devoit bien le sçavoir, n'en fait point mention. 3°. Plutarque n'en parle point non plus, lui qui raconte tant de choses de ce Tyran. 4°. Cornelius Nepos dit que les Corinthiens,

par reconnoissance des bienfaits qu'ils avoient reçus de Denis, le soulagerent dans sa disgrace, & pourvûrent à tous ses besoins. 5°. Ni Suidas ni Démetrius de Phalere n'ont rien dit de cet état miserable de Denis, & n'ont point substitué de ferule à son Sceptre. 6°. Trogus & Justin, qui ont écrit les premiers cette circonstance du malheur de Denis, sont des Historiens qui méritent peu de créance. Comment donc cette fable a-t-elle eu cours? Les Grecs, dit l'Auteur, qui haïssoient beaucoup les Tyrans, se plaisoient à leur imputer tout ce qui pouvoit tendre à les rendre odieux & méprisables. De plus, on a confondu, ajoûte-t-il, Denis le Tyran avec un certain Denis Maître d'Ecole, qui vivoit à peu près en ce tems-là.

Signification du mot de Tyran.

Je ferai ici par rapport au terme de *Tyran* une remarque, qui est que ce mot ne signifioit pas originairement un Usurpateur, un Souverain injuste, un Prince cruel & oppresseur de ses peuples. Parmi les sept Sages de la Grece, il y a eu des Princes appellez par les Grecs & les Latins *Tyranni*. Cléobule étoit Tyran de Lynde, Pittacus l'étoit de Lesbos, Thrasibule de

Milet, Périandre de Corinthe, & Pisistrate d'Athenes. Ce mot étoit donc autrefois synonime à celui de Roi. Il convenoit même proprement à ceux qui étoient revêtus de l'autorité souveraine dans un Etat originairement libre. Strabon dit, que les Princes du Bosphore & de Sicyone étoient des *hommes justes*, & néanmoins il les appelle Tyrans de ces Contrées. On trouve même dans Pausanias un Aristodeme Tyran d'Arcadie, surnommé pour sa vertu *l'homme de bien*.

Ce qu'étoient les Poëtes anciennement.

A propos des sept Sages dont je viens de parler, croira-t-on que le nom de *Poëte* & celui de *Sage*, étoient autrefois synonimes ! Les Poëtes alors étoient Physiciens, Mathematiciens, Astronomes, Métaphysiciens, Théologiens, Historiens, Législateurs, Jurisconsultes; ils étoient tout. Il est certain que les sept Sages de la Grece étoient tous Poëtes. On remarque néanmoins que de leur tems *Phareide* transporta à la Prose tout ce qui étoit auparavant attaché à la Poësie. Il est certain qu'on commença d'abord à écrire en Vers, & que ce ne fut que longtems aprés qu'on s'avisa d'écrire en Prose.



LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XXV.

Nam te non alius belli tenet aptius artes.

Personne ne possede mieux que vous l'Art de la guerre. Tibull. l. 4.

SI l'on croit Montagne, *l'honneur des Combats consiste en la jalousie du courage, non de la science. Dans mon enfance*, ajoûte-t-il, *la Noblesse fuyoit la réputation de bien escrimer, comme injurieuse, & se déroboit pour l'apprendre, comme métier de subtilité, dérogeant à la vraye & naïve vertu.* C'est pour cette raison que le Tasse prétend relever beaucoup la valeur des

De l'Art des Combats.

deux Guerriers qui combattoient l'un contre l'autre, sans employer le secours de l'adresse. *

Non schivar, non parar, non ritirarsi
Voglion costor, ne quì destrezza ha parte:
Non danno i colpi finti, hor pieni, hor scarsi;
Toglie l'ira e il furor l'uso de l'arte.

Malgré ces idées chimeriques de la véritable valeur, l'escrime est un Art qui n'est point du tout honteux de sçavoir & de pratiquer, & qui ne nuit point au courage. De deux Combattans également braves, celui qui possedera mieux cet Art sera toujours victorieux.

On peut dire la même chose par rapport à la Guerre. C'est un Art qu'il est très-avantageux d'étudier. La tête y fait plus que la main; les Soldats les plus braves, s'ils sont mal conduits, seront toujours vaincus. On ne peut donc trop loüer le zele de ceux, qui, surtout dans ce tems-ci, écrivent sur cette matiere.

Tout le monde connoît & estime l'Ouvrage du Chevalier Folard; son Sys-

* Jerusalem délivrée, ch. 12.

tême militaire a néanmoins trouvé des Contradicteurs. Plusieurs Lettres imprimées depuis peu semblent combattre avec succès les idées de cet habile Officier. Nous ne parlerons ici que de ce qui regarde la Colonne.

La Colonne est un Corps d'Infanterie, qui peut contenir depuis deux jusqu'à six Bataillons; mais qui ne doit jamais passer ce dernier nombre. Pour former cette Colonne, on diminuë le nombre des files & l'on augmente celui des rangs; alors le front du Bataillon devient de beaucoup plus étroit; mais aussi le Corps de la Colonne en est plus serré, & plus profond. En étrécissant de cette sorte les faces du Bataillon, les Officiers & les Sergens se trouvent à peu de distance les uns des autres: les Espontons, & les Hallebardes forment une barriere difficile à forcer.

Lettres contre le Systême militaire du Chevalier Folard.

La Colonne ainsi formée résiste à tous les efforts de la Cavalerie la mieux armée, & la mieux conduite; la lueur des armes blanches qui se présentent d'abord, le bruit des coups, le feu, la fumée effrayent du moins les Chevaux, qui dérangent en résistant à ceux qui les montent, l'ordre d'un Es-

cadron le mieux discipliné. Quand même, dit le Critique, il se trouveroit un Cheval aussi intrepide, *ou pour mieux dire aussi bête* que le plus furieux Sanglier, il ne renverseroit non plus le Piquier appuyé de tous côtez, que le Sanglier ne renverse son Chasseur *appuyé contre rien.*

Le Censeur prétend que le sabre du Cavalier, qui est son arme la plus meurtriere, ne peut entrer en comparaison avec les Piques, les Hallebardes, & les Bayonnettes au bout du Fusil: Que quand même ce Cavalier, monté sur un Cheval animé, & vigoureux, renverseroit le premier rang du Bataillon, il se trouveroit exposé à tout le feu des autres, & succomberoit nécessairement.

Sans avoir recours aux idées du Chevalier Folard, le nouvel Auteur prétend que par l'arrangement ordinaire, la Colonne, ou le Bataillon quarré, est non seulement en état de repousser la Cavalerie, mais l'Infanterie même disposée d'une autre façon. Il fait principalement consister la force de la Colonne, dans ce grand nombre de Piques & de Hallebardes qui se trouvent rassemblées à la tête, & il ne craint pas

de dire que par cette diſpoſition favorable ſon Bataillon eſt invincible ; à moins qu'on ne lui oppoſe à la fois les deux armes ; c'eſt-à-dire la Cavalerie & l'Infanterie. Il cite l'exemple du Prince de Condé, qui ne put vaincre autrement ce brave Corps d'Infanterie Eſpagnole, qu'une mépriſe malheureuſe fit périr entierement à la Bataille de Rocroy.

Pour faire mieux ſentir combien la Colonne pourroit ſe paſſer des changemens du Chevalier Folard, l'Auteur continuë de relever les avantages de l'ancien Syſtême : Il prétend que la Colonne ordinaire peut également combattre de pied ferme, & en raze campagne ; ou en marchant dans un pays fourré, ſans que les hayes, ni les autres retranchemens que peut lui oppoſer l'Infanterie ennemie, ſoient capables de l'arrêter. Il tire de là une conſéquence peu favorable à la Cavalerie, dont il prétend que le grand nombre eſt abſolument inutile.

Il tombe enſuite plus à plomb ſur le nouveau Syſtême du Chevalier Folard. Il ſoutient avec aſſez de vraiſemblance, que ce Réformateur, en donnant trop d'étenduë au front de ſon

Bataillon, en diminuë la profondeur; par conſéquent, le front bien moins ſoutenu qu'il ne l'eſt dans le premier arrangement, eſt bien moins difficile à enfoncer. Il prétend auſſi que la premiere ligne étant extrêmement étenduë, les Officiers ſe trouvent éloignez les uns des autres; le Soldat par conſéquent en eſt moins animé; les Piques, & les Hallebardes ne peuvent plus ſe ſoutenir, & les ordres du Commandant, qui ſe trouve ordinairement au centre, en ſont moins bien ſuivis, parce qu'ils ne peuvent qu'à peine être entendus des deux extremitez d'une ligne auſſi étenduë que celle du Chevalier Folard. Le Critique ne pouſſe pas plus loin ſes preuves ſur cet article; mais il promet de s'étendre davantage dans une autre Lettre ſur la *Tactique*, dont nous parlerons dans la ſuite.

Mémoires du Regne de Loüis XIV.

Bernard, Libraire d'Amſterdam, vient de publier *les Mémoires & Réflexions* ſur les principaux évenemens du Regne de Loüis XIV. & ſur le caractere de ceux qui y ont eu la principale part, par feu le M. de L. F. nouvelle Edition enrichie de quelques Remarques. Cet Ouvrage, très-connu,

parut quelque tems après la mort de Loüis XIV. L'Auteur, à l'imitation de Sallufte, a placé, comme l'on fçait, à la tête de fon Hiftoire, des Réflexions Philofophiques, qui occupent deux Chapitres. Quoique ce ne foit pas l'ufage de nos Hiftoriens modernes de débuter ainfi par un difcours moral, celui-ci plaît par la maniere dont il eft lié avec le refte de l'Ouvrage. Voici à peu près la fubftance de ce difcours.

On remarque trois principes des actions des hommes lorfqu'ils n'agiffent point par les lumieres de la Foi; l'appetit naturel, les paffions, la raifon. Ces trois principes généraux font qu'il y a trois fortes de vie. 1°. Celle des Peuples que nous appellons Sauvages, & Barbares, qui ne fongent qu'à fatisfaire leurs appetits naturels: vie communément plus innocente que la nôtre. 2°. Celle de prefque tout le monde, qui ne fonge qu'à fatisfaire fes paffions. 3°. La vie de ceux, qui fous le titre de Philofophes, ou de gens de bien, prétendent par la raifon réformer les deux autres; mais qui font plus propres à critiquer le monde qu'à le corri-

ger. On observe ensuite que ces trois principales differences sont non-seulement dans la nature humaine en général, mais encore dans chaque homme en particulier ; ce qui cause souvent tant de varieté dans la vie du même homme, qui tantôt suit la nature, tantôt se livre aux passions, & tantôt donne tout à la raison & à la morale.

Le temperamment, la fortune, & l'habitude, sont encore trois autres principes, mais moins généraux des actions humaines. 1°. Il y a des gens qui prétendent que c'est au temperamment qu'on doit attribuer toutes nos actions : S'il y avoit quelque fondement dans l'Astrologie judiciaire, ce ne pourroit être que par rapport à ce principe. 2°. On pense & on agit differemment dans la bonne & dans la mauvaise fortune, dans la richesse, & dans la pauvreté, d'où l'on peut conclure que les personnes considerables par leur naissance, par leur rang, par leurs Emplois, sont, pour ainsi dire, des gens d'une autre nature que le commun des hommes. Dans le fond il est difficile d'avoir quelque commerce avec eux sans s'en appercevoir. Ajoûtez à cela que tout le monde prend ordinaire-

ment l'esprit de son état. Le Gentilhomme, le Bourgeois, le Laboureur, le Soldat, le Marchand, ont souvent des idées differentes, par rapport au même objet. Bien plus, le Médecin, l'Architecte, le Poëte, & le Peintre, ont chacun l'esprit particulier de leur Profession, comme chaque espece de Religieux à celui de leur Ordre, en sorte qu'un aveugle de bon sens, qui les entendroit parler, ne pourroit s'y méprendre.

Mais n'y a-t-il pas dans le monde des hommes souples & flateurs, de vils & fades approbateurs, qui n'ont rien de vrai, qui n'ont point de sentimens qui leur soient propres! Oüi sans doute. Cette espece d'hommes, qui n'ont point de caractere, ou plutôt qui en ont plusieurs, est la plus méprisable de toutes, & celle dont on doit plus se défier dans la Societé.

3°. L'habitude est un autre principe encore plus general, & plus certain des actions des hommes. On peut presque dire que chaque homme fait toujours la même chose. C'est par le moyen de l'habitude, que l'éducation change les dispositions naturelles.

Ces principes supposez, il est nécef-

ſaire non ſeulement, que les hommes en détail ſe conduiſent differemment; mais auſſi que l'eſprit & le caractere de tous les ſiecles ſoient differens entr'eux. Il ſeroit donc à ſouhaiter que dans chaque ſiecle il y eût des Obſervateurs deſintereſſez des uſages & des actions de leurs Contemporains, des changemens qui arrivent dans leurs mœurs, & dans leur maniere de penſer. On pourroit acquerrir par ce moyen une experience de tous les ſiecles, dont les hommes d'un eſprit ſuperieur pourroient profiter.

Les Hiſtoriens ne s'attachent qu'aux évenemens, & font peu de réflexions ſur les mœurs; par des conſiderations differentes, ils ſuppriment la moitié de ce qu'ils penſent ſur les hommes qu'ils peignent, ſur tout, ſi ce ſont des hommes morts depuis peu de tems. L'Hiſtoire ne peut donc donner cette experience, qu'on cherche ni former un tableau varié, & raiſonné de la vie humaine.

L'Auteur de ces *Mémoires* prétend avoir évité ce défaut de la plûpart des Hiſtoriens, en diſant avec vérité, & avec une liberté prudente, tout ce qu'il penſe de ceux qu'il a connus. C'eſt un

détail dans lequel je n'entrerai point avec lui. Je me contenterai de dire que ſon Ouvrage, qu'il conduit juſqu'à la Paix de Riſwick, a mérité d'être lû de tout le monde, & que comme il étoit devenu rare, on a obligation au Libraire Hollandois qui nous en a procuré une nouvelle édition.

On a eu juſqu'ici une idée fort deſavantageuſe de Concini, Maréchal d'Ancre, dont tout le monde ſçait la fin malheureuſe. Il *étoit*, dit l'Auteur, *honnête homme & liberal, à ce que j'ai ouï dire à des gens de ce tems-là.* Sur quoi l'Editeur remarque dans une Note, que ſa mémoire ne fut renduë odieuſe, que pour juſtifier la maniere dont on l'avoit traité. Cependant Concini avoit voulu perdre le Prince de Condé, les Ducs de Bellegarde & d'Eſpernon. Tous enſemble avec les Ducs de Guiſe, de Mayenne & de Boüillon, conſpirerent contre ce Favori, qui n'avoit d'autre appui que la Reine Mere.

L'Auteur prétend que c'eſt au grand Guſtave Roi de Suede que la France fut, pour ainſi dire, redevable des grands Capitaines qu'elle eut dans le ſiecle paſſé. Le Vicomte de Turenne avoit appris l'art de la Guerre du Duc de Weimar,

un des Généraux de Gustave. Le Maréchal de Gassion, qui avoit aussi servi sous Gustave, contribua beaucoup à perfectionner le génie admirable, que le Prince de Condé avoit pour la Guerre. Voilà tout ce que je rapporterai de cet Ouvrage. L'Editeur dans ses Notes fixe l'époque de quelques évenemens, & éclaircit certaines choses, qui ne sont dites qu'en passant dans le Texte.

MADRIGAL ANGLOIS.

Bellinda, see from yonder flow'rs
The Bee flys Loader to its cell.
Can you perceire What it devours?
Are they Impaired in shew or smell?
So, When from yon i stole a kiss
Sweeter than their ambrosiam dew,
Why are you angry at mi bliss?
Vhat it at all imporerishd you?

» Voyez voler cette Abeille, char-
» gée du butin des fleurs: Remarquez-
» vous sur ces fleurs les moindres tra-
» ces de son larcin? N'ont-elles pas tou-
» jours le même éclat, la même odeur?
» Charmante Belinde, le baiser que
» j'ai cueilli sur vos lévres, ne doit pas
» vous fâcher: mon bonheur ne vous
» a rien coûté.

Le Public est informé du grand Ouvrage du P. du Halde Jesuite, au sujet de la Chine en 4. vol. *in folio*. A en juger par le *Prospectus* publié l'année derniere, on peut dire qu'il n'a rien encore paru sur cette matiere, qui approche de ce qu'on nous a promis. Que de recherches sçavantes, que d'observations curieuses, sur la religion, sur les mœurs, sur les usages & sur la Litterature des Chinois! On nous a annoncé une Histoire, & une description parfaite de la Chine, en sorte que ce vaste Pays avec ses dépendances, nous sera désormais aussi connu que l'Europe, dont il égale presque l'étenduë. Ce Livre contiendra une infinité de Cartes, qui donneront en détail la Chine entiere, une grande partie de la Tartarie soumise à l'Empereur de la Chine; le Tibet & la Corée, vastes pays, dont on n'avoit qu'une connoissance très-imparfaite. Plusieurs Jesuites de la Chine, depuis 1708. jusqu'en 1717. se sont occupez à lever le plan de ce grand Empire, par la méthode des Triangles, comme la plus précise pour déterminer la position des lieux; & le tout a été vérifié par la hauteur méridienne du Soleil, & par celle des

Grand Ouvrage du P. du Halde, au sujet de la Chine.

Etoiles polaires. Les Cartes, qui sont de M. d'Anville Geographe du Roi, sont d'une élégance & d'une justesse admirable.

On commence, dit-on, à mettre sous Presse cet important Ouvrage. L'Avis qui paroît nouvellement, nous apprend qu'on n'épargne rien pour la beauté de l'édition & des Gravûres ; que le papier est du grand Raisin, & qu'on a fait fondre exprès des Caracteres ; que la gravûre des Cartes, & des Figures, est des meilleurs Maîtres ; & qu'afin qu'il ne manque rien, on fera enluminer les Cartes générales. On ajoûte, à ce qu'on a publié jusqu'ici, qu'afin de faire connoître le goût des Chinois pour le Théâtre, cet Ouvrage contiendra la Traduction d'une de leurs Tragedies.

Remarques sur les Tribunaux souverains de l'Empire.

Il n'y a personne qui ne sçache qu'il y a en Allemagne un Tribunal Souverain, appellé la Chambre de Spire. Cette Chambre qui étoit au commencement ambulatoire, après diverses translations, fut enfin renduë sédentaire à Spire en 1530. par l'Empereur Charles V. Elle est aujourd'hui établie à Wetzlar. Elle a été longtems le seul Tribunal Souverain de l'Empire. Le

Conseil Aulique, qui partage aujourd'hui son autorité, ne fut d'abord institué que pour les Sujets particuliers de l'Empereur. Ces deux Chambres sont aujourd'hui égales, en ce que la prévention y a lieu, & lorsqu'une Cause est retenuë dans l'une, elle ne peut être portée à l'autre. Il y a néanmoins cette difference, que le Conseil Aulique cesse aussitôt que l'Empereur est mort, à moins qu'il ne soit expressément continué par les Vicaires de l'Empire, au nom desquels il rend alors ses Jugemens: La Chambre Imperiale au contraire est perpetuelle: Elle represente non seulement le Chef, mais encore tout le Corps de l'Empire, qui est toujours censé vivant. Il y a deux sortes de Loix, sur lesquelles on regle les Jugemens de l'Empire. Les unes sont générales & reglent toutes les parties de ce vaste Corps. Telles sont les Constitutions anciennes, & générales, la Bulle d'or; * la Pacification de

* L'Auteur de cette Bulle est l'Empereur Charles IV. en 1356. Elle est ainsi appelée, à cause de son Sceau d'or. Un Sceau s'appelloit autrefois *Bulla*. De là vient le nom de Bulles qu'on donne aux Constitutions des Papes.

Paſſaw, les Traitez de Weſtphalie, &c. Les autres ſont locales, & particulieres : Ce ſont celles qui ont été faites par Charlemagne & par Othon le Grand, dans la haute & baſſe Saxe, où elles ſont encore en uſage, ſous le nom *de Droit Saxon* ; & celles de l'Empereur Juſtinien, qui s'obſervent dans tous les lieux, où le Droit Saxon n'a pas lieu.

Heiſſ, dans ſon Hiſtoire de l'Empire, fait de grands efforts pour prouver qu'on peut donner le nom de Monarque à l'Empereur, & que le Gouvernement d'Allemagne eſt plus Monarchique que Républicain; & conclut que ſon autorité eſt égale du moins à celle des Rois d'Angleterre & de Pologne ; en quoi il me paroît qu'il ſe trompe. Les Electeurs ne regardent l'Empereur que comme le premier de ſes égaux : non ſeulement ils l'éliſent ; mais ils ont (à ce qu'ils prétendent) le droit de le dépoſer, comme ils ont fait à l'égard d'Adolphe de Naſſaw, de Henri IV. & de Venceſlas. L'Empereur n'eſt donc un grand Prince, que par la grandeur & la puiſſance de la Republique, dont il eſt le Chef. L'Empereur, dit Puſendorf, eſt quelque

chose de plus qu'un simple Directeur; mais les Princes d'Allemagne sont aussi beaucoup plus que des Sujets, ou des Citoyens considerables.

Sous Charlemagne, la domination des François étoit si bien établie, qu'on donnoit alors à l'Allemagne le nom de *France Orientale*, suivant Othon de Frisingue, *Liv. 6. C.* 11. Elle conserva assez longtems ce nom, après même que la Couronne Imperiale eut cessé d'être unie à celle de France. On trouve en plusieurs endroits Loüis le Germanique, & Henri l'Oiseleur nommez *Rois des François* Orientaux. V. les Annales de Fulde *ad ann.* 350. François Orientaux.

Tout le monde connoît *la Géometrie Pratique* de M. Clermont, Ouvrage qui a eu jusqu'ici un grand cours. On a jugé à propos d'en donner une troisiéme édition, corrigée, & augmentée, & on y a joint un autre Ouvrage du même Auteur, intitulé: *l'Arithmetique Pratique de l'Ingenieur & de l'Officier*. Ce Livre in 4°. est aujourd'hui de saison. L'Arithmetique militaire, &c.

Il est étonnant que nous n'ayons en France aucune Histoire de l'Isle de Corse. De là vient le peu de connoissance que nous avons des mœurs, & Remarques sur l'Histoire de Corse.

des usages de ses habitans : à peine même connoissons-nous son étenduë. Peu de personnes ont lû Giovanni, della Grossa, Antonio Monteggiani, Marc-Antonio Ceccaldi, & Anton-Piero Philippini, Historiens Corses, qui sont les seuls qui ont écrit l'Histoire de ce Pays. Elle a environ cent soixante milles d'Italie en longueur, & soixante-dix en largeur. Il y a dans cette Isle beaucoup de bois & de montagnes; ce qui n'empêche pas qu'il n'y croisse beaucoup de bled & de vin. Il ne s'y trouve point de loups, non plus qu'en Angleterre. La Langue Corse est un mélange de Grec, d'Italien, & de François. Les Peuples y sont fort ignorans & fort paresseux. Le vol est très-commun parmi eux, & les faux Témoins n'y sont pas rares : Ils sont féroces, extrêmement vindicatifs, & superstitieux à l'excès. On dit même que l'ancienne coutume des Payens de consulter les entrailles des animaux, se conserve encore parmi eux.

La Religion Chrétienne fleurit néanmoins dans ce Pays, où il y a cinq Evêques & beaucoup de Curez, de Prêtres & de Moines. Les Genois, depuis longtems Souverains de cette Isle, leurs envoyent tous les deux ans un

Gouverneur. Douze Corſes naturels fixent chaque année le prix des denrées. La Nation envoye chaque année un certain nombre de Députez à Genes, dont deux ſont chargez de l'Adminiſtration générale, & ont ſous eux douze Syndics. Lorſque le Gouverneur ſort de Charge, la République de Genes envoye dans l'Iſle deux Sénateurs, pour examiner quelle a été ſa conduite.

L'Iſle de Corſe fut d'abord ſoumiſe aux Etruſques, depuis aux Carthaginois, & enſuite aux Romains. Les Maures s'en étant emparez y établirent le Mahometiſme. Sous le regne de Charlemagne, elle fut envahie par des Barons Romains de la Maiſon Colonne. Dans la ſuite, les Papes, les Piſans, les Rois d'Arragon, & les Rois de France, s'en emparerent tour à tour. Le Traité de Cambrai en aſſûra enfin la poſſeſſion aux Genois, qui en avoient acheté pluſieurs parties. Tant de Princes, qui ſe ſont diſputez la Souveraineté de cette Iſle, y ont fait naître beaucoup d'évenemens. Les Colonnes ceſſerent de la gouverner en qualité de Comtes vers le milieu du quinziéme ſiecle; les Fregoſes de Genes leur ſuc-

cederent, & eurent pour Successeurs la Maison della Rocca, celle da Leca, les Ornano, Héritiers de la Maison da Leca, & enfin le fameux San-Pietro, qui vers le milieu du seiziéme siecle épousa la derniere Héritiere de la Maison d'Ornano.

San-Pietro s'attacha à la France, à laquelle il rendit de grands services sous le regne de Henri II. Il s'étoit proposé de chasser, par le moyen des François, les Turcs & les Genois de l'Isle de Corse. Il n'y a point de maux qu'il ne fit à ces derniers. Il n'omit rien en France, à Alger, à Constantinople, pour leur susciter des ennemis. Il remporta sur eux plusieurs victoires, & périt en 1567. les armes à la main en défendant sa patrie.

Le Président de Thou rapporte un trait horrible de ce fameux Capitaine. Pendant son séjour à Constantinople, Vannina d'Ornano, sa femme, étoit à Marseille, où il l'avoit confiée à la garde d'un de ses amis; les Genois engagerent Vannina à venir demeurer à Genes, persuadez que San-Pietro, qui l'aimoit tendrement, leur accorderoit tout pour recouvrer son Epouse. Vannina, flattée par les promesses des Ge-

nois, envoya à Genes la plus grande partie de ses meubles, & partit elle-même secretement pour se rendre en cette Ville. Mais l'ami de San-Pietro ayant été averti de sa fuite, s'embarqua aussitôt, la poursuivit, la reprit, & la conduisit à Aix en Provence. San-Pietro informé de cette nouvelle, à Alger où il étoit alors, s'embarqua aussitôt & se rendit à Aix. L'ayant conduite à Marseille, il lui dit le chapeau bas, en lui témoignant le profond respect qu'il avoit pour sa haute naissance, qu'elle avoit commis un crime qui méritoit la mort. Vannina, pour toute grace, pria son Mari de la lui donner lui-même. San-Pietro lui ôta une de ses jarretieres, avec laquelle il l'étrangla.

Alphonse d'Ornano, son fils, servit en France, où il épousa Marguerite de Frassan, & mérita le Bâton de Maréchal sous Henri IV.

Tout le monde sçait la révolte des Corses en 1729. & les Nouvelles publiques nous ont appris ce qu'ils ont fait durant cette Guerre, & de quelle maniere l'Empereur a fourni des secours aux Genois pour leur aider à soumettre ces Insulaires. On assûre que cette affaire a coûté à la République

plus de trente millions. On sçait aussi qu'elle n'est pas encore finie.

Le R. P. Gresset Jesuite, Professeur de Réthorique à Roüen, vient de publier une *Ode au Roi, sur la Guerre présente.* * Ne pouvant ici la rapporter toute entiere, nous nous contenterons d'en citer quelques Strophes.

STROPHE VIII.

Tel qu'après l'éclipse légere
De son Empire étincelant
Du sein de l'ombre passagere
L'Astre du jour sort plus brillant;
Tel vers les régions de l'Ourse
STANISLAS reprenant sa course,
Eclate enfin dans tout son jour:
Nos cœurs s'envolent à sa suite,
Et jusqu'aux Chars errans du Scythe
Porte la voix de notre amour.

STROPHE XVI.

Je vois Villars; c'est la Victoire.
Il fut Héros, il l'est encor.
Un nouveau trait s'offre à l'Histoire,
Un Achille dans un Nestor;
Sûr de remettre l'Aigle en fuite,
Fait à vaincre, il mene à sa suite

* *Imprimée à Roüen chez Richard Lallemand.*

Les Amours devenus Guerriers ;
Et les Ris, en casques de roses,
Dans son second Printemps écloses,
Portent sa Foudre & ses Lauriers.

STROPHES XIX. & XX.

Amans des Vers, ô que de Fêtes
Vous promettent ces jours heureux !
De nos renaissantes conquêtes
Renaîtront nos sons généreux :
Reprenons ces nobles Guitares,
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le Héros de l'Univers ;
Fleurissez, Guirlandes arides,
Toujours les siecles des Alcides
Furent les siecles des beaux Vers.

GRAND ROI, sur ce brillant modele,
Dissipe le sommeil des Arts ;
Ranime leur burin fidele ;
Par lui vivent les Césars ;
Connoît-on ces Rois insensibles,
Dont les Trônes inaccessibles
Furent fermez aux doctes voix ?
Ils n'avoient point fait de Virgiles,
La mort plongea leurs noms stériles
Dans la populace des Rois.

Temple des Muses. Tout le monde connoît le *Temple des Muses* de l'Abbé de Marolles. C'est un Ouvrage que les amateurs de la Gravûre ont toujours recherché. Car pour les Sçavans, ils n'ont jamais fait beaucoup de cas de ce Livre. Voici une nouvelle édition qu'on vient d'en faire en Hollande avec beaucoup de changemens. On a retouché les anciennes Figures, & on en a retranché plusieurs médiocres, à la place desquelles on en a mis de la main de feu Bernard Picard. On l'a de plus orné d'Explications plus étenduës que celles de l'Abbé de Marolles; avec de sçavantes Remarques. Le Livre est intitulé : *Tableaux du Temple des Muses tirez du Cabinet de M. Favereau Conseiller du Roi en la Cour des Aydes, & gravez en taille-douce par les meilleurs Maîtres de son tems, pour representer les Vices & les Vertus sur les plus illustres Fables de l'Antiquité : Avec les Descriptions, Remarques & Annotations composées par M. Michel de Marolles Abbé de Villeloin.*



LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XXVI.

Multos castra juvant, & lituo tubæ
Permixtus sonitus, bellaque matribus
Detestata.

Plusieurs aiment la guerre, le bruit des Trompettes, & des clairons, & les combats, que les meres déteſtent. Horat. Od. l. 1.



N définit avec raiſon la Guerre, un differend entre les Souverains, qui ne ſe peut terminer par la Juſtice, & qu'on eſt obligé de vuider par la force. C'eſt ce qui établit la ſuperiorité d'une Nation belliqueuſe ſur une

Réflexions ſur la néceſſité des Guerres.

autre qui l'eſt moins. Le differend ſe terminera toujours à ſon avantage. Un Auteur moderne a prétendu avoir trouvé le moyen de prévenir toutes les guerres, par l'érection d'un Sénat politique. Avant de former ce projet, dont l'idée eſt d'ailleurs très-loüable, il a fallu commencer par ſuppoſer pour membres de ce Tribunal, des hommes d'une vertu incorruptible, & incapables d'être ébranlez par aucune vûë humaine; des hommes tout à la fois infiniment vertueux, & infiniment éclairez; des Dieux, non des hommes. Je ne parle point des autres difficultez. Ce Tribunal, comme il eſt aiſé de le ſentir, ſeroit ſuperieur à tous les Potentats les plus grands. Or quel eſt le Souverain qui voudroit s'y ſoumettre, & perdre la prérogative de ne dépendre que de Dieu ſeul? Le plus grand Roi n'auroit pas plus de puiſſance pour faire executer ſes volontez, que le plus petit Prince. S'il avoit tort, & s'il n'avoit pas aſſez d'équité & de moderation pour ſe rendre juſtice lui-même, comment voudroit-on que ce Prince puiſſant ſe ſoumît au Jugement de quelques Particuliers? Les moyens que l'Auteur a imaginez pour remedier

à cet inconvenient sont absolument impratiquables ; parce que moyennant certains avantages, que le Potentat qui auroit perdu son Procez offriroit à quelqu'autre Puissance, il sçauroit bien la mettre dans ses interêts, & braver ainsi les efforts de tous les autres Potentats.

Il faut conclure que la Guerre est un mal sans remede, & qu'il est des circonstances où l'on ne peut s'en garantir. L'homme est tellement constitué, que la societé civile même exige quelquefois la Guerre, pour joüir ensuite du bonheur de la Paix.

Parallele des Gens de Guerre & des Gens de Robe.

Doit-on s'étonner après cela, que la Profession la plus distinguée & la plus brillante, soit celle des Gens de guerre ? Ce sont eux qui décident les grandes affaires. Les Magistrats, qui composent les plus augustes Tribunaux, ne jugent, pour ainsi dire, que des bagatelles, en comparaison. Car qu'est-ce que les differends des Particuliers au prix de ceux qui s'élevent entre les Souverains ? Comment dira-t-on après cela, *cedant Arma Togæ* ?

Mais d'un autre côté, cet homme de guerre, dont le bras est en un certain sens l'Arbitre des querelles des

Princes, eſt ſoumis à toutes les Loix de ſon Pays , & par conſéquent au Magiſtrat, qui en eſt le dépoſitaire. S'il a un differend à vuider pour ſes interêts particuliers , c'eſt un homme foible & ſans armes, qui a beſoin d'un défenſeur. Sans ce ſecours , dont il ne peut ſe paſſer , il eſt battu, culbuté , percé de coups , par des hommes deſarmez, ou plutôt, qui n'ont que la juſtice pour armes. En ce ſens on peut dire , *cedant Arma Togæ.* C'eſt ainſi que tous les hommes ont tour à tour des avantages les uns ſur les autres.

La Guerre étant au nombre des beſoins de l'homme, il en a fait un Art , & un Art des plus nobles. C'eſt à ceux qui s'y diſtinguent , qu'appartient la ſuperiorité de la gloire ſur la terre. La gloire que procure la ſageſſe , la ſcience, le bel eſprit , l'éloquence , approche-t-elle de celle d'un Général qui a gagné pluſieurs Batailles ! J'avouë néanmoins que dans le Métier des Lettres, il y a quelque choſe qui en tient un peu; c'eſt la gloire d'un Ecrivain Polemique, qui confond & terraſſe ſes Adverſaires, qui écraſe les mauvais Auteurs accreditez , & met leurs Ouvrages en poudre : mais les

ennemis vindicatifs, que ces fortes de victoires lui attirent, le font souvent repentir de ses triomphes.

Il ne m'appartient pas de donner de moi-même cette gloire au belliqueux Adversaire du Chevalier Folard, le Vegece de notre siecle. On a vû dans la Feüille précédente le précis de la premiere *Lettre*. L'Auteur prétend dans la seconde, que M. Folard s'est fort trompé, lorsqu'il a prétendu que la Cavalerie étoit presqu'inutile à la guerre. *L'Infanterie*, ce sont les paroles du Chevalier Folard, ***pourroit fort bien se passer de la Cavalerie, & n'aller pas moins son train.*** Cela est bien contraire à ce que dit le fameux Montecuculi: » Que l'experience lui avoit » appris que lorsque les aîles de la Cavalerie sont rompuës, l'Infanterie » est aisément enveloppée, & n'a plus » le moyen & le cœur de se défendre; » qu'ainsi ayant perdu courage, elle » met bas les armes, & demande quar- » tier.

Seconde Lettre contre le Chevalier Folard.

La Cavalerie, dit le Censeur, est absolument nécessaire pour les marches, pour les campemens, pour les partis, pour les convois, & pour les combats. Si l'on est vainqueur, sans

Cavalerie on ne peut pourfuivre l'ennemi : fi l'on eft vaincu, la Cavalerie ennemie achevera la déroute. D'ailleurs une Armée fans Cavalerie eft aifément enveloppée en rafe campagne, fe trouvant hors d'état de faire par tout une égale défenfe.

Les forces naturelles de la Cavalerie confiftent dans la pefanteur & l'impetuofité de fon choc, & dans la célérité de fes mouvemens. Celles de l'Infanterie confiftent dans fes armes & dans la fermeté qu'elle acquiert par fes évolutions. La Cavalerie par fes mouvemens peut toujours attaquer l'Infanterie, & la rompre, pour peu qu'elle faffe quelque fauffe démarche. Au contraire l'Infanterie ne peut jamais joindre la Cavalerie, à moins que celle-ci ne le veüille; ni lui faire aucun mal, quand même elle feroit en defordre, pourvû qu'elle foit à la diftance de trois cens pas; or il lui eft très-aifé de s'y mettre. Ainfi la Cavalerie peut efperer de battre l'Infanterie; au lieu que l'Infanterie ne peut jamais fe flatter de battre la Cavalerie, à moins qu'elle ne foit aidée de la Cavalerie même.

De cette force fuperieure de la Cavalerie, il s'enfuit qu'elle ne doit point

être séparée de l'Infanterie, comme il se pratique mal à propos dans les combats, selon l'Auteur. La Cavalerie est d'ordinaire partagée, & jettée sur les aîles, & l'Infanterie est placée au centre. Or si l'une des deux aîles de la Cavalerie est attaquée par la Cavalerie ennemie, & vient à plier, alors la bataille est nécessairement perduë, parce que l'ennemi ne manquera pas de faire couler des Escadrons par derriere, pour aller donner sur l'autre aîle, & prendra en même tems l'Infanterie en flanc. Par conséquent c'est principalement de la Cavalerie, que le succez d'une bataille en rase campagne dépend. Voilà ce que l'Anteur fait voir fort au long contre le Chevalier Folard. Il en conclut, qu'il faut mêler les deux armes, c'est-à-dire, l'Infanterie & la Cavalerie, en sorte que l'Infanterie jettée sur les aîles soutienne la Cavalerie, en tirant sur les Escadrons ennemis; & que la Cavalerie à son tour soutienne l'Infanterie, en empêchant la Cavalerie ennemie de l'attaquer en flanc. On trouve sur tout cela, ainsi que plusieurs autres points militaires, de très-curieuses observations, ausquelles je renvoye les Enfans de Mars.

Ceux d'Apollon feront fans doute bien aifes que je parle d'autre chofe, & que je rapporte ici une jolie Piece de Vers Anglois.

TO A LADY
Sitting before her Glafs.

I.

So fmooth and clear the Fountain was
In Which his Face Narciffus *fpy'd,*
When gazing in that liquid Glaff,
He for himfelf defpair'd and dy'd:
Nor , Chloris, *can yon fafer fee*
Your own perfections here , than he!

II.

The Lark before the Mirror plays,
Wich fome deceitfut Swain has fet;
Pleas'd with her felf she fondly ftays
To die deluded in the Net:
Love *May fuch Frauds for you prepare,*
Your felf the Captive, and the Snare.

III.

But , Chloris , *whilft you there review*
Thofe Graces opening in their Bloom,
Think how Difeafe and Age purfue ,
Your riper Glories to confume:
Then fighing you will vish your Glafs
Cou'd shew to Chloris *what she was.*

IV.

Let pride no more give nature law,
But free the Youth your Power enslaves:
Her Form, like yours, bright Cynthias *saw*
Reflected on the Chrystal Waves,
Yet priz'd not all her Charms above
The Pleasure of Endymion's Love.

V.

No longer let your Glass supply
Too just an Emblem of your Breast;
Where oft to my deluded Eye
Love's Image has appear'd imprest;
But play'd so lightly on your Mind,
It left no Lasting Print behind.

A UNE DEMOISELLE assise devant son Miroir.

LE jeune Narcisse, en voyant son Image dans l'eau pure d'une Fontaine, fut épris de ses propres charmes, & mourut d'amour. Cloris, êtes-vous plus en sûreté? Votre beauté pourroit bien vous procurer le même sort.

L'Aloüette, qui aime à badiner devant un Miroir qu'on lui présente, & qui s'y regarde avec complaisance, tombe dans le piege que l'Oiseleur lui a tendu. L'Amour vous en dresse un

pareil. Mais il veut que vous ſoyez ſa captive, pour lui ſervir enſuite de piege.

Lorſque vous contemplez ces graces naiſſantes, & ces brillans attraits, qui ne font que d'éclore, ſongez que le tems les fera un jour diſparoître. Alors vous ſoupirerez, en voyant dans votre Miroir une autre Cloris.

Que l'orguëil ceſſe de maîtriſer la Nature. Laiſſez agir l'inſtinct de la jeuneſſe. La chaſte Diane, qui étoit auſſi belle que vous, après s'être regardée ſouvent dans les eaux des Fontaines, préféra le plaiſir d'être aimée d'Endymion à celui que lui donnoit la vûë de ſes charmes.

Juſqu'à quand voulez-vous que votre Cœur reſſemble à votre Miroir ? Mes yeux ont cru quelquefois appercevoir de l'amour dans votre cœur. Ce n'étoit qu'une image paſſagere, dont il n'eſt reſté aucune empreinte.

Si le Verre pourroit être filé.

Un Auteur moderne, célebre par ſes heureuſes découvertes dans les Arts, s'eſt imaginé, que puiſqu'on pouvoit mettre en œuvre les toiles d'Araignée, & en former des ouvrages, il ne ſeroit pas impoſſible de rendre le Verre duc-

tile, & de trouver les moyens d'en allonger les filets, comme on fait par rapport à l'argent; en sorte que nous pourrions avoir du Taffetas de Verre. Il ne s'agiroit pour cela que de faire passer le Verre par la filiere. Mais malheureusement le Verre n'est ductile que par le moyen du feu, & dans sa fusion. Dès que les parties du feu ont abandonné le corps du Verre, sa ductilité l'abandonne aussitôt, & il revient à sa fragilité naturelle. Les parties du Verre sont droites, & simplement collées, pour ainsi dire, les unes contre les autres; elles ne sont point unies par des crochets, comme les parties des autres corps, & surtout des métaux, lesquelles s'allongent, & ne peuvent être séparées que par un grand effort. Toute matiere cassante a la modification de ses parties à peu près comme celles du Verre; c'est-à-dire, que ses parties sont comme des especes d'aiguilles. Ce que le Verre, le Cristal, & la Glace ont de particulier, est qu'ils ont leurs pores disposez en ligne droite; ce qui cause leur diaphanité. Il ne faut donc qu'une simple connoissance de la nature du Verre, pour être convaincu que ce corps ne peut jamais

être ni ductile ni malleable. Cela est démontré pour le moindre Physicien.

La fabrique du Verre est très-ancienne, & il en est parlé dans l'Ecriture. Il n'étoit en usage dans les premiers tems que pour les Vases qui servoient à boire. On ne l'employoit point aux fenêtres, qui n'étoient bouchées que par des jalousies durant l'été, & par du papier ou de la toile durant l'hyver. On commença à mettre le Verre à cet usage quelque tems après le regne de Tibere; mais ce n'étoient que les grands Seigneurs qui avoient leurs fenêtres vitrées: cela passoit même pour une espece de luxe. Les Allemans, peuple industrieux par rapport aux commoditez de la vie, sont les premiers qui ayent établi & multiplié chez eux les Verreries à Vîtres, (qu'on appelle grosses Verreries.) Ce sont eux qui ont rendu commun & mis à la mode dans toute l'Europe l'usage des Vîtres. Ce n'est, à ce qu'on croit, que dans le treiziéme siecle que les François commencerent à s'en servir. Alors on accorda des privileges aux Maîtres des Verreries à Vîtres.

Comme d'ailleurs cette fabrique rendoit beaucoup, les Gentilshommes, qui en s'adonnant à cet Art ne déro-

geoient point, ne firent point difficulté de s'y consacrer dans le dessein de s'enrichir. Les privileges des Maîtres de Verreries sont très-anciens. L'Empereur Theodose les exempte des Charges publiques, & cette exemption leur fut confirmée par tous les Souverains, qui, des débris de l'Empire Romain, composerent dans la suite diverses Monarchies. Au reste ces privileges ne regardoient que les grosses Verreries, à cause des dépenses extraordinaires qu'exigeoient ces sortes d'entreprises. On voulut pour cette raison n'accorder ces privileges qu'à des Nobles.

Ce fut dans la Normandie que commencerent en France les premiers établissemens pour la grosse Verrerie. Les Ducs de Normandie en donnerent le privilege exclusif à perpetuité à certaines familles Nobles. Ces familles subsistent encore aujourd'hui : leur nom est Brossart, Caqueray, Vaillant & Bongard. Les Rois d'Angleterre, & ensuite les Rois de France, Ducs de Normandie, les ont toujours maintenus dans leur droit. Lorsque nos Rois ont voulu établir de grosses Verreries dans d'autres Provinces du Royaume, les Entrepreneurs de ces

que cette Hiſtoire. Quoiqu'il en ſoit ; celle de *Gabrini*, qui vient de paroître, conſole un peu le Public. Nous en parlerons dans la ſuite.

On débite en Hollande une nouvelle édition du *Telemaque*, in folio & in 4°. enrichie de vingt-quatre grandes tailles-douces, deſſinées & gravées par de très-habiles Maîtres de Hollande & de Paris, & d'un Frontiſpice du deſſein de feu B. Picart le Romain. On y trouve, outre le Portrait de l'Auteur, des Vignettes & des Culs de lampe, à la tête & à la fin de chaque Livre.

Voici encore un nouveau Livre : *Les mille & une heure, Contes Peruviens*, 2. vol. Ce ſont de ces Livres frivoles faits pour amuſer certaines perſonnes oiſives, qui n'ont ni aſſez de lumieres, ni aſſez d'eſprit, pour goûter d'autres Livres plus ſolides. Il eſt un peu fâcheux de ne voir en ce tems-ci éclore que des Ouvrages de cette eſpece, qui ne font pas grand honneur à notre Nation. Il ſeroit aiſé de dire la véritable raiſon, pour laquelle, dans un ſiecle ſi éclairé & ſi ami des Lettres, les bons Auteurs, & les bons Livres, ſont ſi rares. Plût à Dieu qu'il me fût

aussi facile de faire appliquer le remede, que de l'indiquer. Il est bien à craindre que la paresse, l'oisiveté, l'éloignement du sérieux, & le goût du frivole, ne nous plongent dans l'ignorance totale, & ne nous fassent ressembler à quelques-uns de nos voisins, chez qui les Lettres sont entierement éteintes.

Idée du hazard.

Il a paru l'année derniere à Paris un petit *Traité sur la Fortune*, où il y a des réflexions fort sensées, mais où il me paroît que l'Auteur n'a point touché le point essentiel, c'est-à-dire, la vraye définition de ce qu'on appelle *hazard*. On voit tous les jours dans le monde, dit-il, des personnes dire sérieusement, que si la fortune n'est favorable, on ne vient à bout de rien ; qu'un tel Général est habile, mais qu'il n'est pas heureux ; qu'un autre ne l'emporte sur lui, que parce qu'il a plus de bonheur. Ces expressions prises dans un sens litteral, ont, selon l'Auteur, quelque chose de si peu sensé, que l'on a peine à croire que des gens raisonnables puissent s'en servir.

Il est cerrain qu'on attribuë à la Fortune beaucoup d'évenemens qui dépendent réellement de la bonne ou

mauvaiſe conduite des hommes. Mais en même tems on ne peut diſconvenir, qu'il nous arrive ſouvent des choſes qui ne dépendent aucunement de nous. Or quand ces choſes nous ſont avantageuſes, on dit avec raiſon que nous ſommes heureux ; & ſi c'eſt le contraire, que nous ſommes malheureux. Un Soldat eſt tué dans un combat d'un coup de canon ; eſt-ce ſa faute ? L'Auteur peut-il prétendre, que cet évenement a dépendu d'autre choſe que du hazard ? S'il n'a eu en vûë que de faire voir, que le hazard n'eſt point un être réel, & que ce qu'on appelle Fortune n'eſt pas une Déeſſe qui préſide aux actions de la vie, il me ſemble que cela ne valoit pas la peine de faire un *Traité*. Car qui eſt-ce qui ignore que rien n'arrive dans le monde, que ſuivant un ordre établi dans la nature, & ſuivant les regles du mouvement ?

Mais cela ſuppoſé, quelle idée devons-nous avoir de la fortune & du hazard ? Quand nous diſons qu'une telle choſe eſt arrivée par hazard ; qu'un tel homme a réüſſi par bonheur, ou que tel autre a eu du malheur, nous ſçavons bien que nous ne diſons point une impertinence. Les ſages

s'expriment sur cela comme le peuple. La difference qu'il y a, est que le peuple n'a point une idée claire de ce qu'il appelle *bonheur* & *malheur*, & qu'il est souvent à ce sujet un peu superstitieux. 1°. Il appelle souvent bonheur ou malheur, tout ce qui est avantageux ou contraire, quoiqu'il connoisse distinctement la cause physique ou morale de ces effets. 2°. Il suppose presque toujours une espece de fatalité dans les choses de la vie, ce qui est une pure chimere. 3°. Il juge de l'avenir par le passé; & il se figure qu'un homme qui a été malheureux jusqu'alors, est malheureux de sa narure, & le sera toujours. Il va même jusqu'à s'imaginer que cet homme malheureux est capable de porter malheur aux autres. Par ce même principe, il attribuë du bonheur ou du malheur à des êtres inanimez, à certains signes, à certains jours, &c. & c'est en cela qu'est la superstition.

Les sages, qui ont une idée juste de ce qu'on appelle fortune & hazard, rejettent ces opinions vulgaires. Il ne s'agit donc que de définir clairement ce qu'il faut entendre par ces deux termes. La fortune ou le hazard est la

cause inconnuë, & dépourvûë d'intelligence, d'un évenement qu'on n'a pû prévoir. Voilà à quoi se réduit cette puissance aveugle, qui gouverne le monde; cette fatalité, cette destinée : termes vagues & pompeux, qu'on a si souvent à la bouche. Mais pourquoi, dira-t-on, cet homme est-il toujours heureux, & cet autre toujours malheureux ? Pourquoi y a-t-il des jours, & quelquefois des semaines & des mois, ou le malheur nous poursuit au jeu avec tant de constance & d'opiniâtreté ? Quelquefois c'est tout le contraire. Il y a donc des tems & des hommes, ausquels le malheur est attaché; & ce malheur n'est point une cause naturelle. Il semble qu'un Génie partial se déclare tantôt en notre faveur, & tantôt contre nous. Si c'étoit une cause purement physique, n'y auroit-il pas plus d'égalité ? Tel est le fondement de l'erreur populaire, qui a autrefois érigé la Fortune en Déesse, & de cet usage, qui fait qu'encore aujourd'hui nous la personifions dans les Ouvrages d'éloquence & de Poësie, & même dans le stile historique.

Pour répondre à l'objection qu'on vient de voir, il suffit de se rappeller

la définition du hazard. C'est une cause inconnuë ; par conséquent elle ne dépend point de nous. L'effet de cette cause nous est connu , mais nous ne l'avons pû prévoir. Cette cause est dépourvûë d'intelligence, comme on l'a dit. C'est ce qui fait la bizarrerie du Hazard. Si le bonheur ou le malheur étoient également distribuez , on en pourroit inferer qu'ils seroient produits par quelque cause seconde, doüée d'intelligence.

Vous me direz , le beau tems , la pluye , le vent, sont donc des effets du hazard : car ils sont les effets imprévûs d'une cause inconnuë , & dépourvûë d'intelligence. Je répons , que quoiqu'il n'arrive rien dans le monde que par un ordre général de la Providence, on peut dire néanmoins à la rigueur, que tout ce qui n'est pas réglé & déterminé , comme le cours des Astres, l'ordre des Saisons, &c. est hazard. C'est en vertu des regles du mouvement, & de la combinaison de quelques causes physiques qu'on ne connoît point, qu'il fait aujourd'hui beau tems, ou mauvais tems : n'est-ce pas la même chose au jeu ? Tout ce qui s'y passe , n'est-ce pas selon les regles du

mouvement, & par des combinaiſons de cauſes naturelles ?

Sévérité de l'Emp. Charles V.

On regarde ordinairement comme un trait de férocité le jugement ſevere des Dictateurs Manlius & Papyrius. Or il y a dans l'Hiſtoire moderne l'exemple d'une pareille ſévérité, de la part de l'Empereur Charles V. Comme ce trait eſt peu connu, je ne ferai point difficulté de le rapporter ici, tel que je l'ai lû dans l'Hiſtoire du Duc d'Albe. Dans le tems de la Guerre de Charles V. contre les Proteſtans d'Allemagne, un Allemand de l'Armée Proteſtante, d'une taille, & d'une vigueur extraordinaire, s'avançoit tous les jours entre les deux Camps, armé d'une Hallebarde, & défioit au combat le plus brave des Imperiaux. Charles V. fit défenſe à tous les ſiens d'accepter le défi, dans la crainte apparemment, que ſi quelqu'un de ſes Soldats avoit le deſſous, les autres n'en tiraſſent un mauvais augure pour le ſuccès de la guerre. Cependant, comme ce fanfaron ne ceſſoit point de renouveller ſon défi & ſes injures, un ſimple Fantaſſin Eſpagnol, nommé Tomayo, ne pouvant les ſupporter, prit une hallebarde, paſſa le retranchement, & attaqua

ſi heureuſement le nouveau Goliath, que l'ayant renverſé d'un coup à la gorge, il n'eut pas de peine enſuite à lui couper la tête avec ſa propre épée. Il la porta toute ſanglante aux pieds de l'Empereur, & lui demanda pardon d'avoir contrevenu à ſes ordres. On fut bien étonné que ce Prince, ſans nul égard pour ſa valeur, & n'enviſageant que les mauvais effets que ſa deſobéïſſance pourroit produire, le condamna à être paſſé par les Armes. Tous les Officiers, les Princes Etrangers qui étoient dans l'Armée, le Légat même, s'employerent inutilement pour obtenir ſa grace. Ce généreux Soldat fut le ſeul qui dédaigna de la demander. Lorſque ſa Sentence eut été prononcée, il marcha de bonne grace au ſupplice : il montroit ſeulement à ſes Compagnons la tête de ſon Ennemi, qu'il tenoit encore dans ſes mains. On lui bandoit déja les yeux, lorſque les Eſpagnols, qui étoient au nombre de neuf mille dans le Camp, abandonnerent leurs poſtes, & courant ſéditieuſement vers l'Empereur, le menacerent des dernieres extremitez s'il ne pardonnoit à un ſi brave homme. Charles vit bien qu'il falloit ceder, & il s'y prit aſſez adroitement. « On a raiſon, dit-

» il, de se soulever contre moi, puis-
» que j'ai manqué moi-même à la dis-
» cipline militaire, en reprenant une
» autorité que j'ai confiée au Duc
» d'Albe, lorsque je l'ai nommé Géné-
» ral de mon Armée. C'est à lui à dis-
» poser souverainement de la vie &
» de la mort de ses Soldats, & je re-
» connois que je n'en ai plus le droit,
» puisque je me le suis ôté. « Le Duc qui entendit parfaitement ce que cela signifioit, se hâta d'envoyer le pardon à Tomayo.

On lit dans l'Histoire de Malthe, de M. l'Abbé de Vertot, un trait encore plus remarquable, qui a beaucoup de rapport à celui-ci ; mais comme ce Livre est entre les mains de tout le monde, j'y renvoye le Lecteur. Il y verra un Chevalier desobéir au Grand-Maître, pour délivrer l'Isle d'un Dragon, qui y faisoit de terribles ravages, & combattre ce monstre avec un courage digne d'admiration, & une adresse surprenante. Pour récompense le Chevalier est d'abord dégradé ; mais après qu'on eut satisfait à ce qu'exigeoit la discipline militaire, il est comblé d'honneurs, comme le Liberateur de l'Isle.



LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XXVII.

Nova bella moventes
Ad pœnam pulchrâ pro libertate vocabit.

Il condamnera aux supplices les séditieux, pour l'interêt de la liberté publique. Virg. Æneïd. 6.



SI les Livres remplis de faits singuliers, & de traits surprenans, sont dignes de l'attention du Public, on peut dire que de tous les Livres nouveaux il n'y en a aucun qui mérite plus d'être lû que l'Ouvrage du P. du Cerceau, intitulé : *Conjuration de Nicolas Gabrini de Rienzi.* Ce Livre, qui paroît de-

puis quelque tems, offre aux yeux du Lecteur les révolutions les plus extraordinaires, & les plus interessantes. Gabrini, homme de la lie du peuple, né dans un quartier de Rome appellé la Riole, est le Héros dont il s'agit. Il racheta d'abord la bassesse de sa naissance par une grande ardeur pour les Lettres, preuve de l'élévation de son esprit, & de la noblesse de son ame. Il étonna ses Maîtres par la rapidité de ses progrès, comme il étonna depuis le monde entier par le succès de ses hautes entreprises. Cependant, si l'on en croit l'Auteur, dans le portrait qu'il trace d'abord de cet homme admirable, Gabrini n'avoit *qu'une montre de sagesse & de gravité, & il lui échappoit souvent des traits qui le faisoient passer pour un fou. Sa fierté dégénéroit en extravagance pitoyable. Sa pieté n'étoit qu'une hypocrisie folle.... Il n'avoit pas l'esprit de distinguer des applaudissemens railleurs d'avec de vrais éloges.*

Assûrément ce portait n'est pas avantageux, & ne prévient pas en faveur du Héros. Cependant je vois un homme de la plus basse extraction faire la loi aux Colonnes, aux Ursins, au Pape même. Je le vois s'élever au-dessus des

Rois , qui briguent en quelque ſorte ſon amitié ; en un mot , je vois un homme ſage , éclairé , judicieux , d'un courage & d'une préſence d'eſprit admirables.

Son goût pour les antiquitez fut la baze de ſa haute fortune. En déchiffrant les anciennes Inſcriptions , & en conſiderant les Statuës antiques, il s'écrioit ſouvent, en préſence de la populace Romaine : Quels traits héroïques ! Où ſont maintenant ces Héros de la liberté , ces Peres de la Patrie , ces Vainqueurs du monde ? Le peuple prévenu en ſa faveur commença à le regarder comme un homme d'un génie ſuperieur , & d'une vertu éminente ; & qui plus eſt , comme un homme inſpiré. On s'accoutuma à voir en lui le futur reſtaurateur de la grandeur & de la liberté Romaine.

Devenu maître de l'eſprit du peuple , il s'empare du Capitole , prend le nom de Tribun , & ſous ce Titre , qui rappelloit au Peuple Romain ſon ancienne autorité , il réprime la Nobleſſe, purge la Ville & le Territoire de Rome des brigans qui l'infeſtoient , & il ôte par-là aux Grands les reſſources qu'ils trouvoient dans ces brigans , qui

payoient la protection qu'on leur accordoit. Bientôt la sûreté & la confiance furent rétablies : on n'entendit plus parler de ces desordres & de ces vices affreux, qui depuis longtems deshonoroient la Capitale du monde Chrétien. La haute Noblesse, sans rien perdre de sa grandeur légitime, perdit l'autorité tyrannique qu'elle avoit usurpée : le Peuple charmé du recouvrement de ses droits, en devint plus vertueux, & même plus docile. Au lieu de ces vols, de ces brigandages, & de ces massacres, qu'on voyoit arriver chaque jour, on vit regner la tranquillité, la sûreté, & l'abondance. Seroit-il possible qu'un si admirable changement eût été l'ouvrage d'*un extravagant & d'un fou* ? Cela prouve assez bien la vérité de ce que dit l'Abbé de S. Réal, dans son *Discours sur l'usage de l'Histoire* ; que la bizarrerie & la folie sont le plus souvent la cause des actions les plus éclatantes.

Après avoir établi sa domination dans toute l'Italie, & y avoir fait regner la crainte de son nom, la justice & la paix, il entreprit de faire sentir sa puissance au reste de l'Europe. Il osa citer à son Tribunal Loüis de Ba-

viere & Charles de Luxembourg, qui se disputoient l'Empire. André Roi de Hongrie & Jeanne Reine de Naples se soûmirent à son Jugement. Gabrini ébloüi de sa gloire, & enflé de sa puissance, commença alors à s'élever contre le Pape, dont jusques-là il avoit feint de révérer la suprême autorité. Cette conduite jointe à celle qu'il avoit tenuë à l'égard des Colonnes, indisposa le Peuple Romain. Sans se mettre en peine de ce changement, il se fait armer Chevalier publiquement, & couronner de sept couronnes. Bientôt contraint de fuïr, il se réfugie à la Cour de l'Empereur Charles, dont il se disoit le parent. Ensuite sans craindre la colere du Pontife, il va se remettre entre ses mains, & vient à bout de le gagner par son éloquence. Après quelques années de prison, le Pape le rétablit dans sa premiere autorité. Les Romains le reçoivent avec des acclamations de joye; & à son arrivée couvrent de leurs vêtemens le chemin par où il passe. Mais bientôt cet amour du peuple se réfroidit. Il est attaqué par ses ennemis; on l'abandonne, on le trahit; il inspire d'abord du respect à ses assassins; enfin,

il eſt livré au peuple furieux, qui le met en pieces. On peut dire que ce morceau d'hiſtoire eſt auſſi curieux qu'il étoit peu connu. Le P. Brumoi Editeur de cet Ouvrage, partage avec le P. du Cerceau la reconnoiſſance de la République des Lettres.

Traduction Françoiſe du *Paſtor Fido.*

Il a paru depuis quelque tems un Ouvrage excellent, auquel le Public, devenu malheureuſement froid & indifferent ſur la plûpart des genres de litterature, ne fait peut-être pas tout l'accuëil que, ſelon moi, il mérite. C'eſt la traduction en Proſe du *Paſtor fido*, de Guarini, avec le Texte vis-à-vis. Le Traducteur, qui ne ſe nomme point, m'eſt inconnu; ainſi je ne prétends point le flatter, ſi je dis que ſa Traduction eſt non ſeulement au-deſſus de toutes les Traductions qui ont paru juſqu'ici de cette Paſtorale, mais encore au-deſſus des Traductions françoiſes de quelque Poëte Italien que ce ſoit. Un langage pur & élégant, un ſtile vif & touchant, n'y prennent rien ſur la fidelité & l'exactitude. Cependant cette Traduction n'eſt qu'en Proſe. Que n'avons-nous les autres Poëtes célebres d'Italie traduits d'une auſſi bonne main!

J'ai parlé dans la derniere Feüille de l'idée juste qu'on doit se former de ce qu'on appelle *hazard*, & j'ai combattu les idées grossieres du peuple sur cet article. Il vient de me tomber entre les mains un Livre nouveau (*a*), où l'Auteur ne fait point difficulté d'attribuer à des Génies, le bonheur & le malheur qui arrivent. » Un homme, dit-il, sera toujours malheureux, & tout succedera à un autre ; » *ce qui semble ne pouvoir provenir que* » *des Génies*. Ce sont ses termes. A ce sujet il prodigue l'érudition au sujet des Génies. Cet Ouvrage est néanmoins intitulé, *Lettres Philosophiques*. C'est sur le pied de Philosophe qu'il débite encore une infinité de faits sur la Magie, & sur le retour des Ames des Morts ; & qu'il donne ces faits pour si constans, qu'il y auroit, selon lui, de la témérité à les révoquer en doute. Lettres Philosophiques.

On me fit voir ces jours passez la Lettre d'un Anglois qui fait son séjour à Hambourg. Soit que cette Lettre soit réelle, ou supposée, elle se Le Patriote.

(*a*) Lettres philosophiques, sérieuses, critiques & amusantes. A Paris chez Saugrain, 1733. 2. vol. in 12.

trouve dans un petit Ouvrage écrit en Allemand, dont durant plusieurs années il a paru une feüille toutes les semaines, imprimée à Hambourg, où il s'en vendoit chaque fois cinq ou six mille Exemplaires, sans compter la réimpression dans d'autres Villes d'Allemagne. Nos Ouvrages les plus estimez sont-ils ainsi achetez en France! Quelle froideur en comparaison! A Londres dix mille Exemplaires d'un bon Livre se débitent fort bien en un mois. Voilà des preuves sensibles de la difference du goût des Nations pour la Litterature. Un Livre dont il se vend quatre cent Exemplaires fait grand bruit à Paris. L'Ouvrage périodique dont il s'agit est intitulé *le Patriote*, ou *le bon Citoyen*; il étoit composé par une Societé d'Hommes d'esprit, qui s'assembloient, non pour s'entretenir de Nouvelles, ou de choses frivoles, mais pour se faire part les uns aux autres de leurs agréables & utiles idées, & les communiquer ensuite au Public. Il semble que le but de cet Ouvrage étoit principalement de corriger les Habitans de Hambourg de la vanité & du luxe, qui conviennent si peu à des Négocians, & qui

les conduisent tôt ou tard *ad solvendas Tabulas*. La multitude des Carosses qui roulent à Hambourg, les dépenses excessives qui se font dans l'interieur des maisons, les festins trop fréquens, le desir immoderé de gagner trop, funeste aux Commerçans, les grands airs des Garçons de Boutique, dans une Ville où le Commerce tient le premier rang, & où les Marchands donnent ridiculement dans le faste, &c. Voilà sur quoi roule la morale ingenieuse de cet Ouvrage.

Pour revenir à la Lettre de l'Anglois, je vais en rapporter quelques traits. » La plûpart des Négocians de » cette Ville, dit-il, qui sont en grand » nombre, ont de l'esprit & sont rai- » sonnables. C'est à eux que la Ville » est redevable de son état florissant. » Ce sont eux qui procurent en abon- » dance à cette Ville tout ce que les » Pays les plus éloignez produisent » d'utile & d'agréable. Un Poëte a » fait sur ce sujet de fort beaux Vers. » Heureux Citoyens, dit-il, vous pos- » sedez dans la Bourgogne & dans la » Champagne une infinité de Vigno- » bles : les Raisins n'y mûrissent que » pour vous. C'est pour vous que le

Lettre d'un Anglois demeurant à Hambourg.

» Portugal a des Forêts d'Orangers
» tandis que les Portugais eux-mêmes
» ne joüissent que de leur ombrage &
» de leur odeur. C'est pour vous en-
» core que de nombreux Troupeaux
» paissent dans les Prairies Britanni-
» ques, couverts d'une laine fine, de-
» stinée à vous revêtir. Le Sucre, le
» Tabac, le Cacao, le Caffé, &c. ne
» croissent que pour votre usage dans
» les Campagnes de l'Amerique & de
» l'Asie.

» Les Femmes, continuë-t-il, sont
» ici très-belles pour la plûpart; on
» ne voit point parmi elles de ces teints
» jaunâtres & verdâtres, si ordinaires
» aux Angloises, surtout aux femmes
» de Londres; ce qu'on attribuë à l'air
» marin joint à la fumée du charbon.
» Les Femmes de ce pays-ci ont cou-
» tume de se couvrir la tête d'une am-
» ple Coëffe de taffetas noir, sous la-
» quelle leurs yeux brillent, comme
» les Etoiles dans une nuit obscure.
» Une jeune fille proprement habillée
» a coutume de les suivre dans les ruës
» de la Ville. Les femmes mariées sont
» douces, franches & d'une humeur
» agréable, quand elles se portent bien.
» Mais quelques-unes sont sujettes à

» une maladie fâcheuſe, qui commen-
» ce par une émotion dans tous les
» membres. Leurs veines s'enflent :
» leurs yeux s'allument : elles pâliſ-
» ſent, elles rougiſſent ; & dans leur
» agitation elles paroiſſent prêtes à dé-
» chirer tous ceux qui les approchent.
» Une raillerie, une porcelaine caſ-
» ſée, une abſence de leurs maris pen-
» dant la nuit, cela met une femme
» en danger de la vie..... On a ici
» de grands égards pour les Nourri-
» ces, & on les paye bien. Auſſi y a-
» t-il en cette Ville quatre ou cinq
» mille Fontaines, qui ſans ceſſe jet-
» tent du lait, & ne tariſſent jamais.
» Une femme eſt-elle prête de ſon
» terme ? Auſſitôt la Maîtreſſe d'un
» Bureau de Lait ſe préſente avec cinq
» ou ſix verres remplis d'une liqueur,
» dont elle a chez elle autant de ſour-
» ces.

L'Anglois après avoir parlé des vieux Vins du Rhin, de cinquante & même de cent feüilles, que l'on conſerve à Hambourg dans des Foudres énormes, fait enſuite la deſcription des Poëles en uſage dans cette Ville. Il arrive quelquefois, dit-il, qu'un Thermometre fort juſte, placé dans des

appartemens où il y a de ces Poëles, marque *Chaleur excessive*, tandis que les ruës sont couvertes de neige & de glace; en sorte qu'il n'y a qu'un simple chassis entre l'hyver & l'été.

Histoire des Conquêtes des Portugais dans les Indes.

Il paroît depuis quelque tems un Livre en deux volumes in 4°. imprimé à Paris chez Rollin fils, intitulé: *Histoire des Conquêtes des Portugais dans les Indes*, par le P. Laffiteau de la Compagnie de Jesus. Cet Auteur est frere de M. l'Evêque de Cisteron, & est connu dans la République des Lettres par un autre Ouvrage qu'il a donné au Public il y a quelques années, sous le titre de *Mœurs des Sauvages Ameriquains.* Les matieres traitées dans le nouvel Ouvrage du P. Laffiteau font partie de l'Histoire de Portugal.

Les PP. Jésuites, qui, depuis un certain nombre d'années, ont publié avec succès plusieurs Histoires (*b*), viennent de donner au Public *les Révo-*

(*b*) Histoire Romaine, Histoire du Peuple de Dieu. Histoire de l'Eglise Gallicane. Histoire de Saint Domingue. Histoire du Fanatisme. Histoire de la derniere Révolution de Perse. Histoire de Gabrini Rienzi. Histoire de la Chine par le Pere du H. sous presse, &c.

lutions d'Espagne, ébauchées par le célebre P. d'Orleans, & achevées par les PP. Roüillé & Brumoy de la même Compagnie. La réputation du Pere d'Orleans, qui écrivoit avec soin, est un heureux préjugé en faveur du Livre qui vient de paroître. L'idée qu'on a des deux autres Auteurs ne l'affoiblit point.

Usage de boire à la santé.

D'où vient cet usage, qui regne chez toutes les Nations d'Europe, de boire à table à la santé les uns des autres? Il me paroîtroit bien plus raisonnable de boire à sa propre santé. Car c'est pour sa propre santé que l'on est supposé boire, & non pour celle d'autrui. Cet usage est néanmoins très-ancien. On bûvoit autrefois en l'honneur des Dieux & des demi Dieux, surtout en l'honneur de Jupiter *Sospitator*, & en l'honneur d'une autre Déesse appellée Hygie, c'est-à-dire, la Déesse de la Santé. Les Coupes que l'on vuidoit en l'honneur de cette Déesse, s'appelloient *Pocula salutaria*, ou *Pocula bonæ Valetudinis*.

Les Anciens ne bûvoient pas seulement en l'honneur des Dieux, ils bûvoient encore en l'honneur des Empereurs, de leurs propres Amis, & de

leurs Maîtresses. Les Grecs se saluoient avant de boire, & se disoient l'un à l'autre : ou *Portez-vous bien* : ou *Vivez* : ou *Je vous saluë : ô Convives* ou *Je bois en l'honneur d'un tel*, ou *en l'honneur de la Victoire remportée par tel Capitaine*. Les Romains disoient, *Propino tibi salutem*, ou *Benè te*, ou *Dii tibi dent quæ velis*, ou *Benè amicam*, ou *Benè me*. Cette derniere formule étoit la plus raisonnable, puisqu'ils bûvoient ainsi à leur propre santé.

Les Chrétiens bûvoient autrefois en l'honneur des Anges, des Apôtres, des Martyrs. Un Historien assûre, qu'anciennement les peuples grossiers d'Ecosse n'élisoient leurs Evêques, qu'après les avoir éprouvez sur cet article. On leur présentoit le grand Verre de saint Magnus. Lorsqu'ils le bûvoient tout d'une haleine, le peuple transporté de joye battoit des mains, & ne doutoit pas que son épiscopat ne fût heureux.

On prétendit que saint Martin avoit apparu à Olaüs, pour lui faire sçavoir qu'il vouloit qu'on bût aussi en son honneur. On but dans la suite à saint Nicolas, & à tant d'autres Saints, que cette dévotion devenant une source

d'yvrognerie, Charlemagne fut obligé de la défendre par une Loi qu'on lit dans ses Capitulaires. Du tems des Vaudois, les Inquisiteurs, pour s'assûrer de la foi d'un Chrétien suspect, lui disoient de *boire au nom de saint Martin.*

Les *Pocula charitatis* étoient les Bouteilles de Vin que les Ecclesiastiques avoient coutume de boire le jour de l'Anniversaire de leurs Amis & Bienfaicteurs. On appelloit cette cérémonie *charitas vini*, ou *consolatio vini.* Les Flamans fonderent un grand nombre nombre de ces *Charitez*, qui ont servi à enrichir les Abbayes. La superstition faisoit croire que les Morts prenoient plaisir à voir boire ainsi les Vivans; & on lit dans un Acte de l'Abbaye de Kedlinbourg en Allemagne, ces paroles à ce sujet: *Pleniùs inde recreantur Mortui.* On prétend aussi que des Moines Espagnols, pratiquant un jour cette cérémonie en l'honneur d'un de leurs Confreres qu'ils venoient d'enterrer, ils se mirent à chanter tous ensemble, après avoir bien bû: *Viva el Muerto*, Vive le Mort.

Voici ce qu'on me mande de Paris...
» La Tragedie d'*Adelaïde du Guesclin*,

*Lettre sur la Tragedie d'*Adelaide du Guesclin*.

» par M. de Voltaire, representée nou-
» vellement n'a pas eu un heureux suc-
» cès. On assûre que l'Auteur est de
» l'avis du Public. Après tout, il a
» été tant de fois applaudi, qu'il ne
» doit pas trouver mauvais, que ce Pu-
» blic, plein d'équité, lui refuse quel-
» quefois son suffrage. La Poësie du
» stile, qui, comme le prétend avec rai-
» son M. l'Abbé du Bos, est essentielle
» à tout Poëme, n'a point en cette
» occasion fait sur le Parterre tumul-
» tueux son impression ordinaire.

Malgré ce mauvais succès, je ne rabats rien de l'estime, que m'ont fait concevoir pour ce célebre Auteur tant d'autres Ouvrages marquez au bon coin. Qu'un Poëte qui n'a jamais fait toute sa vie que de mauvais Vers, vienne enfin à bout de réüssir dans quelque Piece, je ne dirai pas pour cela que c'est un bon Poëte; j'estimerai l'Ouvrage en particulier; mais je continuërai de faire peu de cas de l'Auteur en général. Par la même raison, si un excellent Ecrivain, souvent couronné de la main du Public, & goûté de tous les Connoisseurs, a le malheur d'enfanter une mauvaise Piece, je la condamnerai hautement: mais mon mé-

pris pour l'Ouvrage ne s'étendra point jusqu'à l'Auteur, que je continuërai toujours d'estimer. *Perthar̃ite* ne m'empêche point d'adorer Corneille, ni *Régulus* de mépriser Pradon.

Ce n'est pas que dans un autre sens, un Auteur estimé du Public, ne puisse dans la suite devenir l'objet de ses mépris: mais c'est qu'alors le goût du Public changera; c'est-à-dire, qu'il se perfectionnera, ou peut-être se corrompra. Car je suis bien éloigné de croire, comme un de nos Ecrivains, que *le Jugement que le Public a prononcé ne se rétracte plus*. Si on l'en croit, *la réputation des Poëtes modernes que nous admirons, augmentera en vieillissant.* Comment l'Auteur de cet axiome expliquera-t-il la chute de Ronsard, & de tant d'autres Auteurs admirez de leur tems? Cette opinion de M. l'Abbé du Bos est une suite d'un de ses paradoxes, qui ne me paroît pas plus vrai; qui est que le sentiment du Public, & non la discussion des Connoisseurs, est la regle du jugement qu'on doit porter des Ouvrages d'esprit. C'est, ce me semble, supposer que le Public est toujours éclairé, que son goût est sûr en tout tems, & que le caprice ou l'igno-

rance n'ont jamais eu aucune part à ses décisions. Le Public a longtems admiré Ronsard. Que répondre à cet exemple ?

Portrait de Philippe II.

Je trouve dans la Vie de Guillaume I. Prince d'Orange, qui a paru en Hollande il y a peu de tems, une vraye *Philippique* contre Philippe II. Roi d'Espagne. On est bien étonné de voir peint avec de pareilles couleurs un Prince, que l'on regarde encore aujourd'hui comme un grand Roi. Les Espagnols ont vanté sa sagesse, sa pieté, sa justice & sa clémence. Cependant son regne n'a été, selon l'Auteur, qu'une suite continuelle de guerres sanglantes & injustes. Il dépeupla & ruina son Royaume, pour porter dans toute l'Europe le trouble & la désolation. Il épuisa toutes ses finances, pour assouvir son ambition; cependant rien ne put lui réüssir. Le Prince d'Orange avec cinq ou six mille hommes lui tailla en pieces plus de soixante mille hommes en differens combats. Il vit avant sa mort une partie des Peuples des Pays-Bas le traiter d'oppresseur, le déclarer déchu de la Souveraineté, & former une nouvelle République, dont il éprouva la redouta-

ble puiſſance ſur terre & ſur mer. Malgré ſes deſſeins chimeriques par rapport à la France, qu'il vouloit envahir pour ſa fille Iſabelle-Claire-Eugenie, il vit Henri IV. couronné Roi, & reconnu de tous les François, & fut réduit à lui demander la paix. Il perdit Tunis, & le Fort de la Goulette, que les Turcs lui enleverent. Sa Flotte nommée l'*Invincible*, deſtinée contre l'Angleterre, fut d'abord attaquée par les Anglois, enſuite diſperſée par la tempête. Cent quarante-trois Navires ſe trouverent réduits à cinquante-deux, & trente mille hommes à quinze mille.

Après avoir engagé ou aliené ſes revenus, & vendu toutes ſes pierreries, il ruina preſque tous les Négocions de l'Europe. Tel fut le fruit de la guerre de Flandre, de celle qu'il fit en France pour la Ligue, & de l'armement de ſa Flotte *invincible*. La guerre de Flandre ſeule lui coûta cinq cent ſoixante-quatre millions de ducats. Il eſt vrai qù'il conquit le Portugal; mais cette conquête ne peut relever ſa gloire: ce fut une uſurpation manifeſte, à laquelle la foibleſſe & la déſunion des Portugais les mit hors d'état de

s'oppofer. Il fe comporta fi mal après cette conquête, auffibien que fon fils Philippe III. qui fuivoit fes traces, qu'ils donnerent lieu à cette fameufe révolution qui mit en 1640. la Maifon de Bragance fur le Trône de Portugal.

Voilà donc à quoi fe réduifent les merveilles du regne de Philippe II. Les circonftances de fa mort furent affreufes. Il fe fentit tourmenté d'une diffenterie durant cinquante-trois jours; l'infection de fon corps devint infupportable; il mourut accablé de honte & de remords.

Tel eft le portrait que l'Auteur fait d'un des Héros de la Maifon d'Autriche.

Du Sublime.

Je ne vois rien fur quoi on répande plus d'idées confufes, que fur ce qu'on appelle fublime. Sans parler de ce que Longin & fon illuftre Traducteur ont écrit fur cette matiere, fi l'on en croit l'Auteur du nouveau *Traité du Sublime*, imprimé il y a quelque tems, « le » fublime eft un difcours d'un tour » extraordinaire, qui par les plus no- » bles images & les plus nobles fenti- » mens, dont il fait fentir toute la » nobleffe par ce tour même d'expref- » fion, éleve l'ame au-deffus de fes

» idées ordinaires de grandeur, & y » porte tout à coup avec admiration » ce qu'il y a de plus élevé dans la na- » ture, la ravit, & lui donne une » haute idée d'elle-même. » Voilà bien des paroles pour définir le Sublime. Ne seroit-il pas plus court de dire simplemeut, que le sublime est *un Discours qui frappe vivement par la grandeur de l'idée ou du sentiment qu'il exprime*? Je dis de *l'idée* ou du *sentiment*, parce qu'il y a un sublime-d'idée & un sublime de sentiment. *Toute la terre se tut devant Alexandre* : (a) *Il dit, & tout fut fait* : (b) *J'ai vû l'impie plus élevé que les cedres du Liban; j'ai repassé, & il n'étoit plus.* (c) Voilà un sublime d'idée ou d'image.

Destructeurs des Tyrans, vous qui n'avez
pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos vertus & nos
Loix.

Ce commencement de la Tragedie de Brutus par M. de V. me paroît un sublime de sentiment & d'idée tout à

(a) *In cujus conspectu terra siluit.*
(b) *Dixit, & facta sunt.*
(c) *Vidi impium exaltatum supra cedros Libani; transivi, & ecce non erat.*

la fois. Mais voici un ſublime de pur ſentiment.

Un ſcélérat propoſe à un homme de probité une mauvaiſe action ; & pour l'engager, il lui dit que perſonne ne le ſçaura : L'homme de probité lui répond : *Je le ſçaurai.* Tel eſt *le moi, moi, dis je, & c'eſt aſſez* de Medée, & le *qu'il mourût* du vieil Horace. De ce genre eſt encore ce mot de Titus ; *mes amis, j'ai perdu la journée.*

L'Auteur du nouveau *Traité* trouve du ſublime dans la penſée de cet Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui pour loüer Louis XIV. diſoit *a Sobra la Corona*, la Couronne eſt de trop en lui. J'avouë que je ne trouve ici qu'une expreſſion énergique, qu'une eſpece d'hyperbole. Ce n'eſt là ni un ſublime d'image, ni un ſublime de ſentiment. Car qu'on ne s'y méprenne pas. Une Figure hardie, une belle Métaphore, une Hyperbole ne forment pas le ſublime. Cela rend bien le ſtile ſublime; mais cela ne fait pas toujours ce qu'on appelle une penſée ſublime. Tout le Poëme du *Paradis perdu* eſt dans le ſtile ſublime. Ce ne ſont que figures nobles & grandes. Mais chaque penſée priſe en particulier, n'eſt pas toujours

aſſez grande, ni aſſez noble, & ne frappe pas aſſez vivement, pour mériter le nom de penſée ſublime, quoiqu'il y en ait beaucoup de cette eſpece, ainſi que dans l'Iliade, dans l'Eneïde, dans la Jeruſalem délivrée & dans la Henriade.

C'eſt vainement, à mon gré, que l'Auteur du *Traité* met de la difference entre le *Grand* & le *Sublime*. S'il ne s'agit que du plus ou du moins, à la bonne heure. Mais alors il n'appartiendra qu'au caprice & au goût d'en faire la difference. M. Sylvain, Auteur de ce Traité, prétend plus : Il y trouve non ſeulement de la difference, mais même de l'*oppoſition*; c'eſt ce qui paroît un peu chimerique. Les exemples qu'il cite, loin de ſervir à appuyer ſon ſentiment, font voir au contraire, que par rapport à la difference du *Sublime* & du *Grand*, il ne s'agit que de l'emploi de deux mots, & que c'eſt au fond la même choſe.

Suivant la vraye définition du Sublime, il eſt clair que la Bruyere s'eſt trompé, lorſqu'il a prétendu que tout Ouvrage, qui étoit parfait en ſon eſpece, étoit ſublime. C'eſt que cet Auteur entendoit par ce terme, ce que ni

Longin, ni Defpreaux, ni les autres Rhéteurs, n'ont point entendu. Il ne s'agit que de convenir de la définition. Si tout Ouvrage accompli eft fublime, alors on aura raifon de dire dans ce fens, que telle Fable, telle Eglogue, telle Epître, telle Epigramme eft fublime.

Ce n'eft, felon moi, qu'improprement qu'on peut dire de Démofthene & de Bourdalouë, que leurs Difcours font fublimes. Cependant fi la force du raifonnement, l'énergie & la beauté de l'élocution fuffifent pour mériter cette épithete, je la leur accorde ; mais à la rigueur je croi que ce n'eft pas la loüange propre, qui convient à ces deux célebres Orateurs. Je croi encore moins qu'on doit confondre le Sublime avec le Pathetique en général. Si on vouloit s'étendre davantage fur cet article du Sublime, il feroit aifé de difputer fur des mots : ce qui eft à mon gré la chofe la plus infupportable pour un efprit folide.



LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XXVIII.

Contentus paucis lectoribus.

Un petit nombre de Lecteurs me suffit. Horat. Serm.



N juge ordinairement du mérite d'un Livre par l'empressement de ceux qui l'achetent, & par le grand nombre de ceux qui le lisent. Cependant un Ouvrage sur des matieres, qui sont à la portée de peu de personnes, peut être excellent, sans être beaucoup lû. Tels sont les Ouvrages remplis d'une profonde érudition, ou qui traitent des plus hautes

Sciences. Ces sortes de Livres ne sont pas aujourd'hui la fortune des Libraires.

Il est d'autres Livres estimables, que tout le monde peut lire, & que néanmoins peu de personnes lisent ; parce qu'il faut autant d'attention que de goût & de discernement, pour y prendre quelque plaisir. Je puis mettre dans ce rang les Poëmes Didactiques. Je suis persuadé que le meilleur Poëme en François sur l'*Agriculture*, sur les *Glaces*, sur les *Porcelaines*, seroit peu lû ; parce qu'il faudroit une grande attention de la part des Lecteurs, pour pouvoir devenir sensibles aux beautez de ces sortes de Poëmes, dont le mérite essentiel consisteroit dans les descriptions. D'ailleurs les Poëmes Didactiques sont peu interessans.

Je porterois ce jugement des deux Poëmes de la *Musique* & de la *Chasse*, qui viennent de paroître, si l'Auteur n'y avoit pas employé beaucoup d'art pour en bannir la sécheresse, & pour rendre les matieres agréables & amusantes, par des fictions ingenieuses. Ce qui y plaît surtout est une grande clarté dans le détail des choses. Ceux qui sçavent la *Musique*, & qui connoissent

les Instrumens, auroient de la peine à s'exprimer en prose avec plus de justesse & de précision. Si la vûë d'une grande difficulté surmontée heureusement est pour l'esprit une source de plaisir, le Poëme dont il s'agit, indépendamment de ses autres agrémens, doit plaire par ce seul endroit.

Le Poëme sur la Musique, intitulé *Apollon*, est divisé en quatre Chants. Il s'agit dans le premier de la formation de la voix, de la maniere dont elle est reçûë dans l'oreille, & des principaux élémens de la Musique, enseignée par Apollon sous la figure du Berger d'Admete, aux Bergers des bords de l'Amphrise. Ce premier Chant, qui est peut-être le moins agréable, est celui qui a dû coûter le plus à l'Auteur. Poëme sur la Musique

Dans le second Chant, Minerve paroît jalouse de voir qu'Apollon ait usurpé sur elle la gloire d'instruire les hommes. Pour surpasser Apollon, qui ne leur a appris qu'à chanter, elle veut leur apprendre à faire chanter des Etres inanimez : Aussitôt elle prend un Roseau, dont elle tire des sons mélodieux; mais par malheur ayant apperçu dans une Fontaine, qui étoit vis-à-vis d'elle,

la grimace que cet exercice lui faisoit faire,

Elle en rougit de honte, & quittant le rivage,
Abandonne aux Mortels le fruit de son Ouvrage.

Pan apperçoit l'Instrument formé par Minerve, qui est une vraye Flûte à bec.

Le canal, qui le perce, également concave,
Sous l'empire des mains y tient le Son esclave;
Sa tête s'extenuë, en courbe finissant;
L'autre bout évasé s'ouvre en s'arrondissant.
Sept trous, dans un long ordre arrangez par mesure,
Divisent de ce Corps l'harmonique figure:
Le premier plus ouvert, des autres détaché,
Rend tout l'air qu'il reçoit, & n'est jamais bouché.
A ce tendre Roseau le Dieu de l'Arcadie
Applique tout d'un coup une levre hardie;
. . . . Déja ses doigts légers,
Ou levez, ou baissez, forment des sons divers;
De l'échelle à loisir il sonde l'étenduë,
Dans le cahos des sons vainement confonduë, &c.

Comme Minerve avoit paru jalouse de la gloire d'Apollon, Apollon est ici jaloux à son tour de celle du Dieu des Forêts. Aussitôt l'é-

mulation le porte à inventer la Lyre ou le Violon.

Deux Tables de ce bois qu'a refondu sa main,
Répondent l'une à l'autre, & leur mesure égale
A la vûë offriroit l'image d'une ovale,
Si le trait transversal de deux Ceintres rentrans,
De son juste milieu ne recourboit les flancs.
Un support à l'entour regne, & suit leur figure,
Les lie étroitement d'une forte soudure,
Et de trois corps distincts ne forme plus qu'un corps :
Par un double sentier l'air s'échappe au-dehors ;
Sur la superficie il se fait une route,
Et chaque Table exprès en arcade se voûte,
Pour lui servir d'Hospice, & du sonore accent,
Etablir dans son sein le principe naissant.

. . . .

Quatre nerfs, que Latone elle-même a filez,
Inégaux en grosseur, par dégré redoublez,
Se roulent sur leurs clefs, dociles à s'étendre,
Et prompts à se prêter au son qu'ils doivent rendre.

L'Amour survient, & charmé des sons qu'Apollon tire de ce nouvel Instrument, il le prie de lui apprendre à en joüer comme lui. Apol-

lon le lui refuse, & lui témoigne du mépris.

La Lyre, répond-il, n'est point faite à
l'usage
D'un Dieu qui des Humains énerve le courage;
Elle ne doit servir qu'à chanter les Héros
Vainqueurs de la molesse, ennemis du repos,
Dont les noms sont gravez au Temple de Mémoire,
Ou qu'à chanter des Dieux les bienfaits & la gloire.
Il dit; L'Amour se taît, & se rend attentif;
Mais c'est pour se venger. Avec un œil furtif
Il observe les tons, la suite des cadences,
Les modes transposez, les fausses dissonances:
Mysteres jusqu'alors des Mortels ignorez;
Ses perfides desseins ne sont point pénétrez.

Dans le troisiéme Chant, l'Amour bien instruit va trouver Pan. Il lui fait part du genre Cromatique qu'il a inventé, & lui dit:

Les sons d'un pas égal ne doivent point marcher,
Trop d'uniformité cesse enfin de toucher.
Le sentier rebattu de l'échelle ordinaire
Ne sçauroit inspirer qu'un stile plagiaire,
Où s'épuisent le goût, le sentiment, & l'Art.

L'Amour invente encore le genre

Enharmonique, qui consiste en tons transposez, & que les Anciens appelloient le mode Lydien.

C'est ainsi que l'Amour au sein de la Lydie,
Porte dans tous les cœurs le trouble & l'incendie.

Tout aime, tout soupire, en tout âge, en tout tems :
Les jeunes Cœurs plutôt entrent dans leur printems ;
Et l'on voit, dans les jours de la saison glacée,
Sous les rides renaître une flamme insensée.
Sparte * seule fidele à ses austéres Loix,
Du dangereux Amour écoute moins la voix.

Pour remedier à ce dangereux abus de la Musique, Pallas, de concert avec Apollon, invente la Trompette. Les Mortels, charmez de cet Instrument guerrier, abandonnent la molesse, & ne respirent plus que les travaux de Mars. Les trois filles d'Archelöus (les Syrenes) sont les seules qui osent encore vanter les amoureux Concerts.

Dans le quatriéme Chant, les Syrenes sont punies par Minerve, & changées en Monstres. Apollon a pitié de

* Les Lacedemoniens avoient banni de leur République le Mode Cromatique, comme trop mou & trop effeminé.

leur sort, & leur rend la voix ; mais voici ce qu'il leur prescrit :

Chantez du chaste Hymen les douceurs légitimes,
Ne rendez point vos Chants complices de ses crimes :
Que formé des liens d'un amour vertueux,
Il n'y présente point de feux incestueux;
Fuyez avec horreur, sous d'indecentes *rimes*,
D'un amour effrené les honteuses maximes.

Apollon leur promet des divertissemens, de l'invention & de la composition de Circé.

. . . . Sur l'émail de la Plaine liquide,
S'éleve tout à coup un spectacle splendide.

Ici est la description d'un véritable Opera : Ouverture, Prologue, Décorations, Machines, Symphonies, Chœurs, Récitatifs, Duo, Divertissemens. Le Poëte semble en cet endroit, avoir voulu peindre les fameuses Danseuses d'aujourd'hui.

Vous voyez une Nymphe unir à la justesse
De ses pas mesurez la grace & la finesse ;
Une autre avec vigueur s'élever dans les airs,
Pour y faire briller des battemens divers ;
De leurs bras balancez la contenance active
Donner à la cadence une expression vive.
On croiroit dans leurs pas assujettis au chant
Lire tout ce qu'exprime un langage charmant.

Nous parlerons dans la ſuite de l'Epître ſur la *Muſique*, & du *Poëme de la Chaſſe*.

On n'attribuë que trop ſouvent des Ouvrages anonymes à ceux qui n'en ſont point les vrais Auteurs. Si une perſonne a écrit dans un certain genre, & qu'un nouvel Ouvrage dans ce genre, ſans nom d'Auteur, faſſe quelque bruit dans le monde, on ne manque point de le lui imputer. En cela, le Public ſe trompe ſouvent. C'eſt bien pis, ſi c'eſt un Ouvrage critique; malheur à ceux qui ont fait des Livres de cette eſpece. Bayle inſera en 1685. dans ſa *République des Lettres*, une Critique de la Traduction Françoiſe de *l'Hiſtoire du Concile de Trente* de Fra-Paolo, compoſée par Amelot de la Houſſaye. Le Traducteur ne put ſouffrir la liberté qu'on s'étoit donnée de relever ſes bévûës. Il s'en prit à l'Abbé de Saint-Réal, qu'il accuſa d'être l'Auteur de la Critique, & qu'il accabla d'injures, quoiqu'il n'y eût aucune part. Après tout, il eſt pardonnable de donner carriere à ſes ſoupçons, ſurtout quand la choſe nous intereſſe; mais je ne crois pas qu'il ſoit ſenſé ni permis de former ſur cela un jugement certain,

Ouvrages anonymes fauſſement attribuez à des Auteurs.

& de s'abandonner tellemenr à ses conjectures, qu'on les prenne pour des preuves solides; & surtout qu'on s'en irrite jusqu'à devenir l'ennemi mortel d'un homme, qui, quand même il seroit coupable, comme on se le figure, mériteroit quelquefois plutôt des remercimens que des injures. Le ressentiment, si ordinaire aux Auteurs censurez avec le plus de moderation, fait bien voir qu'on n'est presque jamais Auteur sans un grand fond d'orgueïl, de vanité & d'amour-propre. D'un autre côté, les Critiques ne manquent aussi que trop fréquemment de politesse & d'égards; & il arrive quelquefois que leur censure est dictée par la haine & le ressentiment: Conduite indigne, & aussi condamnable que seroit celle d'un Magistrat, qui suivroit ses passions dans ses Jugemens. Car un Critique est un Juge, & le Public exige de lui une équité & une integrité parfaite.

Vie de Mahomet. Tout le monde connoît le Livre du C. de B. sur la vie de Mahomet, Ouvrage qui a fait plus de tort à la mémoire de l'Auteur qu'à la Religion Chrétienne, établie sur des principes inebranlables. La vie de *Mahomet traduite, & compilée de l'Alcoran, des Tra-*

ductions authentiques de la Sonna, & des meilleurs Auteurs Arabes par M. Gagnier, Professeur des Langues Orientales dans l'Université d'Oxford, est peut-être moins agréable pour le stile, & par-là moins au goût de certaines gens. Mais les personnes judicieuses préféreront toujours la justesse & la solidité de l'Ouvrage de M. Gagnier, qui n'avance rien que sur des preuves authentiques, tirées de l'Alcoran, & de ses Commentateurs, & qui ne s'appuye que sur les traditions Musulmanes, généralement reçûës par tous les Mahometans, & enfin sur tous les plus célebres Historiens en ce genre.

Il m'est tombé entre les mains ces jours-ci un Discours Latin imprimé il y a un peu plus d'un an à Leyde, & intitulé : *Pro Litteratoribus, & Grammaticis Oratio*. L'Auteur est M. Burman, ci-devant Recteur de l'Académie de Leyde, que ses doctes Commentaires sur plusieurs anciens Auteurs ont mis sur le pied d'un des plus grands Litterateurs qui ait paru : genre de mérite peu commun dans ce siecle-ci, & surtout en France, où il n'y a qu'un petit nombre de personnes, qui

Harangue de M. Burman.

ſe mettent en peine d'éclaircir dans les endroits obſcurs les Auteurs de l'antiquité. Il faut néanmoins convenir qu'il eſt bon que ce genre d'étude ne ſoit pas entierement négligé, & qu'on doit quelque eſtime à ceux qui veulent bien s'y conſacrer.

Quoiqu'il en ſoit, M. Burman prétend que les Théologiens & les Philoſophes ont de tout tems été ennemis des belles Lettres; les Poëtes furent d'abord dans la Grece les ſeuls Philoſophes; mais comme ils abuſerent de leurs talens, & qu'ils négligerent l'inſtruction des Peuples, il s'éleva des hommes qui s'aviſerent de débiter de la morale en proſe. Ils prirent le nom de Sages, ou de Philoſophes, & perſecuterent les Poëtes, comme inventeurs de fables abſurdes. Depuis l'établiſſement de la Religion Chrétienne, les Poëtes & toute ſorte de beaux Eſprits ſe virent en butte à la haine & au mépris des Philoſophes & des Théologiens, ſurtout des Scolaſtiques, dont la barbarie vint à bout d'étouffer la belle Litterature & le bon goût. Les belles Lettres ſe ſoutinrent néanmoins malgré eux; mais il fallut que ceux qui en faiſoient profeſſion, ſe contentaſſent

du dernier rang dans les Universitez. Les Théologiens y dominerent; les Médecins, qui n'étoient originairement, selon lui, que des Apothicaires ou des Chirurgiens, abandonnerent leurs boutiques obscures pour occuper des Chaires Académiques, & fiers de la protection des Grands & de leurs richesses, ils contraignirent les Muses indigentes à leur céder le pas. Les Jurisconsultes, qui prétendoient le disputer aux Théologiens, n'eurent garde de vouloir céder à ceux qui enseignoient les belles Lettres, & qu'ils traitoient de petits Grammairiens. C'est ainsi que *in inferiora subsellia detrusi Litteratores*, dit M. Burman.

Ce sont néanmoins ces hommes de Belles Lettres, selon notre Orateur, qui depuis ont changé la face du monde, parce qu'ils ont sçû se faire une réputation qui a éclipsé toutes les autres Facultez. Les Philosophes, indifferens sur les maux publics, s'amusoient à disputer sur des questions frivoles & ridicules. Les Scolastiques faisoient la même chose par rapport à la Théologie, & les Jurisconsultes ne rendoient pas de plus grands services à leur Patrie. Les hommes de belles

Lettres répandirent dans le Public des Ecrits également ſolides & agréables ſur les abus, fruits de l'ignorance, qui régnoit dans le monde. Recherches de l'Antiquité, Hiſtoires, Diſcours éloquens, Diſſertations élégantes, Satyres, Epigrammes; ce furent les armes de ces beaux Eſprits, appellez Grammairiens par les autres prétendus Sçavans. Tels furent Laurent Valle, Calderinus, Philelphe, Ange Politien, les deux Scaligers, Eraſme, Douſa, & tant d'autres, dont les noms vivront éternellement, à la honte des Scolaſtiques, des Juriſconſultes & des Médecins de leur tems, dont les noms ſont ignorez, & à qui la poſterité n'a qu'une médiocre obligation.

Mais hélas, depuis ce tems-là, le goût des belles Lettres eſt bien déchû, & c'eſt l'objet des gémiſſemens de M. Burman, qui par ce terme de *belles Lettres*, entend toujours les Lettres Latines. Il recherche la cauſe de cette déplorable décadence. Selon lui, ce ſont d'abord les mauvaiſes Traductions des Ecrits des Anciens; Traductions, qui ont avili leurs Ouvrages mal rendus en Langue vulgaire; s'il y en a eu quelques-unes de paſſables,

ces Copies ont fait croire aux hommes naturellement pareſſeux, qu'on pouvoit déſormais ſe paſſer des Originaux, comme s'il étoit poſſible de connoître Ciceron, (*a*) Salluſte, Virgile, Horace, par les Traductions qu'on en a faites.

M. Burman ſe déchaîne en cet endroit contre les François Ce ſont eux, ſelon lui, qui ont ruiné les belles Lettres par leurs Traductions infideles, par leurs mauvaiſes imitations des Anciens, par la témérité avec laquelle quelques-uns d'eux ont oſé les décrier, par le mepris qu'ils ont pour l'étude des Anciens, par leur ignorance honteuſe, par la folle eſtime qu'ils ont pour leur Langue, par le ſoin frivole qu'ils prennent de la cultiver & de l'embellir, & par la ſotte eſtime qu'ont les autres Peuples pour les ſottiſes Françoiſes qu'ils ſe plaiſent à imiter. (*b*) C'eſt ainſi que M. Bur-

(*a*) M. Burman a raiſon. Qui connoîtroit Racine, Boileau, la Fontaine, Rouſſeau, par des Traductions Latines? Qu'on les mette ſeulement en proſe Françoiſe, on ne les reconnoîtra plus. On veut néanmoins juger d'Homere, de Virgile & d'Horace, par les Traductions.

(b) *Inſanus ardor, & impetus vernaculas lin-*

man nous traite. Heureusement pour la France, toute l'Europe se trouve enveloppée dans ce reproche.

Nos Poëtes, selon lui, sont des Poëtes barbares & rampans; de grossiers Copistes, qui peuvent à peine par six Vers froids & languissans, rendre un seul Vers de Pindare. (a) M. Burman, grand ennemi de tout tems de notre Litterature, & qui dans un autre Ouvrage nous appelle *Gallulos*, (petits François;) M. Burman, dis-je, essaye de nous rabaisser, par ce qui sera à jamais la gloire de notre Nation. C'est, selon lui, Descartes & sa Philosophie, qui a anéanti le goût des belles Lettres en France & dans toute l'Europe. Il est vrai, & on ne peut en disconvenir, que le goût Philoso-

gnas poliendi, & in vertendis Græcis & Latinis scriptoribus infructuosa cura, & labor: Qui morbus & insania in primis Francos, & deinde, ut semper, alios populos ineptos sæpe nugarum Franciscarum imitatores invasit.

(a) *Ite vos indocti, & ridiculi Pindaricarum Odarum apud Francos obtrectatores. & cum illis inepti æmulatores & illiterati interpretes, striduli & humi repentes Poetrasti, qui ne sex quidem versibus, iisque languentibus & frigidis, unum Pindari complecti, verborumque ejus vim & pondera exprimere calletis.*

phique a fort diminué le goût Pedantesque, & que depuis qu'on a appris à penser, on s'est peu mis en peine d'entasser dans sa mémoire, tout ce qu'ont autrefois pensé bien ou mal les Grecs & les Latins. On n'a pas absolument négligé l'étude des Anciens, mais on a jugé à propos de se borner & de choisir. On a mieux aimé perfectionner son jugement & orner son esprit, que de surcharger sa mémoire sans aucun fruit, ou plutôt, que de se gâter l'esprit & le goût par des études, qui avant la naissance de la vraye Philosophie avoient répandu dans le monde une foule de préjugez & d'erreurs, & l'avoieut inondé d'un nombre infini de Livres inutiles & méprisables.

La Philosophie de Descartes, selon M. Burman, auroit entierement perdu les belles Lettres, si Grævius & Gronovius ne les avoient soutenuës par leurs doctes travaux. Tous les Litterateurs ne sont pas du mérite de ces deux Sçavans, & ce n'est pas des Hommes de cette espece que la nouvelle Philosophie a décreditez. Elle nous apprend au contraire à estimer leurs travaux, mais selon leur juste valeur. Le repro-

che que M. Burman fait aux Léxicographes eſt un peu mieux fondé que celui qu'il fait aux Carteſiens. Les Dictionnaires ont en effet formé un grand nombre de pareſſeux, & de demi Sçavans. Que ne pouvoit-il pas dire encore contre les Journaux Litteraires ? Selon ſes principes, il ne doit faire que peu de cas de ces Ouvrages, qui ornent l'eſprit des Lecteurs à ſi peu de frais.

Il eſt vrai que la France a aujourd'hui peu de ces Litterateurs : mais en récompenſe elle a des Sçavans, dont les idées ſont claires ; des Sçavans qui ont du jugement, de l'eſprit, & du goût ; des Sçavans qui ſçavent rapporter leurs études & leurs travaux à l'utilité publique ; des Sçavans qui peuvent conſtruire leurs penſées, & ſe faire lire lorſqu'ils écrivent ; des Sçavans qui ne ſe bornent pas à confronter des Editions, à en donner de nouvelles, inferieures à celles qui ont paru déja, & à reſtituer ſans jugement des Textes alterez ; des Sçavans enfin, qui après s'être nourris de la lecture des meilleurs Auteurs de l'Antiquité, ne font pas voir dans leurs Ecrits mal digerez, toute la groſſiereté des ſiecles barbares.

Quoique la Presse soit libre en Angleterre, on y a sévi contre le Livre impie du Sieur Voolston, Ministre Anglican, & Membre du College de Sidney, dépendant de l'Université de Cambridge : on a flêtri le Livre en punissant l'Auteur. Il a été mis en prison, & jugé à un Tribunal appellé le *Banc du Roi*, qui l'a déclaré atteint & convaincu de blasphême & d'impieté, & pour réparation l'a condamné à une amende de cent livres sterling, pour chaque Brochure, qu'il a publiée, par rapport à la matiere qu'il a osé traiter d'une maniere si téméraire & si odieuse; & de plus à donner caution de 2000. guinées, pour sa bonne conduite à l'avenir. Comme il lui est impossible de payer l'amende à laquelle il est condamné, & encore moins de trouver la caution qu'on éxige, pour son élargissement, il demeure toujours prisonnier. Peut-être que cet exemple contiendra à l'avenir ceux qui voudroient l'imiter.

Jugement rendu contre le Sieur Voolston.

Le Maréchal de Schomberg, Duc d'Albermale, que le Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre, avoit envoyé en Irlande contre le Roi Jacques II. son Beau-pere, y fut tué,

Epitaphe du Maréchal de Schomberg.

comme l'on ſçait, en 1690. au paſſage du Boyne, & fut inhumé dans l'Egliſe de S. Patrice de Dublin. Le célebre Docteur Swift, Doyen de cette Egliſe, a jugé à propos de faire graver cette Epitaphe ſur ſon Tombeau, avec une Satyre contre les Héritiers de ce Seigneur : Voici l'Epitaphe.

Hic infra
Situm eſt corpus
Frederici
Ducis de Schomberg
ad Bubindam
Occiſi
A.D. M. DCXC.

On lit enſuite ces paroles :

Decanus, & Capitulum maximopere etiam atque etiam petierunt, ut hæredes Ducis, in memoriam parentis, monumentum quantumvis exile erigi curarent. Sed poſt quam per epiſtolas, per amicos, diu ac ſæpe orando nihil profecere, hunc lapidem indignabundi poſuerunt ; ſaltem ut ſcias, Hoſpes, quantillâ in cellulâ tanti ductoris cineres, in opprobrium hæredum, deliteſcunt. Plus valuit virtutis fama apud alienos, quam ſanguinis proximitas apud ſuos. A.D. 1731.

C'eſt-à-dire : » Le Doyen & le
» Chapitre de cette Egliſe ont fait leur
» poſſible, pour engager les héritiers du
» Maréchal à lui ériger le moindre Mo-
» nument ; n'ayant pû y réüſſir ni par
» leurs lettres, ni par leurs amis, ils
» ont enfin mis avec indignation cette
» pierrè ſur ſon Tombeau ; Paſſant,
» apprens que les cendres de ce grand
» Capitaine, à la honte de ſes héri-
» tiers, ſont ici d'une maniere peu di-
» gne de lui. Les liens du ſang ont fait
» moins d'impreſſion ſur ſes parens,
» que l'idée de ſes vertus guerrieres ſur
» des étrangers.

Extrait d'une ſeconde Lettre, au ſujet d'*Adelaide du Gueſclin*.

.... » Monſieur de V. a pris ſoin
» de mettre à profit un intervalle de
» huit jours, qu'il a pris pour retou-
» cher ſa Tragedie. Quelle métamor-
» phoſe ! Cette Piece ſi mal reçûë
« d'abord eſt aujourd'hui applau-
» die. Pluſieurs défauts ont diſparu,
» & ont été remplacez par de vrayes
» beautez. Vous jugez bien néan-
» moins, que les vices dominans ont
» reſté. Vendôme & Nemours n'ont

» pas acquis de caractere, & l'interêt
» est à peu près tel qu'il étoit d'abord :
» mais les traits choquans ont été a-
» doucis , ou retouchez. Je n'ai ja-
» mais été plus convaincu que dans le
» Dramatique la beauté des Vers est
» capable de racheter les plus grands
» défauts : leçon pour nos Pradons,
» qui comptent pour rien les graces,
» l'élégance & la noblesse de la versi-
» fication.

Vers de Monsieur de Voltaire à Monsieur Sylva.

AU Temple d'Epidaure on offroit les images
Des Humains conservez, & guéris par les Dieux ;
Silva, qui de la mort est le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages :
Esculape nouveau, mes jours sont tes bienfaits,
Et tu vois ton ouvrage, en revoyant mes traits.

Fameuse Cloche.

Il y a dans une Ville d'Arragon, nommée Vililla, une fameuse Cloche, à laquelle le peuple attribuë une proprieté merveilleuse, qui est de sonner d'elle-même dans de certaines occa-

ſions, & d'annoncer d'avance les grands évenemens. Elle annonça ainſi, dit-on, la conquête de la Sicile ſur les François par Alphonſe V; la mort de Ferdinand Roi d'Arragon, de Charles V. & d'Anne d'Autriche femme de Philippe II. On ajoûte, que le même prodige arriva, lorſque le faux Sébaſtien Roi de Portugal parut ſur la fin du ſeiziéme ſiecle. Jérôme Surita, Hiſtorien d'Arragon, & Officier de l'Inquiſition, en parlant de cette Cloche, dit qu'on ne doit nier ni croire ce prodige; & qu'ayant entendu lui-même ſonner la Cloche de Vililla, il avoit eu la même penſée que Strabon avoit euë, en obſervant avec Ælius Gallus Gouverneur d'Egypte, la Statuë de Memnon, qui, frappée par les rayons du Soleil levant, rendoit, au rapport des gens du pays, un ſon harmonieux. Strabon aſſûre avoir entendu ces ſons; & ajoûte, qu'il ne ſçait point, s'ils partoient du corps de la Statuë, de la baze, ou des environs; mais que quoiqu'il ne pût en determiner la cauſe, il falloit juger qu'elle étoit naturelle, plutôt que de croire, que des pierres diſpoſées dans un certain ordre, étoient devenuës harmonieuſes.

Le fameux Ouvrage de M. Rollin ſur l'Hiſtoire ancienne, a été traduit en Anglois. On n'en a encore vû que le premier Volume, qui eſt écrit avec beaucoup de fidelité & d'élégance, & qui a beaucoup de cours en Angleterre. On attend la ſuite avec impatience. On aſſûre que le Traducteur eſt un Anglois, homme d'eſprit, demeurant actuellement à Paris.





LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XXIX.

Quod non dant proceres dabit histrio : Tu
Camerinos
Et Bareas, tu nobilium magna atria curas !
Præfectos Pelopea facit, Philomela Tribunos.

Un Comedien fera pour vous ce que ne font point les Grands. Vous briguez leur faveur ! C'est Pélopée qui fait les Gouverneurs, & Philomele les Tribuns. Juven.



ON ne peut se rappeller, sans rire, ce tems burlesque, où un Comedien de profession gouvernoit, pour ainsi dire, l'Empire Romain, & avoit tant de

crédit à la Cour, qu'il étoit l'arbitre des graces, & distribuoit les Charges, & les Emplois. Juvenal à l'âge de quatre-vingts ans, s'avise de le trouver mauvais, & de lancer un trait contre ce ridicule abus. Le Censeur est aussitôt éxilé. Mais cette peine qu'on lui imposa fut accompagnée d'une circonstance assez singuliere, apparemment imaginée par le Comedien favori. On le relegua au fond de l'Egypte, & on lui donna le commandement d'une Troupe de Soldats, à lui qui n'avoit jamais été à la guerre, & qui étoit dans un âge décrépit. Le vieux Poëte, qui avoit passé toute sa vie à Rome, à peine arrivé en Egypte, s'y ennuya, & mourut.

Pourquoi les Gens de Lettres sont rarement favorisez de la fortune.

Je ne suis point surpris qu'un Ecrivain satyrique, qui non content de déclamer en général contre les vices de ses Contemporains, désigne injurieusement les personnes, & les nomme, & qui ose même attaquer de puissans Favoris, ne se fasse point d'amis dans le monde, & soit à la fin opprimé: mais ce qui doit surprendre, est que rarement on voit les Auteurs les plus sages, & les plus retenus, malgré la superiorité de leur mérite & de leurs

talens, avoir part aux faveurs de la fortune, même sous un gouvernement juste. Il y a eu des tems, il est vrai, où pour rehausser la gloire d'un Etat, & faire briller une Nation, des Ministres se sont appliquez particulierement à y faire fleurir les Lettres, & ont pour cette raison établi des récompenses honnêtes pour les talens distinguez. Mais ces tems ont peu duré : on a malheureusement cessé d'être convaincu, que l'inquietude sur les besoins de la vie ne pouvoit compatir avec la tranquillité d'esprit qu'exigent les bons Ouvrages : on s'est imaginé au contraire que la nécessité pouvoit donner de l'esprit *, & enfanter de bons Ecrits. Mais l'experience ne fait que trop voir le contraire. Un Auteur indigent est ordinairement un Auteur médiocre.

Mais pourquoi les Gens de Lettres, qui par leur éducation doivent avoir l'esprit éclairé, & les sentimens nobles, (car les Lettres inspirent de l'élévation & de la noblesse,) ne profitent-ils pas de cette disposition, pour parvenir à être élevez par la fortune au-dessus du vulgaire, comme ils le sont par leur esprit ? Pour moi je crois que

* *Ingenî largitor venter.* Perf.

c'eſt cette élévation d'eſprit, qui leur nuit. L'Homme de Lettres, (je parle de l'Homme de Lettres qui eſt en même tems homme de bien) fait trop peu de cas des richeſſes, & des grandeurs, pour leur ſacrifier ſon repos, & ſon goût. L'ambition ne le ſollicite point aſſez, pour lui inſpirer l'ardeur & le courage, néceſſaires à ceux qui veulent faire fortune à quelque prix que ce ſoit. Il lui faudroit d'ailleurs être ſouple, complaiſant, flateur, & quelquefois ramper honteuſement. Un homme, qui ſent un peu ce qu'il vaut, peut-il gagner ſur ſoi de faire ſa cour à des hommes qu'il croit avoir droit de mépriſer ! Peut-il même quelquefois diſſimuler ce qu'il penſe à leur égard ! Quand même le mauvais état de ſes affaires le détermineroit enfin à vouloir demander quelques graces, n'a-t-il pas a craindre, ou des refus humilians, ou des promeſſes trompeuſes? D'ailleurs, quelle idée peut-il avoir de la faveur, lorſqu'il la voit prodiguée tous les jours à des perſonnes du mérite le plus mince? Cela eſt arrivé dans tous les ſiecles, & s'il en doute il n'a qu'à ouvrir ſes Livres, pour s'en convaincre.

Je puis bien appliquer au mérite lit-

teraire ce que l'Abbé de S. Réal dit du mérite en général. Le mérite, selon lui, le plus exempt de défauts, est souvent un obstacle à la fortune, & rarement il aide à réüssir. De grandes qualitez, dans un homme qui se présente à la Cour, irritent ceux dont elles arrachent l'admiration. Ils craignent que son mérite n'attire trop les regards favorables du Maître. Ils le préviennent par des insinuations aussi impudentes que malignes. D'ailleurs, les premieres places de la faveur sont déja prises. Le Prince, ou le Ministre, contens de leur choix, ne songent seulement pas qu'ils en puissent faire un meilleur. C'est ainsi que le mérite languit, & est rarement employé.

Mais laissons cette morale fort inutile; celui qui écrit ceci n'y a aucun interêt: son mérite litteraire n'est pas assez distingué, pour se plaindre de sa fortune. Il écrit pour s'amuser, & pour avoir le plaisir de voir le Public, qui ne le connoît point, s'amuser aussi un peu de ce qu'il écrit. L'ambition, ni l'interêt ne le dominent point. Il passe sa vie à lire les bons Auteurs anciens, & modernes en diverses Langues. Pour se délasser, il lit la plûpart de ceux qu'on

fait aujourd'hui, & comme on en fait assez peu, qui méritent d'être lûs avec attention, il n'y employe pas beaucoup de tems. De ceux-ci, il en lit avec plaisir, de deux especes; ce sont les Ouvrages excellens, & les Ouvrages extrêmement ridicules.

Du premier genre, selon moi, est celui de M. de Serré, dont j'ai parlé dans la Feüille précédente, L'*Epitre sur la Musique* qui suit le *Poëme d'Apollon*, a déja paru depuis quelques années avec succez. L'Auteur l'a fort embellie dans cette Edition. Malgré l'idée que certains Poëtes ont du mérite d'un bel Opera, je souscris à ce que dit M. de Serré par ces Vers:

L'Opera n'est au fond qu'une Poëme imparfait;
Ce n'est que par lambeaux qu'on saisit le sujet:
Les divertissemens, dont chaque Acte se pare,
Harmonieux détours, où notre esprit s'égare,
Par des jeux imprévûs coupent l'évenement:
Avec peine on le suit; le plus beau dénouëment,

Où souvent l'action brusquement se termine,
Ne se doit qu'au secours d'un Dieu dans sa machine.

Il s'ensuit delà qu'un bel Opera n'est jamais qu'un beau Monstre. Tout l'art du Poëte doit être de combiner si bien les quatre cens mots dont la Langue lui laisse l'usage, qu'il puisse en composer quelques Monologues touchans, quelques Scenes bien dialoguées, quelques Arietes, & donner lieu au Musicien de déployer son art. Du reste, il faut avoüer que dans nos plus beaux Opera, il y a bien peu de sens & de raison. C'est bien pis dans ceux d'Italie. Ce qui me réjoüit, est de voir quelquefois critiquer le dessein & la conduite d'un Poëme d'Opera. J'aimerois autant qu'on s'amusât à critiquer la taille & la démarche d'une femme contrefaite. Ce qui me paroît encore plaisant, est qu'on releve quelquefois dans certains Opera nouveaux le défaut d'interêt. Peut-il y avoir de vrai interêt dans un Opera ? En trouve-t-on dans ceux de Quinault ?

Je ne sçai si je me trompe ; il me paroît que l'interêt n'est point dans la

totalité d'un Poëme d'Opera ; mais dans quelques Scenes particulieres, qui touchent. Enfin tout le métite de Quinault me ſemble renfermé dans ces Vers.

Quinault de ce grand Art pénétra les ſecrets ;
Tous ſes mots pour les ſons ſemblent s'offrir exprès ;
Sa diction, toujours facile & naturelle,
Trace de ſa penſée une image fidele ;
Ce qu'il conçoit s'explique avec fécondité ;
Son tour eſt doux, lyrique, & n'eſt point emprunté.
Sa Scene ſe ſoutient dans toutes ſes parties ;
Son Dialogue eſt plein de juſtes reparties.
Enfin c'eſt par Quinault, qu'animé, ſoutenu,
Au comble de ſon Art Bâtiſte eſt parvenu.
Sans Bâtiſte, Quinault n'eût point atteint la place,
Qu'avoüé des neuf Sœurs il occupe au Parnaſſe ;
Mais leurs rares talens, l'un par l'autre embellis,
Du Théâtre harmonique éterniſent le prix.

Après tout, je ne diſconviens point que le Poëme de l'Opera, comme tous les Ouvrages d'eſprit, ne ſoit aſſervi à certains principes, ſans leſquels on n'y prendroit aucun plaiſir. Ces principes ſont fort bien expoſez au commencement de la ſeconde Partie de l'Epitre de M. de Serré : il me ſemble néanmoins qu'il exige un peu trop, lorſqu'il dit :

De vos doctes travaux, choiſiſſez pour objet
Une Fable connuë, un fertile ſujet,
Dont le deſſein, conduit avec ordre & ſageſſe,
Dans ſa varieté réjoüiſſe, intereſſe.
Que l'action ſoit une, &c.

Dans la troiſiéme Partie, l'Auteur, à mon gré, peint d'une main de Maître les charmes d'une voix Italienne.

D'un Théâtre profond rempliſſant la grandeur,
Ses ſons vifs & perçans vont ébranler le cœur :
Tantôt c'eſt une voix flexible & naturelle,
Qui fait briller d'un chant la juſteſſe fidele,

Ou par le trait nouveau d'un paſſage léger,
Avec force s'élance, & voltige dans l'air.
Tantôt c'eſt une voix diffuſe ſans meſure,
Qui formée aux dépens de la propre nature,
Puiſant dans l'impuiſſance un vigoureux *éclat*,
Tire un prix *éclatant* d'un coupable attentat.
Prodiguant de ſon ſein l'inepuiſable haleine,
Cet Acteur mutilé pouſſe des ſons ſans peine,
Redouble une cadence, & la bat à grands coups,
Y mêle tour à tour & le fort & le doux,
Et ne finit enfin une longue tenuë,
Que par des ſons aigus, qui vont percer la nuë.

L'Auteur expoſe bien naturellement dans les Vers ſuivans la raiſon du dégoût des François pour la Muſique Italienne, & du dégoût des Italiens pour la Muſique Françoiſe.

La naiſſance, l'uſage & l'éducation
D'un chant déterminé forment l'impreſſion,

Dont l'esprit sans effort ne peut prendre le change.
Le trait nouveau le blesse, & lui paroît étrange.
Du chant Italien nous blâmons les fredons;
Et l'Italiien bâille à nos plus tendres sons.
. . . .
Mais du goût étranger l'exacte connoissance
Détruit les préjugez qu'inspire la naissance.

Dans la quatriéme Partie de l'Epitre, l'Auteur prétend qu'il est nécessaire, pour éviter l'ennuyeuse uniformité des chants, & la langueur de la Musique Françoise, d'y mêler le goût Italien.

Cette pressante ardeur, que l'exemple fit naître,
Forma le goût sçavant, que Paris voit s'accroître.
Nos Chants trop amollis d'une fade langueur,
D'un caractere fort y prennent la vigueur.
Il semble que par lui tout l'Art de l'Italie
Au nôtre s'accommode, & se réconcilie.

Je ne finirois point, si je voulois citer ici tous les endroits qui m'ont plû dans l'Ouvrage de M. de S. Les deux Poëmes sur la *Musique* sont suivis de celui de la *Chasse* : Poëme didactique, qui a dû coûter beaucoup à l'Auteur : mais dont le Lecteur me dispensera de parler, ayant d'autres choses, dont je juge plus à propos de l'instruire.

Traduction Italienne du *Paradis perdu.*

M. Rolli, Maître de Langue Italienne à Londres, y a fait imprimer une Traduction en Vers Italiens du *Paradis perdu* de Milton. Dans la Préface il parle ainsi de la Traduction Françoise, qui a paru en 1729. *N'e stata imprssea a Parigi in tre voluminetti in 12. una traduzzione in Prosa..... saria stato desiderato che il Traduttore avessa meglio inteso l'Originale, e ch'avesse, o avesse potutos Seguirne piu d'apresso la traccia.* Il rend ainsi ce commencement du Poëme.

Of man's first disobedience, and the fruit
Of that forbidden trée, whose mortal tast
Brought death into the world, and all our woe
With loss of Eden, till ore greater Man
Restore us, and regain the blissful seat,
Sing Heav'nly Muse.......

Dell uom la prima transgressione, e il frutto
Di quel arbor vietata, il cui mortale
Gustar morte nel mondo e ogni mal nostro
Apportò, con la perdita dell Eden :
Finché poi ne restora un uom piu grande,
Et ne raçquista la beata sede,
Canta o celeste Musa. . . . .

Cette traduction est au moins très-fidele. Voici la traduction françoise.

Je chante la desobéissance du premier homme, & les funestes effets du fruit défendu; la perte d'un Paradis, & le mal & la mort triomphans sur la terre, jusqu'à ce qu'un Dieu-homme vienne juger les Nations, & nous rétablisse dans le séjour bienheureux, &c.

Cette Traduction Françoise, selon M. Rolli, n'est point exacte; & cependant il est bien plus aisé de traduire en Prose qu'en Vers. 1°. Le terme de *Dieu-homme*, dit-il, n'est point dans l'Original, & ne convient point en cet endroit, où il n'est point question du tout d'un Dieu incarné. Milton s'est contenté de dire *Greater Man*, un plus grand homme. 2°. *Till ore Greater man restore us, and regain the blissful seat*, ne veut point dire; *jusqu'à ce qu'un Dieu-homme vienne juger les Nations, &*

le grand nombre de nos *e* muets. Je crois que c'est la véritable raison, qui rendra toujours la rime nécessaire à nos Vers, parce que si nous l'ôtions, nous n'en aurions plus. Nous y sommes accoutumez, & l'habitude nous rend agréable ce petit ornement, quoique gothique & barbare. Ce n'est point par opiniâtreté que nous conservons la rime, & que nous refusons d'imiter les Itáliens & les Anglois. Les François ne se piquent pas de constance dans leurs usages, & la nouveauté plaît toujours par elle-même. C'est donc par impossibilité de faire autrement, qu'ils continuent, & qu'ils continuëront toujours de rimer, quoiqu'ils éprouvent qu'une longue suite de rimes les fatigue, & les accable. Si on vouloit retrancher la rime, il faudroit commencer par inventer une nouvelle cadence de Vers, & venir ensuite à bout d'y accoutumer nos oreilles : ce qui pourroit être une vaine entreprise.

Avanture d'Aristomene tirée de Pausanias.

Je trouve dans Pausanias (*a*) une Avanture merveilleuse, assez semblable à ces fictions chimeriques, dont

(*a*) Lib. 4.

on a prétendu il y a quelque têms former une agréable instruction pour le Public dans des Romans philosophiques. Aristomene Chef des Messeniens est pris par ses ennemis, & jetté dans un gouffre. Au moment qu'il est jetté, un Aigle vole à son secours, & avec ses aîles éployées le soutient; de sorte qu'en tombant, ou pour mieux dire en descendant, il n'est ni estropié, ni même blessé. Il passa dans cet abîme deux jours étendu par terre, le visage couvert de son habit, comme un homme qui se tenoit sûr de mourir, & qui attendoit sa fin. Au troisiéme jour il entendit du bruit, & découvrant son visage, il entrevit un Renard, qui mangeoit un cadavre; car aux épaisses ténebres du lieu se mêloit tant soit peu de jour. Il comprit donc qu'il y avoit un soupirail, quelque trou, par où ce Renard étoit entré; la difficulté étoit de le trouver. Il résolut d'attendre que l'animal fût plus près de lui; dès qu'il le vit à sa portée, il le prit d'une main; & de l'autre, toutes les fois que le Renard se tournoit de son côté, il lui présentoit son habit, que cet animal ne manquoit pas de prendre, & de tirer avec les dents. Alors suivant l'a-

nimal, & se laissant conduire à lui, il faisoit quelques pas à travers les immondices & les pierres, jusqu'à ce qu'enfin il apperçût une ouverture, qui donnoit un peu de lumiere, & par où l'animal avoit passé; pour lors il lâcha le Renard, qu'il vit aussitôt grimper, & se sauver par ce trou. Aristomene, profitant de l'exemple, élargit ce trou avec les mains, non sans peine; mais enfin il l'élargit, se sauva, & alla rejoindre les siens.

Aristomene va aussitôt rejoindre ses Soldats; il les met en embuscade, attaque l'Ennemi qui n'étoit point sur ses gardes, & en fait un grand carnage.

Histoire critique de la Gaule Narbonnoise.

L'Histoire critique de la Gaule Narbonnoise, par M. de Mandajor de l'Académie des Belles-Lettres, imprimée à Paris l'année derniere, contient un grand nombre de recherches, qui ont échappé aux sçavans Auteurs de l'*Histoire de Languedoc*. Tout ce que les Anciens ont dit au sujet de la Gaule Narbonnoise, (qui comprenoit autrefois la Savoye, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, le Roussillon, & le Comté de Foix,) est recueïlli méthodiquement dans l'Ouvrage de

M. de Mandajor. On y voit de quelle maniere les terres occidentales de l'Europe furent autrefois connuës des Orientaux ; dans quel tems les Sciences, les Arts & le Commerce s'y établirent, & ce qui fut cause que les Gaulois, Nation si belliqueuse, furent *débellez*, & soumis aux Romains. Après avoir décrit le pays des Gaules suivant l'ancienne division, & surtout la Gaule Narbonnoise, l'Auteur fait des Remarques sçavantes sur le Gouvernement & les Mœurs des Gaulois. Chaque Peuple avoit son Sénat particulier. Il y avoit parmi eux trois sortes de conditions. Les Druides étoient Prêtres, Juges, Philosophes, Théologiens & Médecins. Leur séjour ordinaire étoit dans les Forêts ; & les Forêts étoient les Temples des Gaulois. Ils enseignoient la Métempsicose, & s'assembloient une fois chaque année dans le pays des Carnutes *, qui étoit censé le milieu de la Gaule, pour y traiter des affaires publiques & particulieres de la Nation. Ceux qui refusoient de se conformer à leurs Décrets étoient exclus des Mysteres de la Re-

(a) Pays de Chartres.

ligion ; ce qui les rendoit infames. Le ſecond ordre étoit composé des Nobles, qui étoient les Guerriers de la Nation. Le troiſiéme ordre payoit les impoſitions, & n'avoit aucun droit de ſuffrage dans les Aſſemblées : il étoit néanmoins parfaitement libre.

Après les trois guerres Puniques, les Romains délivrez de la crainte de Carthage, entreprirent la conquête des Gaules. Les Saliens, à l'occident des Alpes, furent les premiers que les Romains combattirent : ceux d'Auvergne, plus puiſſans que tous les autres Gaulois, furent vaincus & ſubjuguez. La Gaule Narbonnoiſe fut alors réduite en Province Romaine, ſous le nom de Gaule Tranſalpine ou Ulterieure. Jule-Ceſar, ayant achevé de ſoumettre toutes les Gaules, en fit une des parties les plus conſiderables de l'Empire. Ce fut lui qui contribua à polir & à civiliſer les Gaulois, par le commerce qu'il établit entre eux & les Romains, ſurtout par rapport à la Gaule Narbonnoiſe. On peut voir des détails curieux ſur tout cela, & ſur pluſieurs autres articles, dans le Livre dont il s'agit, avec de ſçavantes Diſſertations ſur la fondation de Marſeil-

le, ſur la Marche d'Annibal entre le Rhône & les Alpes, ſur la Guerre des Cimbres, ſur le Paſſage de Pompée dans la Province Narbonnoiſe, ſur le Gouvernement de Fonteius, ſur le Payement des Subſides, ſur le Droit Latin ſuivi dans la Gaule Narbonnoiſe; enfin, ſur le mot de *Gallia*, & ſur Vindomagus. L'Ouvrage eſt écrit avec beaucoup de netteté, & tout y paroît ſolidement appuyé.

Dans l'*Hiſtoire de la Mere & du Fils*, (Ouvrage imprimé en Hollande en 1730. & compoſé par Mezerai (*a*) dans ſa jeuneſſe par les ordres du Cardinal de Richelieu) j'ai lû parmi un grand nombre de choſes inſipides, beaucoup de traits curieux, qu'on ne trouve point ailleurs. Il ne me convient pas de rappeller ici ces traits. Je me contenterai de retracer en partie les portraits que l'Auteur fait de quatre grands Miniſtres; le Duc de Sully, le

(*a*) Le Pere le Long dans ſa Bibliotheque, & M. de la Roque dans *la Vie de Mezerai*, attribuë à cet Hiſtorien l'Ouvrage dont il s'agit; le Manuſcrit fut tranſporté du Cabinet de Duchesne dans la Bibliotheque du Roi. C'eſt ſur une Copie de ce Manuſcrit que le Livre a été imprimé.

Chancelier de Sillery, le Président Jeannin, & M. de Villeroy.

Portraits de quatre Ministres.

Le Duc de Sully, dit l'Auteur, avoit une humeur farouche, & des manieres dures. L'aigreur de ses refus offensoit plus que ses refus mêmes. Il aimoit à contredire ; & cet esprit de contradiction n'épargnoit pas ses Maîtres mêmes. Les premieres années de ses services furent excellentes, & on ne sçauroit soutenir, que les dernieres lui ayent été utiles, sans l'être beaucoup à l'Etat. Il étoit entré avec six mille livres de rente dans la Surintendance, & il en sortit avec plus de cent cinquante mille ; ce qui n'a rien de surprenant.

» Bien que le Chancelier de Sillery » eût de bonnes parties, qu'il eût » beaucoup d'experience, & qu'il ne » manquât pas d'esprit & d'adresse aux » affaires de la Cour, il avoit ce mal- » heur, qu'il n'étoit pas cru entier en » sa Charge, & qu'on le connoissoit » peu capable d'une résolution, où il » eût été autant besoin de cœur que » d'industrie.

L'Auteur donne au Président Jeannin une probité reconnüë, un jugement droit, des vûës solides, & une

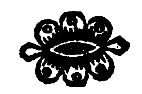
constance inébranlable à les suivre. Le seul défaut qu'il avoit, dit-il, étoit d'être peu propre à discerner les impostures, & à rebuter les importuns.

Villeroy n'avoit aucune teinture des Lettres; mais un excellent jugement, joint à une longue experience, suppléoit à ce défaut, que ses monosyllabes cachoient adroitement. Il étoit né timide, & il l'étoit devenu encore davantage, par le séjour qu'il avoit fait à la Cour, dans des tems où l'autorité royale étoit foible & méprisée. Il eut la réputation d'homme sincere & exact à tenir sa parole; aussi il ne la donnoit que fort difficilement. Du reste, jaloux, soupçonneux, se souvenant mieux des injures que des bienfaits. Il eut toujours les mains nettes, & après cinquante ans passez dans les Finances, & presque toujours dans la faveur, il n'augmenta son patrimoine que de deux mille livres de rente.

Utilité des Portraits dans l'Histoire.

Les Portraits des Grands, & surtout de ceux qui ont manié les affaires d'Etat, est ce que l'Histoire a de plus utile. Les Ministres en général y peuvent voir en quoi ils sont loüables, & y trouver en même tems des motifs pour se remplir de plus en plus de l'amour

du bien public. Ils peuvent auſſi faire réflexion qu'un jour ils ſeront peints eux-mêmes, & qu'il y aura toujours des *Mezerais*, dont les Ouvrages feront paſſer librement aux ſiecles futurs leurs vertus & leurs défauts. Quel eſt le Miniſtre ou le Favori, qui n'aimeroit pas mieux que l'Hiſtoire le repreſentât un jour comme un d'Amboiſe, ou comme un Jeannin, que comme un Baluë ou un Concini ! On n'eſt indifferent ſur les jugemens de la poſterité qu'à proportion qu'on l'eſt ſur la vertu & ſur l'honneur. Enfin, ſans ces Portraits fideles de ceux qui ont joüé un grand rôle ſur le Théâtre du Monde, l'Hiſtoire ne ſeroit plus *lux veritatis*, *magiſtra vitæ* ; ce ne ſeroit qu'un Recuëil de faits, la plûpart fort inutiles à ſçavoir. Le bien & le mal, expoſez hiſtoriquement, contribuent toujours à nous rendre plus éclairez meilleurs.





LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XXX.

In publica commoda peccem,
Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.

Je ferois tort au Public, si je vous amusois par un long discours. Horat. Epist. 1. lib. 1.


LES grands Ouvrages sont faits pour ceux qui cherchent à prévenir les dégoûts d'un ennuyeux loisir, & que des affaires importantes n'empêchent point de satisfaire leur curiosité, & leur goût pour les Lettres. Les petits Ouvrages au contraire semblent convenir aux personnes occupées, qui n'ont que

peu de tems à employer à la lecture. Ces personnes se délassent mieux par la lecture d'un petit Ecrit, que s'ils consacroient tous les jours une demi-heure à celle d'un gros Livre. Par exemple, s'il s'agit d'une grande Histoire, obligez d'en couper le fil, ils le perdent. Tout Ouvrage de longue haleine demande des Lecteurs qui lisent de suite. Il est vrai qu'il y a des Livres considèrables, qui souffrent des lectures interrompuës, qu'on peut quitter & reprendre comme l'on veut. Mais l'aspect seul de ces Volumes, ou épais ou nombreux, effraye la paresse & dégoûte un homme, dont le tems est précieux & le loisir borné. Ce qui fait que dans la crainte de trop lire, il ne lit point du tout.

Cette réflexion donnera lieu de s'imaginer, que je prétends relever ces petites Feüilles, & faire sentir que l'Ouvrage est fait pour amuser un grand nombre de personnes. Mais quand mon intention seroit telle, aurois-je tort de faire valoir un peu mon travail ?

On sçait que les Feüilles périodiques sont fort communes en Angleterre. Il y en a d'Ephemeres & d'Heb-

domadaires, qui la plûpart concernent les affaires de l'Etat. Il y en a aussi de Morales & de Litteraires. *Le Spectateur*, *le Babillard*, *le Fréholder*, *le Mentor moderne*, ont paru feüille à feüille. En France nous avons quelquefois suivi cette méthode. Tout le monde connoît le *Spectateur François*, de M. de M. *la Spectatrice*, & *le Nouvelliste du Parnasse*. Je ne parle point des autres qui n'ont eu qu'un succès médiocre.

Voici un nouvel Ouvrage de cette espece, qui commence d'éclore sous le titre de *Cabinet du Philosophe*. Une Feüille en paroîtra tous les Samedis, & ne se fera point attendre, du moins si l'on en croit l'Auteur, qui assûre, qu'il a déja de la matiere pour plusieurs gros Volumes. Mais si cela est, dit-on, pourquoi distribuer l'Ouvrage par Feüilles, & ne le pas faire imprimer tout à la fois ? On répond que la dépense seroit trop forte ; mais quand on a lieu de compter sur le succès d'un Livre, doit-on redouter de pareilles avances ? Pour moi, j'aurois mieux aimé dire, que la grosseur & le nombre des Volumes que cet Ouvrage peut contenir, eussent rebuté le Lecteur

Le Cabinet du Philosophe.

épouvanté de tant de morale. L'excuse eût paru plus naturelle, & avoir plus de dignité.

Quoiqu'il en soit, il s'agit de la Cassette d'un Philosophe, *Auteur clandestin*, mort il y a quelque tems; & ce sont ses Productions que l'on donne. Elles consistent en morceaux détachez, & en *fragmens de pensées* sur une infinité de sujets, *dans toutes sortes de tournures:* Réflexions gayes, sérieuses, morales, chrétiennes; beaucoup de ces deux dernieres: quelquefois des Avantures, des Dialogues, des Lettres, des Mémoires, des Jugemeus sur differens Auteurs; & par tout un esprit de Philosophe, dont les réflexions se sentent des differens âges où il a passé. Il écrit ses pensées comme elles se présentent; il ne cherche qu'à les exprimer nettement, sans rien alterer de leur *simplicité brusque & naïve.* Il n'a point *la coqueterie des attentions* d'un homme qui écrit pour être lû, ni cette envie que les autres Ecrivains ont de briller & de plaire. Ce préambule annonce assûrément un stile simple & naturel. Comme de tous les stiles c'est le plus aimable, il seroit fâcheux d'être trompé.

Il y a une chose digne de remarque dans cette Feüille. Le prétendu Editeur parle sur le même ton que le prétendu Philosophe ; en sorte que l'on croiroit volontiers, que ce ne seroit qu'une même personne. N'est-ce point un petit défaut d'art ? On ne peut nier que les Réflexions du Philosophe ne soient tournées d'une maniere ingenieuse. Il débute néanmoins par une Réflexion un peu dure, & qui doit plaire médiocrement au beau sexe. Il fait entendre qu'on ne peut sentir du penchant pour une femme aimable, sans avoir des intêntions criminelles : dire à une femme qu'elle a des charmes, & qu'on l'*aime*, c'est lui dire, selon lui, qu'on *la desire beaucoup, & qu'elle feroit grand plaisir d'accorder ses faveurs.* Si on l'en croit, rien de ce qu'il y a de grossier dans le *je vous aime*, dit poliment à une femme, ne lui échappe ; c'est ce *grossier* même qui fait le mérite de la chose : la déclaration n'est flateuse & de conséquence, qu'à cause de cela. Le *je vous aime* est plus poli que le *je vous desire* ; mais l'un & l'autre a la même signification. Le Philosophe, comme l'on voit, ne connoît point d'amour Platonique, d'amour honnête.

La fiction du Rêve n'est pas moins jolie à mon gré, que les idées de la vie éternelle & de la vie passagere sont joliment contrastées. Il est vrai que ce *joli* est un peu triste. Mais c'est un Philosophe qui écrit: c'est au Lecteur à se faire à sa maniere d'écrire.

De la Poësie, de la Musique, & de la Danse.

Quelque cas que l'on fasse encore aujourd'hui du talent de la Poësie, il faut convenir qu'il s'en faut bien qu'il soit estimé comme il l'étoit autrefois. Les Poëtes ne sont plus à présent des Sages & des Philosophes. Cet Art a été un peu avili par le grand nombre de ceux qui l'ont prophané, soit par leur foible génie, soit par leur morale corrompuë, soit par leurs mauvaises moeurs. Ils enseignoient autrefois le culte des Dieux & la pratique de la Vertu; & aujourd'hui un grand nombre d'entr'eux enseigne le contraire. Le préjugé avoit autrefois rendu cet Art trop respectable; aujourd'hui il ne le rend pas assez. Cependant la Poësie est toujours un Art très-utile aux hommes, propre à polir l'esprit, & à former les moeurs. La Philosophie d'un côté, & l'ignorance de l'autre, n'ont encore pû réüssir à effacer de l'es-

prit' des hommes le respect dû à un grand Poëte :

Sic honor, & nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. (a)

Après la Poësie, l'Art le plus estimé autrefois fut la Musique. *Tanta est vis Musicæ*, dit Ciceron (*b*), *ut nihil sit tam cognatum mentibus nostris, quam numeri atque voces, quibus & excitamur, & incendimur, & lenimur, & languescimus, & ad hilaritatem & tristitiam sæpe deducimur.* Sans parler des tems héroïques, où tous les Héros joüoient de la Lyre, il falloit avoir appris la Musique, pour être admis dans les Ecoles de Platon & de Pythagore. La Musique étoit parmi les Grecs au nombre des études appellées *Cycliques*, qui consistoient à apprendre à lire, à écrire, l'Arithmetique, la Géometrie & la Musique. Tous les Grecs sçavoient chanter, ou joüer des Instrumens; ou s'ils ne le sçavoient pas, ils passoient pour n'avoir point eu d'éducation.

La Danse, ou l'Orquestique, étoit aussi autrefois dans une grande consideration. Je pourrois citer sur cela

(*a*) Horat. Art. Poët.
(*b*) Lib. de Oratore.

une foule d'anciennes autoritez. Celle que les Héros cultivoient le plus étoit la Pyrrhique, qu'ils dansoient tout armez. Les Grecs en imaginerent de plusieurs sortes. Elles apprenoient aux jeunes Guerriers à éviter adroitement les coups qu'on leur portoit, & à en porter à leur tour. Les mouvemens prompts & rapides de la Pyrrhique donnoient beaucoup de souplesse aux membres. Il y avoit aussi d'autres Danses, qui servoient à donner au corps cette bonne grace, sans quoi la taille la plus avantageuse, & la beauté la plus parfaite, ne sont rien. On inventa dans la suite d'autres Danses pour le seul plaisir; & ce sont les seules qui sont restées. Il en a été ainsi de la Poësie & de la Musique. Il nous doit paroître aujourd'hui bien singulier, que les Magistrats se mêlassent autrefois de prescrire & de regler les Danses & les Airs. Terpandre est puni à Sparte pour avoir ajoûté trois cordes aux quatre dont l'ancienne Lyre étoit composée. Platon & Aristote n'ont point jugé indigne d'eux d'écrire sur la Danse; Socrate dansoit même dans sa vieillesse, selon Lucain.

La seconde Partie de *la Vie de Ma-*

rianne par M. de Marivaux, n'a pas été reçûë du Public comme la premiere. Les réflexions ont paru la plûpart trop recherchées, trop longues & trop fréquentes. Enfin, Marianne est aussi ennuyeuse dans cette seconde Partie, qu'elle avoit été agréable dans la premiere. Qu'est-ce qu'une personne qui s'interrompt à chaque instant elle-même, sur la plus petite circonstance, pour moraliser sans nécessit ? N'est-il pas contre l'essence de la narration de faire ainsi à chaque mot de longues réflexions ! Si la brochure étoit *purgée de ses moralitez* (a), il n'y resteroit pas six pages. Ces moralitez ne doivent être que l'accessoire, & elles sont le principal, contre toutes les regles de la nature. Un homme qui conteroit ainsi de vive voix, ne passeroit-il pas dans une compagnie pour un babillard importun & insupportable ? Marianne va à l'Eglise, elle y attire les regards, elle se blesse le pied en sortant, on le panse, elle est reconduite chez elle ; ce sont tous les faits du Livre. Seconde Partie de Marianne.

La querelle de la Lingere avec le Cocher de Fiacre, a paru peu digne

(*a*) Expression qui est à la tête du nouveau Guzman d'Alfarache.

d'un esprit aussi élevé, & aussi délicat, qu'est celui de M. de Marivaux. Son pinceau ne s'est pas exercé ici sur la belle nature : les vils & indignes objets ne se présentent que trop souvent devant nos yeux malgré nous : ils ne nous apprennent autre chose sinon que le peuple est fort sot. Qui en doute ? L'Auteur dans l'Avertissement a crû que cet endroit avoit quelque besoin d'être justifié d'avance. » Il y a des » gens, dit-il, qui croyent au-dessous » d'eux de jetter un regard sur ce que » l'*opinion a traité d'ignoble*. Mais ceux » qui sont un peu plus Philosophes, » qui sont un peu moins dupes des » distinctions que *l'orguëil a mis* dans » les choses de ce monde ; ces gens-là » ne sont pas fâchez de voir ce que » c'est que l'homme dans un Cocher, » & ce que c'est que la femme dans » une petite Marchande.

Ce n'est ni *l'opinion*, ni *l'orgueil*, qui font qu'il y a des choses *ignobles* ; c'est la nature & la raison. Il y a une vraye noblesse, & une vraye bassesse, indépendamment de l'opinion & de l'orguëil. La vile populace a les sentimens bas, & les mœurs basses, parce qu'elle a une basse éducation. C'est

par-là qu'elle est ignoble. Qui pourroit souffrir sur le Théâtre les mauvais quolibets d'un homme ou d'une femme de la lie du peuple, & leurs injures grossieres ? Cela est indigne d'un homme bien élevé, & très-dégoûtant dans un Ouvrage. D'ailleurs, comment l'Auteur nous fait-il voir *ce que c'est que l'homme* dans le Cocher, & *ce que c'est que la femme* dans une Marchande ? On voit deux personnes qui se querellent maussadement, & c'est tout.

Je ne dis rien du stile. Il est étonnant qu'après le dégoût que le Public a marqué pour cette façon d'écrire très-ridicule, (il est nécessaire de le dire hautement) on y revienne encore. Heureusement l'exemple n'est plus contagieux. Il n'est pas vraisemblable que M. de M. puisse se flatter d'être jamais imité, par exemple, dans ces façons de parler : *Mon instinct ne voyoit rien là qui ne fût de sa connoissance*, p. 5. *Je n'avois que des graces au service de leur colere*, p. 10. & cent autres de cette jolie tournure.

Mais n'y a-t-il donc rien à loüer dans l'Ouvrage d'un Auteur qui d'ailleurs a tant d'esprit ? Je ne dis pas

cela. Si l'on considere plusieurs de ses Réflexions en elles-mêmes, on doit convenir qu'elles sont vraiment philosophiques. Il y a dans le Livre quelques traits : ce qu'on appelle esprit y est prodigué, & étincelle à chaque ligne ; mais souvent c'est un phosphore, qui brille dans les ténebres. D'ailleurs, l'esprit seul ne fait pas un bon Ouvrage. Il faut qu'il soit placé de la main du goût. Oh! voilà le stile précieux qui me gagne aussi : fuyons, & parlons d'autre chose,

Parallele de la Tragedie & de la Comedie.

On n'a point encore vû d'Auteurs qui ayent réüssi également dans le comique & dans le tragique. Il est vrai que Corneille a fait *le Menteur*, & Racine *les Plaideurs* ; & qu'on peut mettre ces deux Comedies au rang des Pieces estimables. Mais qu'on me fasse voir un bon Auteur Comique qui ait fait une bonne Tragedie. Ceux qui ont le talent de faire pleurer, peuvent quelquefois faire rire : mais ceux qui se distinguent dans l'Art de faire rire, ne sçauroient se distinguer dans celui de faire pleurer. Cela ne pourroit-il pas ébranler un peu le préjugé où nous sommes, qu'il est plus difficile de réüssir dans la Comedie que dans la Tragedie ?

Lorſqu'un Auteur Tragique ſe met à écrire une Comedie, il ne fait que baiſſer le ton : le génie qu'il a pour l'invention, & pour la diſpoſition d'un ſujet dans le genre tragique, le ſert également dans le genre comique. Il ne s'agit que d'écarter le noble, le grand, le pathetique, qu'il a dans l'eſprit, & de ſubſtituer des Bourgeois à des Héros, des Modernes à des Anciens. La plûpart des Tragedies formeroient aiſément le fond d'une bonne Comedie, ſi on changeoit le caractere des Perſonnages, & ſi on donnoit un tour un peu different à l'intrigue & au dénouëment. Il en eſt ainſi de pluſieurs Comedies, qui pourroient par le même moyen devenir des Tragedies. Mais il n'eſt pas ſi aiſé aux Auteurs Comiques de prendre le ton tragique, qu'il l'eſt aux Auteurs Tragiques de prendre le ton comique ; parce qu'il eſt toujours plus pénible de monter que de deſcendre.

Obſervons d'ailleurs, que comme nous avons plus de penchant pour rire que pour pleurer, il ſemble qu'il devroit être moins aiſé de faire pleurer, que de faire rire. Le mal qu'on dit des autres réjoüit toujours notre ma-

lignité. La Satyre est comme naturelle à l'homme ; son orguëil se nourrit du ridicule des autres, & n'a garde de s'appliquer celui qu'on lui represente sur la Scene. Mais est-il également dans la nature de l'homme de s'affliger des maux d'autrui, surtout s'il s'agit de gens qu'on n'a jamais connus, & avec lesquels on fait connoissance pour la premiere fois ! Quel art ne faut-il pas pour venir à bout d'interesser pour ces personnages, qui étant des Rois & des Princes, ne sont point dans un sens nos semblables ? Cependant l'Auteur tragique nous rend attentifs, nous interesse, nous touche, nous plaît, nous fait verser des larmes. Quelle séduction ! Il faut donc plus de génie, plus d'adresse, plus d'effort, pour réüssir dans le tragique, que dans le comique.

Mais d'un autre côté, on sçait combien il est difficile de faire rire les gens d'esprit. Ce sont pourtant ceux-là seulement qu'il s'agit de réjoüir dans la Comedie. Car s'il ne s'agissoit que de faire rire des sots, l'ouvrage seroit aisé. Le rire d'un homme d'esprit, est l'effet d'une surprise agréable. Il faut donc le surprendre, & lui plaire en même tems:

voilà la difficulté. Pourquoi certaines Comedies métaphysiques ne sont-elles point des Comedies ? C'est parce que ce ne sont que des Dialogues ingenieux, qui ne joignent point à l'agrément cette sorte de surprise, qui produit le comique, & excite à rire : surprise qui doit frapper vivement l'imagination du Spectateur, par des images plaisantes, & non son esprit par des pensées recherchées, & par un ridicule sombre & triste.

Ajoûtez à cela que la Comedie nous avilit en quelque sorte, en rabaissant l'humanité : elle peint des hommes comme nous : elle rend nos semblables ridicules : notre orguëil en ressent le contre-coup, malgré notre malignité, qui est flattée. De là vient que la réflexion étouffe le rire, qui étant toujours l'effet de la surprise, ne peut être qu'un mouvement passager, qui cesse promptement. Aussi rit-on rarement plusieurs fois du même trait : on s'y accoutume, & il ne laisse dans l'ame que quelques traces du premier plaisir qu'il a causé. La Tragedie au contraire nous éleve & nous agrandit ; elle met sous nos yeux des personnages du plus haut rang ; elle nous tire en quelque sorte de notre état & de notre sphere.

Notre orguëil est encore mieux flatté par là, que par la censure des défauts de nos pareils. Il est si aisé d'ailleurs de piquer notre curiosité & d'interesser notre cœur, pour peu qu'une intrigue soit noüée : nos passions sont, comme l'on dit, des cordes toujours tenduës, qu'un rien ébranle; & cet ébranlement est la source d'un grand plaisir : plaisir, dans la Tragedie, noble & durable, que la réflexion augmente, loin de faire cesser; parce qu'il n'est point l'effet d'une surprise momentanée.

Il semble donc, à prendre la chose de ce côté-là, qu'un Auteur tragique, qui ne réüssit point, a grand tort, ou qu'au moins il lui est bien plus difficile d'échoüer qu'à un Auteur comique. Donc il est plus aisé de réüssir dans le tragique que dans le comique.

Voilà le *Pour & le Contre*; c'est au Lecteur à décider. Que ne puis-je le lui présenter également sur tous les sujets; mais tout n'est pas problematique. C'est la seule réponse que je puis faire à ceux qui se plaignent, que je ne remplis pas toujours mon Titre. Quand je parle des Livres nouveaux (ce qui n'est pas l'objet principal de ces Feüilles.) Au moins on a pû remarquer, que je

critique de bonne foi à charge, & à décharge.

Suetone dans la vie d'Auguſte, parle d'un Nain, nommé Lucius, qui n'avoit pas deux pieds de hauteur, *bipedali minor*, & qui ne peſoit que dix-ſept livres Je ſerois moins étonné de la taille de ce Nain, que de ſa peſanteur, ſi l'antiquité ne faiſoit pas mention d'un certain Philotas, Poëte tragique, que le vent auroit, dit-on, enlevé, s'il n'avoit pas eu la précaution de mettre à ſes ſouliers des ſemelles de plomb. Il falloit que ce Poëte fût extrêmement maigre. Mais comme ce plomb ſous ſes ſouliers devoit apparemment l'incommoder beaucoup lorſqu'il marchoit, n'eût-il pas mieux fait de porter un bonnet de plomb ? Cela mériteroit une ample Diſſertation. J'en ai lû ſur des ſujets à peu près de cette importance.

Poëte qui portoit des ſemelles de plomb.

Je crois pouvoir inſerer ici une Critique de l'Hiſtoire de *Cléveland*, Ouvrage qui a eu beaucoup de cours, & qu'on lit toujours avec plaiſir. Cette Critique a paru en Hollande. Ceux qui ont lû le Roman, dont il s'agit, jugeront ſi elle eſt bien fondée.

» Il paroît depuis quelque tems un

Critique de l'Histoire de Cléveland.

» Roman intitulé, *le Philosophe Anglois*, ou *Histoire de M. Cléveland*.
» Les caracteres qui regnent dans cet
» Ouvrage, ont quelque chose d'é-
» trange & de peu naturel. On nous
» represente Madame Riding comme
» une Dame d'un solide mérite, déja
» sur le retour, & joüissant d'une for-
» tune commode. Cependant elle ex-
» pose cette fortune, pour proteger deux
» femmes qui ne lui sont absolument
» rien, & dont la conduite n'est rien
» moins qu'irreprochable : elle s'asso-
» cie ensuite sans aucune raison à la
» vie errante du fils d'une de ses fem-
» mes. Madame Lallin, jeune, belle,
» pleine d'esprit, riche, sacrifie tout au
» plaisir bizarre de suivre je ne sçai où,
» un Amant qui la rebute, & avec qui
» elle est convaincuë qu'il n'y a rien à
» faire pour elle. Il a beau s'opposer
» lui-même à son dessein. Elle s'opi-
» niâtre à l'executer, & lui fait accroire
» qu'elle n'est pas en sûreté en France.
» Ce qu'il y a de plaisant, c'est que
» lorsque son Amant veut rentrer dans
» ce Royaume, elle l'y accompagne
» avec autant de plaisir qu'elle en avoit
» eu à le quitter avec lui, & qu'elle s'y
» croit alors dans une sûreté parfaite.

» On nous donne le Capitaine Will &
» Gelin pour deux hommes pleins d'es-
» prit & aimant la vertu. Qui le croi-
» roit ! L'un & l'autre n'en font pas
» moins des actions indignes & noires.
» Fanny, épouse de Cléveland, la ten-
» dre, la soumise Fanny, cette Dame
» si raisonnable & si vertueuse, aime
» mieux s'enfuir avec son Amant, que
» de s'expliquer avec son Epoux. Clé-
» veland à son tour, lui qu'on traite
» de Philosophe, dès le titre du Li-
» vre, Cléveland garde assez mal la
» fidelité conjugale; il trompe les Sau-
» vages qui s'étoient confiez en sa bon-
» ne foi. Il en fait périr un, qui n'a-
» voit commis d'autre crime que de
» n'avoir pas été sa dupe ; il est cause
» enfin que des milliers de ces pauvres
» malheureux meurent cruellement
» pour ses interêts particuliers. O la
» rare Philosophie que celle-là ! Aussi
» elle étoit destituée des lumieres in-
» faillibles & des grands & solides mo-
» tifs du Christianisme. En un mot,
» Cléveland étoit Déïste. En vérité,
» tant de gens éclairez & vertueux, qui
» l'avoient élevé dans la caverne de
» Rumney, & qui tous étoient Chré-
» tiens, n'auroient-ils pas bien dû lui

» apprendre un peu sa Religion ? Mais
» d'un autre côté, quelle sombre &
» farouche imagination a conçu ce Ro-
» man ! On diroit que l'Auteur a juré
» de se baigner dans le sang & dans les
» larmes de ses Héros, & de repaître ses
» yeux du spectacle de leurs peines &
» de leur mort. La Philosophe Cléve-
» land & l'aimable Mally Bridge sont
» toutes deux une fin déplorable. Le
» vertueux Lord Axminster finit dans
» la plus horrible misere le cours d'une
» vie traversée sans cesse. Les Negres,
» dont la nature & Cléveland avoient
» fait de si bonnes gens, sont empor-
» tez loin de leur patrie & dans un dé-
» sert, par une maladie contagieuse, &
» ceux qui ont échappé à ce fléau, sont
» massacrez comme des bêtes par les
» Sauvages. Madame Riding & une
» fille de Cléveland sont rôties vives
» & devorées par ces Barbares. Bridge
» meurt de la main d'un intime ami.
» Fanny, rongée par la jalousie, est
» plongée éternellement dans une mor-
» ne tristesse. Cléveland est le plus mal-
» heureux de tous ; mais il a la conso-
» lation de faire de longues & subtiles
» réflexions sur ses chagrins : il faut
» avoüer que voilà des caracteres & des
» fictions bien étranges.

Comme le Public pense aujourd'hui plus volontiers à la Guerre qu'aux Lettres, je crois que le *Pour & le Contre* sur l'Art militaire est plus de saison, que par rapport à quoique ce soit. Une des batailles les plus célebres dans l'Histoire, est celle que Charles V. gagna sur Jean-Frédéric Electeur de Saxe en 1547. près de Mulberg. L'ordonnance des troupes de l'Empereur étoit telle, que le front se trouvoit beaucoup plus large que les côtez, étant toutes sur dix-sept rangs. Au contraire, celles de l'Electeur, suivant l'ancien usage des Saxons, avoient les côtez plus larges que le front, afin qu'elles pûssent plus commodément avancer, tourner & reculer sans desordre. L'Historien Loüis d'Avila prétend qu'au jugement de ceux qui entendent le métier de la guerre, cette derniere ordonnance étoit moins ferme, & par conséquent moins sûre que l'autre. Il apporte en preuve non seulement le succès de cette bataille, mais encore l'évenement de celle qui fut livrée quatre ans auparavant à Sittart dans le Pays de Juliers. Cependant François de la Noüe, Capitaine François d'une grande réputation, s'est déclaré dans ses Ecrits (a) pour le sen-

De deux Méthodes pour l'arrangement des Troupes.

* Au quinziéme Discours militaire.

timent contraire. D'ailleurs le succez de la bataille de Coutras & de celle d'Ivry, a fait connoître en France qu'on combat mieux lorsque le front d'une armée est serré, que lorsqu'il est étendu. On peut voir en plusieurs endroits des Mémoires du Maréchal de Tavannes des réflexions fort détaillées sur la meilleure de ces deux Méthodes. Le Pere Daniel, qui dans son Histoire de la Milice Françoise a recueilli tout ce qu'il a pû sur cette matiere, conclut judicieusement, qu'aprés les raisonnemens les plus subtils en faveur d'une méthode, il faut avoüer qu'il n'y a que l'occasion même qui puisse décider. En effet il se trouve toujours avant une bataille tant de circonstances qu'on n'a pû prévoir, qu'il semble que le meilleur parti que puisse prendre un Général, est non pas de s'attacher à une méthode qu'il veüille suivre toujours, mais d'acquerir un fond de capacité, qui le mette en état d'employer en chaque occasion la méthode qui est alors la plus convenable. Ainsi la même disposition qui fut cause de l'heureux succez des batailles de Sittart & de Mulberg, peut avoir été funeste en d'autres rencontres, sans qu'elle soit en elle-même meilleure ou pire que l'autre.

Au reste, les Espagnols peignent faussement cette bataille de Mulberg comme une déroute, qui ne coûta, pour ainsi dire, qu'un regard à l'Empereur. Ils lui font dire après la victoire, avec un mélange de pieté & d'orgueïl, *Vine, vi, y Dias venciò* : Je suis venu, j'ai vû, & Dieu a vaincu. Cependant l'Electeur fit dans ce combat des prodiges de valeur. On combattit durant huit heures, & le succez fut longtems incertain. Le Colonel Recrod, que l'Empereur haïssoit mortellement, fut la cause du gain de la bataille. D'un autre côté, Charles V. ne marqua jamais tant de grandeur & d'intrepidité que ce jour-là, soit dans la résolution qu'il prit de passer l'Elbe à la vûë de l'ennemi, soit dans l'ardeur avec laquelle il pressa l'armée Electorale après son passage.

Interêts présens des Princes.

On a imprimé depuis quelque tems en Hollande un Livre important & fort estimé. Il est intitulé : *Les interêts présens des Puissances de l'Europe, fondez sur les Traitez conclus depuis la Paix d'Utrecht inclusivement, & sur les preuves de leurs prétentions particulieres*, 2. vol. in 4°. M. Rousset Membre de la Societé Royale des Sciences établie

à Berlin, eſt l'Auteur de cet Ouvrage, où il fait profeſſion d'un telle impartialité, qu'on aura peine à décider, ſelon lui, de quelle Nation, & de quelle Religion il eſt. Il ſe flatte auſſi, de ne choquer perſonne, parce qu'il prétend n'avancer rien que ſur de bonnes preuves des prétentions particulieres de chaque Puiſſance : Prétentions, dit-il, qui n'ont point encore été diſcutées, & dont il tâchera de prévoir les conſéquences ; en ſorte qu'on trouvera, ſelon lui, dans ces deux Volumes un Cours entier, & une Bibliotheque de Politique.

Fin du ſecond Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *Le Pour & le Contre.* A Paris le 21. Février 1734.

Signé, SOUCHAY.

De l'Imprimerie de J. B. LAMESLE, ruë Vieille Boucleṛie, à la Minerve.

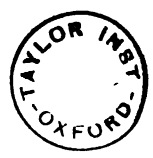


TABLE DES MATIERES DU POUR ET CONTRE.

TOME II.

A

TABLE DES MATIERES.

V

Fin de la Table des Matieres du Tome II.



